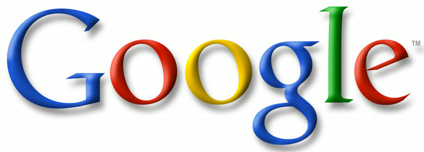



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LETTRES
CABALISTIQUES.

TOME SEPTIEME.

LETTRES
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de remarques.

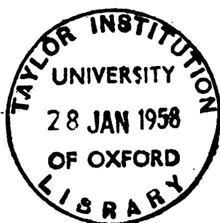
TOME SEPTIEME.

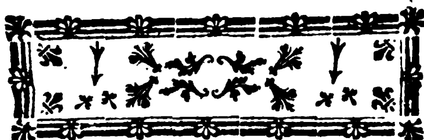


A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXVI.





LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits élémentaires, & le Seigneur Astaroth.

LETTRE CLXIII.

Ben Kiber, *au sage* Abukibak.

DEpuis plusieurs années, sage & savant Abukibak, si j'avois une santé un peu moins foible, je me croirois le plus heureux des hommes. L'étude de la

Philosophie & l'amour des Belles-Lettres me semblent des biens plus précieux que les trésors les plus considérables, & que les dignités les plus éminentes. Dans le fond d'une solitude qui me paroît charmante, je goûte des plaisirs qui ont pour moi plus d'attraits que les Couronnes n'en ont pour les Princes ambitieux. Oui, sage & savant Abukibak, je ne troquerois point mon sort contre celui d'un grand Monarque, & je suis fermement persuadé qu'un véritable Philosophe doit être convaincu (1) que *c'est le propre & l'essence d'une grande ame, de mépriser ce qu'il y a de grand dans le monde, & d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.* C'est cette heureuse médiocrité qui seule peut rendre les hommes heureux : la grandeur est toujours accompagnée de mille soins, & presque toujours de l'ambition; elle est par conséquent incompatible avec la véritable tranquillité. D'ailleurs, quels biens peut-elle donner, qu'on ne trouve dans les médiocrités ?

[1] Magni animi est magna contemnere, ac mediocria malle quam nimia. *Senec. Epist.* XXXIX.

Aucun, & tout homme qui ſait ſe borner à une fortune médiocre, eſt le ſeul homme véritablement riche. Un ancien Philoſophe a dit avec raiſon, (1) *Si l'on regle ſes beſoins ſur la Nature, on ne ſera jamais pauvre, ſi on les regle ſur l'opinion, on ne ſera jamais riche.* Quels ſont donc les avantages qui doivent nous faire ſouhaiter l'état des Souverains, ſi au milieu de leurs tréſors ils ne ſont ni plus riches, ni plus contents qu'un Philoſophe qui jouit d'un bien honnête, & qui ſuffit pour fournir à ſes beſoins. Les Rois & les Princes ſeroient-ils moins ſujets que les autres hommes à des chagrins domeſtiques? Auroient-ils le privilege dans leur palais d'être à l'abri des ſoucis? Point du tout, les lambris dorés, les tableaux de Raphaël & de Michel Ange, les tapiſſeries des Gobelins, ne charment ni la douleur, ni la triſteſſe. Les Souverains dans le Sanctuaire des Temples qu'ils ſe bâtiſſent, ſont accablés, comme les plus ſimples mortels, des infirmités du corps & de

(1) Si ad naturam vives, nunquam eris pauper, ſi ad opinionem, nunquam dives. *Senec. Epiſt.* XVI.

celles de l'esprit. L'inimitable Montaigne a bien dépeint les infortunes des Grands, & montré que le Trône ne peut défendre un Roi contre les loix de la Nature. " La fievre, *dit-il* (1), la
„ migraine & la goutte l'épargnent-
„ elles non plus que nous? Quand la
„ vieillesse lui serrera les épaules, les
„ archers de sa garde l'en déchargeront-
„ ils? Quand la frayeur de la mort le
„ transira, se rassurera-t-il par l'assis-
„ tance des Gentilshommes de sa cham-
„ bre? Quand il sera en jalousie & ca-
„ price, nos bonetates le remettront-
„ elles? Le ciel de lit, tout enflé d'or &
„ de perles, n'a aucune vertu pour ap-
„ paiser la colique & les tranchées. A
„ la moindre étreinte que lui donne la
„ goutte, il a beau être Sire & Majesté,
„ ne perd-t-il pas le souvenir de ses pa-
„ lais & de ses grandeurs? S'il est en
„ colere, sa principauté l'empêche-
„ t-elle de rougir, de pâlir, de grincer
„ les dents comme un fou? La moin-
„ dre piquure d'épingle & la plus petite
„ passion de l'ame, est capable de nous

[1] Essais *de Michel de Montaigne*, Liv. II. pag. 109.

„ ôter le plaisir de la Monarchie du „ monde „.

De tout temps les véritables Philosophes ont pensé, ainsi que Montaigne, sur l'état des Rois & des Grands, & n'ont regardé comme véritablement heureux, que les sages mortels qui savoient mépriser toutes les richesses superflues, & qui, dans une honnête médiocrité, cherchoient à cultiver leur esprit & à former leur cœur. “ Il n'est „ rien de si doux (1), *dit Lucrece*, que

[1] Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrina sapientium templa serena:
Despicere unde quas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantis quærere vitæ,
Cartare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas, emergere obes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes, ô pectora cæca:
Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis
Degitur hoc ævi, quodcumque est! nonne videre
Nit aliud sibi naturam latrare, nisi utqui
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semotus, metuque?
Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant cumque dolorem.
Delicias quoque uti nullas substernere possint;
Gratius interdum neque natura ipsa requirit.
Si non aurea sunt juventum simulacra perædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,

„ d'être reçu dans les Temples des Sages, dont la doctrine rend tranquille & heureux. C'est du haut de ces Temples qu'on apperçoit les infortunés mortels tomber d'une erreur dans une autre, vivre dans un déréglement continuel, & disputer entr'eux des avantages de l'esprit & de la Noblesse. Ils passent leur vie dans l'esclavage pour contenter leur avarice & leur ambition. Hommes insensés ! pourquoi perdez-vous le peu de jours qui vous est accordé, dans les périls & dans les ténebres ? Est-il

Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur ;
Nec domus argento, fulget, auroque renitet ;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa ;
Quin tamen inter se postrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ
Non magnis opibus jucunde corpora curant,
Præsertim cum tempestas arridit, & anni
Tempora conspergunt viridantis floribus herbas
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis : ostroque rubenti
Jacteris, quam si plebeia in veste cubandum est.
Quapropter quoniam nihil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni,
Quod superest animo quoque nil prodesse putandum.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. II.

„ possible que vous ne sentiez pas que
„ la Nature ne demande que la santé
„ du corps & la tranquillité de l'esprit,
„ qu'on ne peut acquérir qu'en éloi-
„ gnant la tristesse, les soins & la crain-
„ te. Il ne faut presque rien à cette na-
„ ture pour la garantir de la douleur,
„ elle ne demande point de ces plaisirs
„ recherchés & difficiles à goûter, elle
„ se passe aisément des statues d'or, des-
„ tinées à soutenir des flambeaux qui
„ éclairent pendant les repas qu'on
„ pousse bien avant pendant la nuit,
„ elle n'exige pas que les maisons bril-
„ lent par une grande quantité d'or &
„ d'argent, elle ne demande pas que
„ les voûtes d'un salon superbe reten-
„ tissent du son des instruments. Tant
„ de grandeurs ne sont point nécessaires
„ au véritable bonheur de l'homme;
„ il peut, assis sur l'herbe, auprès d'un
„ ruisseau, sous un feuillage verd,
„ goûter tous les plaisirs de la vie. Les
„ maladies, les fievres aiguës atta-
„ quent un Grand dans un lit de pour-
„ pre, & ne le respectent pas davantage
„ qu'un misérable paysan couché sur
„ un châlit. Les richesses ne font

„ point la santé du corps, ni la No-„ blesse des ancêtres,& l'éclat du Trô-„ ne, la félicité ;„tout ce qui est superflu, „ est inutile à l'esprit „.

Si les Rois, sage & savant Abukibak, sont exposés aux mêmes incommodités que les plus pauvres de leurs sujets, ils meurent aussi tout comme eux (1), & leur rang ne les exempte point des loix de la Parque. Qu'ont-ils donc qui puisse faire envier leur sort ? je n'y trouve rien au contraire qui ne doive le faire mépriser à un Philosophe. Ils ont toutes les incommodités qu'ont les autres hommes, & n'en ont pas les avantages. Un Roi est-il le maître de se livrer à tout ce qui peut flatter uniquement l'esprit, & l'affranchir des soins & des soucis ? Ne faut-il pas au contraire qu'il soit occupé sans cesse du gouvernement de son Etat ? Si ce n'est pas par l'amour qu'il porte à son peuple, c'est pour ses propres intérêts, & par la crainte qu'on ne lui ravisse une partie de ce qu'il possede.

[1] Pallida mors æquo pulsat pede pauperam tabernas
Regumque turreis. O beate sexti !
Horat. Hodar. Lib. I. Od. IV.

Ainſi, ſi un Roi eſt vertueux, il eſt accablé de ſoins par la tendreſſe qu'il a pour ſes ſujets : il a à la fois tous ceux qu'ont en détail tous les peres de famille de ſon Royaume ; & s'il eſt criminel, emporté, violent, ſanguinaire, il craint également ceux qu'il commande, & ceux qui ne lui ſont point ſoumis. C'eſt-là de tous les états le plus triſte, ſurtout ſi on le compare à celui d'un Philoſophe, dont tous les jours ſont également ſereins, qui n'eſt occupé que de ce qui peut plaire à l'eſprit, & conſerver à l'ame cette tranquillité qui ſeule fait ſon véritable bonheur. Pour connoître combien les richeſſes & les grandeurs ſont inutiles au bonheur des humains, il ne faut pas être Philoſophe, il eſt ſeulement néceſſaire de raiſonner, & de réfléchir ſur la fin & l'uſage de ces richeſſes & de ces grandeurs. Un ancien Poëte, plus ſenſuel que Philoſophe, & plus ſpirtuel que ſavant, ſe moque de ces tréſors & de ces honneurs, dont l'acquiſition coûte tant aux hommes, & leur ſert ſi peu.

Si l'on pouvoit au prix de l'or,
Allonger le cours de ſa vie,

Je ferais ma plus forte envie
D'amasser un ample trésor,
Afin que quand la mort avare
Viendroit sur moi mettre la main,
Un riche don la pût soudain
Renvoyer au bords du Tenare.
Mais si par l'or on ne peut pas
Renouer sa trâme fragile,
Pourquoi cette crainte inutile,
Pourquoi ces soins, ces embarras,
Qui précipitent notre terme ?
Chers Amis, d'un esprit plus ferme
Je veux attendre mon destin,
Boire avec vous, rire sans cesse,
Et ne quitter jamais le vin
Que pour caresser ma Maîtresse (1).

(1) „ Cette traduction en vers est de M. de la
„ Fosse, voici l'Ode originale.

Ὑπλῦτος εἴγε χρυσῦ
Τὸ ζῆν παρῆγε θνητοῖς,
Ἐκαρτέρουν φυλάττων,
Ἵν' ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ
Λάβῃ τι, καὶ παρέλθῃ.
Ει δ' οὐδὲ τὸ πρίασθαι
Τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς,
Τί καὶ μάτην στενάζω,
Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ μὲ;
Εμοὶ γένοιτο πίνειν,
Πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν,
Εμοῖς φίλοις συνεῖναι,

Si le sort d'un Philosophe est préférable à celui d'un Souverain, & si les biens & les grandeurs dont jouit ce dernier, ne sauroient procurer le bonheur & la tranquillité que donne abondamment l'étude de la sagesse, combien ce même Philosophe doit-il s'estimer plus heureux qu'un courtisan, infortuné jouet des caprices de son Prince & des révolutions de la fortune, esclave des passions de celui à qui il veut plaire, qui n'agit que par les impulsions qu'il reçoit d'une cause étrangere, semblable à une marionette qui doit à ses ressorts ses moindres mouvements. Lorsqu'un homme, accoutumé à penser, considere la triste situation des courtisans, il est étonné, autant qu'on puisse l'être, qu'il se trouve des créatures douées de raison, qui veuillent bien se dépouiller entiérement de cette raison pour satisfaire une ambition ridicule, & pour courir après une chimere; car enfin, sage & savant Abukibak, il est certain que les cour-

Ἐν δ' ἁπαλαῖσι κοίταις
Τελεῖν τὰν Ἀφροδίταν.
Anacr. Ode XXIV.

tisans non-seulement sont obligés de ne pas blâmer le mal ; mais ils sont forcés de louer le vice. Or, n'est-ce pas renoncer à l'usage de la raison, que de s'imposer une pareille contrainte ? Et qu'on ne dise point qu'il est permis aux courtisans de garder le silence dans certaines occasions, & de se dispenser d'approuver ce qui est blâmable. *Ne pas louer un mauvais Prince* (1), *c'est l'accuser de tyrannie* ; ainsi, les gens, attachés à la Cour d'un Prince vicieux, sont obligés de faire l'éloge de ses vices. Quel emploi pour un homme qui conserve encore quelque pudeur !

Les louanges coûtent si peu à ceux qui veulent acquérir les bonnes graces des Souverains, qu'il n'est aucune exagération qui leur paroisse trop forte ; en sorte que lors même qu'ils louent des Princes bons, justes & équitables, à force d'outrer les choses, ils rendent ridicules leurs louanges. Quel est, je ne dis pas le Philosophe, mais l'honnête homme, qui ne soit indigné, en lisant les sottises qu'ont débitées plu-

[1] Tyrannum non prædicasse, tyrannidis accusatio vocabatur. *Pacat. in panag. Theodos.*

sieurs flatteurs sur un tremblement de terre qui arriva peu de temps avant la naissance de Louis XIII? Juglaris a eu l'effronterie de dire (1) *que Louis le juste étant conçu, le monde qui se sentoit coupable, devoit trembler, si ce n'est que ce tremblement ne vînt de la révérence qu'avoit l'Europe pour Louis XIII. C'étoit peu que de le craindre lorsqu'il eut les armes à la main, il la fit trembler avant que de naître.* Quel est l'Héraclite assez triste pour ne point éclater de rire, en voyant un homme assez impudent pour dire à un autre; que lors de sa naissance la terre avoit tremblé, ou par *crainte*, ou par *respect*? Cependant ce même éloge, tout ridicule qu'il est, a été paraphrasé & allongé par un autre flatteur. « La terre trembloit, » *dit-il* (2), Ne temoigne-t-elle pas son » respect? Ne déclare-t-elle pas sa peur? » Le jeune Prince a dès le berceau assez » de majesté pour se faire adorer, assez

[1] *Justo* Rege concepto, quidni contremisceret sibi tam male conscius mundus? Hinc tamen Europæ malim in *Ludovicum* reverentiam discas. Parum fuit ab armato metuere, etiam a nondum genito trepidavit. *Elog. Ludov.* XIII.

(2) *Ceriziers*, Réflexions politiques, *pag.* 111.

„ de force pour ſe faire craindre. La „ terre branle ; elle ſecoue ſes tyrans „ qu'elle ne peut plus ſoutenir à la ve- „ nue du Juſte qui ſe préſente pour les „ punir, qui ſe montre pour les exter- „ miner ; ſon ſeul regard en fait le ſup- „ plice „. Que diroit-on de plus, ſi l'on parloit des prodiges arrivés à la naiſ-ſance du Fils de Dieu? N'eſt-ce pas abu-ſer du droit de louer, que de faire ſervir à la gloire d'une ſimple créature (1) ce qui doit être réſervé au Créateur? Car les Rois, malgré leur puiſſance, ne ſont que des vers de terre, eu égard au ſouverain Maître de l'Univers, & c'eſt un crime irrémiſſible que d'oſer les comparer avec lui ; c'eſt mettre en parallele le néant avec l'Etre le plus par-fait.

Le défaut de donner des louanges déplacéées, eſt ſi contagieux à la Cour, que les Philoſophes & les gens les plus ſpirituels ne peuvent s'en garantir lorſ-qu'ils ſont obligés d'être au nombre des courtiſans. Mon Dieu! que Ciceron me paroît mépriſable quand je le vois

[1] *C'eſt dans cette occaſion que l'on peut dire avec raiſon*, Non miſcenda ſunt ſacra profanis.

élever Jules César au-dessus de Pompée, & flatter un usurpateur qu'il haïssoit ! N'eût-il pas mieux fait de se dépouiller entiérement de tous les emplois qui l'attachoient encore à la République ? Il eût sauvé le Philosophe du déshonneur qu'il acquit comme courtisan. Qui pourroit lui pardonner ce langage (1) ? " Nous comptons avec admiration les guerres, les victoires, " les triomphes, les Consulats de " Pompée ; mais nous ne saurions " compter les vôtres. Il avoit autant " surpassé nos ancêtres par la gloire " qu'il s'étoit acquise, que vous l'avez emporté sur lui & sur tous les " autres. ". Ovide me paroît moins méprisable que Ciceron ; mais aussi foible, lorsqu'il adresse tant de prieres & tant de vœux (2) à Auguste pour obtenir

[1] Eneii Pompei bella, victorias, triumphos Consulatus admirantes numerabamus ; tuos enumerare non possumus. Tanto ille Superiores vicerat gloria, quanto tu omnibus præstitisti. *Cicer. Orat. pro Reg.* &c.

[2] Spes magna subit, cum te mitissime Princeps
Spes mihi, respicio cum mea fata, cadit.
Ac veluti ventis agitantibus æquora non est
Æqualis rabies, continuusque furor ;
Sed modo subsidunt, intermissique silescunt ;
Vimque putes illos deposuisse suam.

son rappel. Il auroit dû soutenir son exil avec plus de fermeté. S'il étoit privé de sa patrie, son esprit lui restoit; il devoit s'en servir. Il me semble aussi sensé lorsqu'il dit (1) qu'il donne à son persécuteur les louanges les plus fortes, & souvent les plus fausses pour fléchir sa colere.

Un Auteur moderne me paroît encore plus rampant & plus lâche qu'Ovide; c'est le Comte de Bussy Rabutin. Cet homme avoit en même temps une vanité ridicule & insupportable, &

Sic abeunt redeuntque mei, variant que timores,
Et spem placandi dantque negantque tui.
Per Superos igitur, qui dent tibi longa dabuntque
Tempora, Romanum si modo nomen amant.
Per patriam, quæ te tuta & secura parente est,
Cujus, ut in populo, pars ego nuper eram;
Sic tibi, quem semper factis animoque mereris
Reddatur gratiæ debitus urbis amor.
Ovid. Trist. Lib. II.

[1] En ego, cum patria caream; vobisque, domoque;
Raptaque sint, adimi quæ potuere, mihi.
Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque;
Cæsar in hoc potuit juris habere nihil.
Quilibet hanc sævo vitam mihi finiat ense,
Me tamen exstincto fama superstes erit.
Dumque suis victrix omnem demontibus orbem
Prospiciet domitum, Martia Roma, legat.
Ovid. Trist. Lib. III. Elog. VII.

une

une foiblesse, ou pour mieux dire, une bassesse d'ame inconcevable. Il avoit été exilé par Louis XIV. & il écrivoit à ce Roi, " J'ai de la naissance & de l'esprit, Sire, aussi bien que M. de Comines, pour faire estimer ce que j'écrirai, & j'ai plus de service que lui; ce qui donnera plus de poids à des Mémoires qui traitent des actions d'un grand Capitaine, aussi bien que d'un grand Roi. *Dans une autre Lettre, il écrit les mêmes impertinences.* Si Votre Majesté vouloit prendre la peine de songer un moment que dans un Regne, plein de guerre, de justice & de politesse, un homme qui a de la naissance, de l'esprit & du courage, qui a de longs services à la guerre dans de grands emplois, & des services considérables dans des temps fâcheux; que cet homme-là, dis-je, passe le reste de sa vie en disgrace, je ne puis m'empêcher de croire que vous lui pardonneriez. ". Qui croiroit que cet homme qui a de la naissance, de l'esprit, du courage, qui répete, si souvent ses qualités au Roi, qui se vante lui-même avec tant

d'excès, parle ensuite dans d'autres Lettres sur le ton d'un pauvre mendiant, & demande l'aumône au nom de Dieu? „ Je ne vous parle plus, Sire, *dit-il*, „ de mes services ; ils ne méritent rien. „ Je ne vous présente que ma misere „ qui mérite votre pitié. Au nom de „ Dieu, Sire, assistez-moi. A qui m'a- „ dresserai-je qu'à Dieu pour vous tou- „ cher le cœur, & à vous, pour me „ secourir „? Il faut convenir que ce langage est bien opposé à celui d'un véritable Philosophe, qui sait se roidir contre tous les événements (1), qui se met au-dessus des coups & des revers de la fortune, qui conserve une fermeté à toute épreuve, dans quelque situation qu'il se trouve, & qui, au milieu des périls les plus grands, conserve toujours sa raison.

[1] Justum & tenacem propositi virum,
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida ; neque auster
Dux inquietus turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
Horat. Odar. Lib. III Ode 3.

Il n'y a rien de plus bas que les plaintes que font les courtisans disgraciés; on diroit, à les ouir, qu'ils sont condamnés au supplice le plus rigoureux & le plus cruel, parce qu'ils sont exilés de la Cour. S'ils pensoient sensément, ils se féliciteroient de ce qu'ils sont dans un état où ils peuvent vivre, agir & penser comme un galant homme, ne plus mentir, ne plus louer le crime, ne plus sacrifier enfin toutes les vertus à l'ambition. Cependant, loin de goûter leur nouvel état, ils regrettent toujours celui qu'ils ont quitté, & même lorsqu'ils disent qu'ils ont oublié la Cour, on voit que dans leurs discours il n'est rien de réel. Au milieu de leurs prétendues consolations, on démêle aisément les chagrins dont ils sont dévorés. Je ne trouve rien de si plaisant, & en même temps de si ridicule que la maniere dont le Comte de Bussy Rabutin croyoit devoir se consoler. Il avoit la fatuité de croire que le Ciel avoit permis tout exprès que le Roi d'Angleterre fût détrôné, pour que lui Bussy Rabutin trouvât ses disgraces plus légeres, en les compa-

rant à celles de ce Prince malheureux. « Dieu, dit-il, en me donnant la force „ de ſoutenir mes malheurs, me met „ dans l'eſprit un fond inépuiſable de „ penſées pour en parler, & de réſi- „ gnation pour les ſouffrir ſans mur- „ mure; & de peur même que mes „ tours & mes conſolations ne s'uſent „ à la fin, il détrône un Roi à point „ nommé pour me faire prendre pa- „ tience. Il me perſuade même que le „ grand Prince qui le protege, qui eſt „ ſi heureux & ſi digne de l'être, n'a „ pas fixé la fortune en dormant, & „ que pour conduire & ſoutenir ſes „ propriétés, il ſe donne moins de re- „ pos que ma miſere ne m'en laiſſe. „ Tout ce diſcours n'eſt qu'un mêlange d'orgueil, de baſſeſſe, de flatterie & de fauſſe conſolation. Un Philoſophe exilé ſe fût bien expliqué autrement. Peut-être auroit-il remercié le Prince de ſon exil, & de ce qu'il le jugeoit aſſez honnête homme pour l'éloigner de la Cour. Je placerai ici à ce ſujet le ſonnet d'un Poëte Philoſophe, qui renferme de grands ſentiments & des vérités inſtructives.

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je méprise des Grands le plus charmant accueil,
J'évite les palais comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.
Je fuis la Cour des Grands, autant qu'elle est suivie;
Le Louvre me paroît un superbe cercueil;
La pompe qui le suit, une pompe de deuil,
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.
Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
Je renferme en moi-même un empire plus beau.
Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance,
Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant sous les loix de mon indépendance.
Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Le Jésuite Bouhours a condamné ce Sonnet. *C'est du sublime bien outré*, dit-il (1), *pour les sentiments & pour les pensées, que le Sonnet de je ne sais quel Philosophe, apparemment Gascon.* Cette décision est digne d'un Jésuite ambitieux, esclave de la grandeur. Quels sont donc ces sentiments outrés? Est-ce celui-ci:

D'éviter les Palais comme on fait un écueil,
Où pour un de sauvé, mille perdent la vie.

(1) Pensées ingénieuses des Anciens & des Modernes, recueillies par le *Pere Bouhours*, pag. 20. Edit. de Paris M. D. C. XCII.

Il n'eſt pas beſoin d'être Philoſophe pour approuver ce ſentiment, il faut être ſeulement Chrétien. Qui peut nier que les Palais des Grands ſont des écueils dangereux pour la vertu, & que pour un qui s'y ſauve, mille autres s'y perdent? L'Evangile dit qu'il eſt plus difficile qu'un riche puiſſe être ſauvé, que de faire paſſer un bœuf dans le trou d'une éguille. La Morale d'un Jéſuite ſur ce point n'eſt pas d'accord avec celle du Chriſtianiſme; ce n'eſt pas dans ce ſeul article qu'elles ſont oppoſées l'une à l'autre.

Ce que l'Auteur du Sonnet dit

Du Louvre qui paroît un ſuperbe cercueil,
Où chacun doit pleurer ſa liberté ravie.

Eſt vrai au pied de la lettre. Et qui peut douter que tous les courtiſans ne ſoient des eſclaves, & que la Cour ne ſoit le cercueil de la liberté, & l'écueil de la vertu de tous ceux qui y ſont attachés. Un homme à qui l'ambition n'a point ôté entiérement l'uſage de la raiſon, ne doit-il pas gémir lorſqu'il réfléchit ſur ſon état, & qu'il examine la conduite qu'il eſt obligé de

tenir pour conserver les dangereux honneurs dont il jouit, ou pour acquérir ceux qu'il souhaite d'obtenir.

Les vers suivans me paroissent encore très-sensés :

> **Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,**
> **Je renferme en moi-même un empire plus beau.**
> **Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance.**

Qui doute qu'un homme, véritablement sage & vertueux, ne trouve dans lui-même & dans la satisfaction que donne la probité, des plaisirs plus doux & des satisfactions plus pures que celles qui suivent les Couronnes ? Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit qu'un Philosophe, véritablement Philosophe, étoit plus fortuné que tous les Rois. Il faut expliquer ces vers, *Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance*, dans le même sens que les Stoïciens disoient que le Sage étoit *Roi, beau, riche, &c.* c'est-à-dire, qu'un homme qui sait commander à ses passions & s'élever au-dessus des foiblesses humaines, est véritablement maître de son bonheur. Il ne craint rien que

le vice, & par conséquent on peut dire, sur-tout en Poésie, que

Rois, Cours, honneurs, palais, tout est en sa
puissance.

Les trois vers qui suivent celui-ci & qui finissent le Sonnet, montrent parfaitement dans quels sens on doit le prendre, & comment il faut l'expliquer.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Et vivant sous les loix de mon indépendance.
Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Ces vers contiennent le véritable portrait d'un Philosophe. Il peut réellement ce qu'il veut, parce qu'il ne veut que ce qu'il peut. Il vit indépendant, parce qu'il se conforme aux loix de la probité, & qu'il n'a ni ambition, ni avarice, ni desir d'amasser des richesses. Retiré dans une solitude aimable, ou bien vivant, au milieu des Villes, dans son cabinet; il ignore ce qui se passe dans les palais; il ne fait point la cour aux Grands, il s'embarrasse peu de la faveur des Princes, & a raison de dire, trouvant dans lui-même son bonheur.

Enfin

Enfin les Rois sont Rois, je suis ce que je suis.

Il auroit pu ajouter à cela quelque chose de plus, & dire,

Les Rois, tous Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

Peut-être se fût-il exprimé de même s'il n'eût été contraint par la rime. Quant à moi, qui ne suis point obligé à rendre ma pensée d'une maniere qui en diminue la force, je soutiendrai hardiment (tous les Bouhours de l'Univers dussent-ils me traiter de Gascon), que je suis fermement persuadé qu'un Philosophe, qui n'a d'autre ambition que celle d'être vertueux, peut dire hautement & véritablement,

Les Rois, tout Rois qu'ils sont, sont moins heureux que moi.

Voilà, sage & savant Abukibak, quels sont mes sentiments sur les grandeurs les plus élevées & les plus ambitionnées par les hommes. Après cela, tu ne seras pas surpris que je sois si content dans ma solitude, & qu'au milieu de mon cabinet dans un pays où

il eſt permis de penſer, où non-ſeulement les Philoſophes, mais même tous les hommes ſont véritablement libres, je me félicite ſans ceſſe du parti que j'ai pris, qui m'a mis en état de vivre comme il convient de vivre lorſqu'on fait uſage de ſa raiſon.

Je te ſalue.

LETTRE CLXIV.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'ai dit ſouvent, ſage & ſavant Abukibak, qu'on ne pouvoit aſſez louer un homme de condition qui s'appliquoit aux Belles-Lettres, qui cultivoit ſon eſprit; je te répéterai aujourd'hui la même choſe au ſujet de deux ou trois pieces de vers que je t'envoie, & qui ont été faites par un Gentilhomme (1) de mes amis. Il ſeroit à ſouhai-

(1) L'Auteur de ces vers eſt Monſieur le Baron de Montolieu, autrefois Chambellan du Roi de Pruſſe, aujourd'hui Conſeiller Privé du Duc de Wurtemberg, Chevalier des Ordres de ce Prince, ancien Gouverneur de la Comté de Montbeillard. Quoique je n'aie jamais inſéré dans mes Ouvrages aucune Piece fugitive; cependant en faveur de l'Auteur, & pour exciter la jeune Nobleſſe à imiter

ter que les Nobles dans tous les pays imitassent son exemple, & qu'ils ne comptassent pas si fort sur leur naissance, qu'ils crussent qu'elle leur doit tenir lieu de tout. C'est bien abuser de la Noblesse, & bien peu connoître son origine, que de se figurer qu'elle doit suppléer au véritable mérite; elle est faite pour orner & pour récompenser le mérite, & non pour en donner. Dix siecles de Noblesse ne sauroient faire, je ne dis pas un honnête homme, mais même un homme aimable. Ho! Qu'il y a de gens de condition qui sont ennuyeux, & dont l'esprit & l'ame sont aussi roturiers que le corps est noble! Si ces gens savoient combien ils sont à charge à ceux qui les fréquentent, ils troqueroient sans doute, si cela étoit possible, une centaine d'années de leur Noblesse pour une légere portion de génie. Ces réflexions me meneroient trop loin, voici sage & savant Abukibak, les vers que je t'ai promis.

son exemple & à cultiver les Belles-Lettres, je place ici avec plaisir ces deux ou trois Pieces, les ayant moi-même demandées avec instance à M. de Montolieu.

DISCOURS,

Présenté au Jeune DUC DE WURTEMBERG, le 11. de Février 1740. Anniversaire de sa naissance.

(1) AUGUSTE Rejetton d'une excellente Race!
Comment de tes Ayeux déja tu suis la trace (2)?
Déja ton goût paroît pencher pour les Beaux Arts?
Tu dévores déja les hauts faits des Césars (3)?
Des plus riches vertus le partisan fidele,
Déja tu nous promets d'en être le modele,
Et ma Muse, attentive aux progrès de tes ans,
Garderoit le silence? Elle, qui de tout temps
Sur les moindres sujets exerçant sa manie,
Pour Bacchus & l'Amour tourmenta son génie.
Non, malgré les dangers d'un si vaste projet,

(1) Charles-Eugene Duc de Wurtemberg, encore en âge de minorité.

(2) La plupart des Ducs ont aimé & favorisé l'accroissement des Sciences dans leurs Etats.

(3) Ils ont tous été guerriers.

Feignez, Muse, feignez d'ignorer quel trajet
Il eſt du ſimple au grand, du facile au pénible :
Aux traits de la Critique offrez-vous inſenſible ;
Et ſous l'ombre du Nom que vous allez chanter,
Montrez qu'une ame épriſe oſe, & peut tout tenter.
Oui lorſque je te vois dans ta tendre jeuneſſe
Devancer les leçons de la ſage vieilleſſe ;
Dans un âge, où ſi peu l'on s'applique à penſer,
Diſtinguer les talents, les ſavoir balancer :
Alors ſans prodiguer mon encens, je l'avoue,
Peu content d'admirer, grand Prince ! je te loue,
Et malgré le reſpect qui devroit m'effrayer,
Ma plume veut de l'encre, & mon cœur du papier.
Privé depuis trois ans de ton auguſte Pere,
De ce Héros vanté (1), ſous les yeux de ta Mere (2),
Princeſſe d'un grand cœur, d'un eſprit cultivé,

(1) Charles-Alexandre ſon Pere, mort ſubitement le 12. de Mars 1737.

(2) La Ducheſſe Marie-Auguſte, née Princeſſe de la Tour & Taſſis.

Pour l'Etat qui t'attend, tu te vois élevé.
Tu sens ainsi couler les ans de ton enfance,
Exact en tes devoirs, rempli de confiance,
En l'assidu travail de ton Conseil d'Etat (1),
Qu'un Prince de ton sang dirige avec éclat (2),
Cependant ton esprit vif, plein d'intelligence,
Voit qu'insensiblement le temps, le jour s'avance,
Où seul de tes sujets, sans le secours d'autrui,
Tu dois être l'amour & le plus ferme appui.
Que fais tu? Pour remplir dignement cette tâche,
De bonne heure à ce but tu vises sans relâche;
Et suivant les avis de ton sage Mentor (3).

[1] Pendant la minorité, le Conseil de la Régence, ou de l'administration, est composé, selon les anciens usages, de six Ministres, dont trois sont Nobles Ils partagent toute l'autorité de l'administration & de la tutelle, & les cas se décident par la pluralité des voix.

[2] L'Administrateur, ou Régent du Duché, temps de minorité est toujours le premier Prince du sang, ou le plus proche *Agnat*, s'il est majeur. A présent c'est le Duc de Wurtemberg-Oels Charles-Fréderic, dont les Etats sont situés en Silésie.

(3) M. de Monleon, Gentilhomme Lorrain & Gouverneur de ce Prince. Il est Colonel à Brevet de l'Empereur, Adjudant-Général du Cercle de Souabe, & il s'acquitte de sa charge en habile & parfaitement honnête homme.

Des exemples fameux tu te fais un thréſor,
Comme on voit au Printemps l'abeille diligente
Tirer ſon miel des fleurs & du ſuc d'une plante.
Entre tes mains *Polybe* (1), & l'inſtructif *Rollin*,
Conſervent peu de temps leur forme & leur vélin
Pour les Vers tu choiſis l'ingénieux *Voltaire*,
Et quand du ſerieux tu parois te diſtraire,
Quantz (2), *Graunt* (3), *Haſſe* (4), *Hendel* (5), par leurs touchants accords
De tes deſirs naiſſants agitent les reſſorts.
Le mérite, en un mot, eſt la ſource fertile
Où tu puiſes le vrai, l'agréable & l'utile;
Et ſi dans l'avenir je voulois pénétrer
Je verrois ton Eſprit alors ſe concentrer
Dans les doctes clartés que Wolf (6), digne d'envie,

[1] Traduit en François avec les remarques du Chevalier Folard.

[2] Muſicien, engagé à la Cour de Saxe, qui joue parfaitement de la flute traverſiere, compoſe de même, & a enſeigné S. A. R. le Prince Royal de Pruſſe à en jouer en Maître.

[3] Premier Maître des Concerts du Prince Royal, Violon & Compoſiteur du premier ordre.

[4] Premier Maître de la Chapelle à la Cour de Saxe, connu par ſes excellents Ouvrages.

[5] Compoſiteur fameux de l'Opéra de Londres. Ces quatre Meſſieurs excellent en compoſition, & ont une réputation connue & établie.

[6] M. Wolf eſt trop priſé des Savants pour

Répand de toutes parts sur la Philosophie.
Car, Prince, ne crois pas que l'Etre Souverain,
Oignant des Rois, des Ducs, leur donne un titre vain.
S'il admet des Césars, il chérit un Mécene;
L'intervalle des temps n'en dissout point la chaîne,
Et *Wolf*, ce divin *Wolf*, ce profond scrutateur,
Un jour le Sceptre en main verra son Sectateur (1).
Mais excuse l'essor, qui, de ta gloire avide,
Semble ouvrir des avis au bon goût qui te guide,
Qui t'illumine en tout, & qui, judicieux,
Concourant à te rendre, & tes sujets heureux,
De leurs droits & des tiens te fait unir l'étude,
Et fait t'initier dans l'utile habitude,
De ne jamais user du souverain pouvoir
Pour forcer des sujets au-delà du devoir.
Prince, tel fut toujours le soin d'un bon Monarque,
Avec ces sentiments il ne craint point la Parque;

en parler. Le Prince Royal a goûté, & suit ses principes

(1) La prédiction s'est vérifiée depuis la composition de ces vers, par l'avénement du Prince Royal à la Couronne. Ce n'est pas par cela seulement que M. Wolf triomphe, & triomphera de ses Antagonistes.

Il consacre son nom à l'immortalité.
Le Prince & le sujet n'ont qu'un même
traité;
Et tu sais qu'en Symbole on donne à la
Puissance
Dans une main un glaive, en l'autre la
balance,
Pour marquer que le bras qui peut vaincre
& punir,
Jamais de l'équité ne doit se départir.
Ainsi t'étudiant à tout ce qui peut plaire,
De ta patrie un jour tu deviendras le Pere.
Déja ton doux abord, ta libéralité,
Ce cœur, dont l'Indigent n'est jamais
rebuté (1),
De cet heureux surnom t'assure le partage.
Remplis, Prince, remplis ce fortuné
présage,
Ne te lasses jamais d'un aussi bel emploi;
Aider les Malheureux, est l'ouvrage d'un
Roi.
Mais que fais-je! Où m'engage, où
m'emporte ma veine?
Peindre tes attributs, en achever la chaîne,
Est un projet, auquel contredit ma raison.
Plus sage que ma Muse, elle m'oppose
un nom;
Qui, d'un ton soutenu de ses leçons sen-
sées,
M'arrête ici tout court, & livre mes pen-
sées

[1] On ne sauroit être plus charitable qu'il l'est.

Aux vœux que tes vertus entraînent sur
leurs pas :
Combien, Prince, en ce jour, combien
n'en fais-je pas !

ÉLOGE DE LA RETRAITE,

EN STANCES IRRE'GULIERES,

Présenté à S. A. R. DOUAIRIERE DE WURTEMBERG, lorsque pour se retirer à Goppingen, lieu de son Douaire, elle quitta la Cour de Sturgard le 4 de Juin 1739.

RETRAITE ! à qui ma Muse ensévelie
Dans le sommeil,
Doit aujourd'hui sa verve rétablie,
Et son réveil.
Daigne à jamais dans ces lieux solitaires
La garantir, par tes soins salutaires,
D'un sort pareil.

Qu'à mes accents, je vois d'objets en foulé
Se présenter !
Prés émaillés, verds Côteaux, Eau qui
coule,
Tout peut tenter ;

Mais non, mon Chant, plein d'une noble
audace,
Veut de mon cœur ſuivre l'heureuſe trace,
Sans s'écarter,
Et juſqu'à vous, Princeſſe incomparable,
Porter ſa voix,
Puiſque vous ſeule en ce réduit aimable
Donnez des Loix.

Il eſt connu que l'encens vous offenſe;
Mais pourriez-vous me blâmer que j'en-
cenſe
Le juſte choix,
Qui vous donna du goût pour la retraite?
Goût attrayant
Pour la vertu! qui rarement s'arrête
Au faux brillant.
Frivole éclat! qui trop aux Cours abonde,
Pour qu'à vos yeux le ſéjour du grand
monde
Fût ſéduiſant.

Senſible effet d'un jugement ſolide!
Qui ſans bandeau
Court au réel! abandonne le vuide,
Et trouve beau
Qu'un mortel, las d'une vie orageuſe,
S'en procure une auſſi douce qu'heureuſe
Dans un Hameau.

Là, dites-vous, brille de la Nature
Le grand Moteur.
Tout en inſtruit, la plus vile verdure

Comme la fleur.
Là, chaque objet dans sa simple structure
Taxe l'orgueil, la beauté, la parure,
D'humaine erreur.
C'est-là, qu'on peut goûter dans l'innocence
De vrais plaisirs,
Qu'on peut remplir sans bruit & sans dépense
De bon desirs.
Vivre à son gré, riche, ou dans l'indigence,
Et ressentir la benigne influence
Des doux Zéphirs.

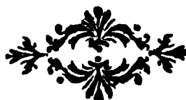
Tel est l'état où place la retraite.
On suit son goût.
Sans s'intriguer, on y fournit sa traite
Jusques au bout.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'on en déloge ?
Car pour tracer en un mot son éloge,
On y peut tout.

On n'y voit point, vrais fléaux de la ville,
Le Tien*, le Mien,
Sucer à sec par sa guerre civile
Le Citoyen ;
La pauvreté, placée au rang des vices,
Ni l'opulence, en butte aux injustices,
Réduite à rien.

Après vous donc je conclurai ; Princesse,
Qu'en votre choix

Luit le bon goût, la vertu, la justesse
Tout à la fois;
Et qu'il n'est rien, comme la solitude,
Pour concentrer notre ame dans l'étude
Des saintes Loix.

Souffrez qu'ici ma Muse, hors d'haleine,
Borne son cours.
Puisse influer la bonté souveraine
Sur vos beaux jours;
Les affranchir des dégoûts de la ville,
Et vous donner l'agréable & l'utile
Par son secours!
Jouissez-en jusques dans la vieillesse
Sans nul revers;
Sans que jamais ni crainte, ni tristesse
Vienne au travers;
Et sans qu'enfin votre bonté délaisse
L'Auteur des Vers.



LES SAISONS ET LES AGES.

Allégorie, présentée à S. A. S. Madame la Princesse Louise de Wurtemberg, Fille de S. A. R. le 3 de Février 1740. Anniversaire de sa naissance.

Comme chaque saison, chaque âge a
son mérite,
Leur ordre se ressemble & leur propriété.
Rien n'en peut altérer ni suspendre la
suite,
Et l'homme la mesure avec rapidité.

Le Printemps saisit l'œil par sa vive parure.
L'Eté moins fier; mais beau, forme &
meurit le fruit.
L'Automne offre & répand les dons de la
Nature.
L'Hyver jusqu'à sa fin, en repos s'en
nourrit.

C'est ainsi que l'on voit la brillante jeunesse
S'attirer les regards & captiver les sens:
Et telle on vous admire, adorable Princesse!

Dans ces Roſes, ces Lys qu'offre votre
printemps.

Que ne ſera-ce pas ? Quand votre Eté
fertile
Viendra meurir les fruits que promet votre
Cœur;
Ces vertus d'un goût pur, dont la faveur
utile
Eſt le contre-poiſon des appas de l'erreur.

Votre Automne à ſon tour aura de quoi
ſurprendre,
Et tels, de vos beaux dons, ſimples admi-
rateurs,
Gagnés par votre exemple, alors viendront
s'y rendre,
Pour ſe qualifier vos vrais Imitateurs.

Quand votre Hyver enfin couronnera
votre âge,
Vous ſaurez, vous direz que tout eſt va-
nité;
Mais vous vous nourrirez du ſolide avan-
tage
D'en attendre l'iſſue avec tranquillité.

Puiſſe ce foible eſſai de mon pinceau ti-
mide,
Avoir de vos ſaiſons rencontré le Porrrait.
Il a pris pour couleurs mes vœux; ſans
autre guide,
Mon cœur en a lui-même eſquiſſé chaque
trait.

ÉLOGE DU MARIAGE,

Adressé par l'Auteur à son Epouse.

DANS les accès d'une verte Jeunesse,
Du vrai bonheur on s'écarte sans cesse,
On méconnoît ses plus fiers ennemis.
Aux passions, l'homme alors trop soumis,
Aveuglément suit l'ardeur qui l'entraîne,
Et sans se faire aucun souci, ni peine
D'un avenir redoutable & caché,
Au seul présent son cœur est attaché.
Que s'ensuit-il? Cette fatale yvresse
En épargne un, pour mille qu'elle blesse.
L'âge mûr vient, on voudroit racheter
A prix de sang ce qui sut nous flatter,
Jusqu'au moment que notre ame, éclairée
De la raison, prit la route assurée.
On s'apperçoit hélas! souvent trop tard,
Que tel objet, décrépi de son fard,
Loin d'être beau, cache une forme hideuse:
Qu'une entreprise, une idée étoit creuse,
Quoiqu'à nos yeux par des chemins fleuris
Elle guidât nos vœux les plus chéris.
Tel Lysimond au Printemps de son âge
Se déchaînoit contre le Mariage.
Etat gênant! Enfer anticipé!
S'écrioit-il! par le vice dupé.
Volons plutôt, volons de Belle en Belle,

Tous les matins visitons vingt ruelles:
Ciel! que d'ennuis dans un lit conjugal!
Très-bien l'a dit cet Auteur jovial;
Foin du pâté! Toujours pâté d'anguilles,
Bien mieux vaudroient par fois des béatilles,
O Lysimond! que ce raisonnement
Te paroissoit, & doux, & concluant!
Mais aujourd'hui que ta force affoiblie;
Que ta santé de cent maux assaillie;
Et que tes fonds, en ragoûts épuisés
Jusques à rien se sont subtilisés,
Tu voudrois bien qu'un petit ordinaire
Fût ton partage, il n'auroit rien d'austere.
Tu voudrois bien qu'une tendre moitié,
Soit par amour, ou fût-ce par pitié,
Remédiant à tes douleurs aiguës,
Se contentât de tes forces perdues.
Et si le sort, bizarre dans ses dons,
T'en donnoit une opulente en Biens-fonds;
D'un héritier dans sa flamme impuissante
A chaque instant ton ame impatiente,
Imploreroit & tenteroit l'octroi.
Cher Lysimond! quel creve cœur pour toi,
De n'avoir pas, à la fleur de ton âge,
De ta raison fait un meilleur usage.
Oui, d'avoir pu dans tes fougueux accès
A l'Hymenée intenter un Procès,
Quand tu pouvois, lui vouant tes prémices,
De cet état savourer les délices.
Concluons donc qu'un Mortel est heureux,

Lorsqu'à vingt ans il pense en homme
vieux.
Ses passions alors mises en bride,
Ont le bon sens, & pour frein, & pour
guide.
Il les maîtrise; & jaloux de ses droits,
Il fait goûter d'Hymen les douces Loix.
On est flatté du tendre nom de Pere,
Et dans sa race on reçoit le salaire
D'une union que la fidélité
Attache au char de la félicité.

Envoi.

Petit Amour! qui dans tout bon Ménage
Dois présider aux nœuds du Mariage,
Porte ces Vers à ma chere Moitié.
Au lieu de feux, parle-lui d'amitié;
Ce mot est plus du goût de l'Hymenée.
Dis lui qu'encor je chéris la journée,
Où par un oui nos cœurs furent unis,
Et qu'à jamais j'en connoîtrai le prix.

Je ne doute pas, sage & savant Abukibak, que tu ne trouves du feu, de l'imagination & de la délicatesse dans ces différentes Pieces; mais tu seras surpris lorsque tu sauras que l'Auteur de qui elles sont, est né dans le fond de l'Allemagne, & qu'il y a été élevé. Des Poëtes François, je dis de bons Poëtes, ne désavoueroient point ces

vers, En vérité cela fait honneur à la Noblesse Allemande; & il est flatteur pour elle d'avoir des Membres qui savent même dans les Langues étrangeres s'expliquer avec toute la politesse des Auteurs, à qui ces Langues sont naturelles & maternelles.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien.

LETTRE CLXV.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

TOUTES tes Lettres, sage & savant Abukibak, me font beaucoup de plaisir. Je t'avouerai cependant que celui que m'a causé ta derniere, est supérieur à tout ce que j'ai ressenti à la lecture des autres; ton zele pour les génies de notre ordre, ton attention à leur procurer l'immortalité après laquelle ils soupirent, y éclatent dans toute leur force. J'aurois dû te remercier plutôt de ces généreux sentiments; mais diverses occupations indispensables se sont opposées au dessein que j'en formai d'a-

bord, & m'ont empêché de l'exécuter jusques ici. Nos devoirs te sont trop bien connus, illustre Cabaliste, pour ne pas sentir la validité de mes raisons.

Je ne t'entretiendrai point de la nature des occupations qui m'ont empêché de te donner de mes nouvelles, il suffira de te dire que j'ai parcouru la plus grande partie des vastes régions de l'air. La seule chose dont je te ferai part aujourd'hui, sera la relation d'un événement, qui tout commun qu'il soit, n'a pas laissé de faire de profondes impressions sur moi.

La route que je suivois pour exécuter la commission dont j'étois chargé, m'obligeoit à passer au-dessus d'une Ville, aussi remarquable par sa beauté & sa riante situation, que par la richesse de ses habitants. J'y avois été plusieurs fois; mais je ne pus résister à la tentation d'entrer encore dans un lieu dont j'avois conservé des idées si agréables. Je m'arrête donc dans ma course, & j'entre dans cette Ville, persuadé que je trouverois, à la voir, le même plaisir que j'avois goûté autre-

fois. Je ne me trompai point; en y entrant, je trouvai toute la Ville en mouvement, je m'informe qu'elle en peut-être la cause. Celui à qui je m'adressai, surpris de ma demande, me répondit qu'il falloit que je fusse étranger, & que je ne fisse que d'arriver dans la Ville, pour lui faire une semblable question. " Un Seigneur, me „ dit-il, distiugué par sa naissance, ses „ richesses & ses emplois, se marie au„ jourd'hui avec une riche Héritiere. „ Tout ce peuple que vous voyez as„ semblé, est venu ici pour être té„ moin de la joie de cet heureux cou„ ple. Vous ne tarderez pas à le voir „ passer pour aller recevoir la Bénédic„ tion Nuptiale. „ En effet, comme nous nous entretenions, je vis arriver un carrosse superbe, au fond duquel paroissoient les époux, richement parés, & le contentement peint sur le visage. L'on remarquoit la même joie sur celui des parents de l'un & de l'autre, & de tous les paranymphes. Une foule de personnes de l'un & de l'autre sexe suivoit ce cortege, & accompagnoit de leurs vœux ces heureux époux.

Ils vont à l'Eglise, un Prêtre bénit leur mariage, & ils sortent dans le même ordre, & accompagnés de la multitude.

Rien ne manquoit au bonheur des nouveaux mariés, ils touchoient à ce moment après lequel ils avoient si long-temps soupiré ; ils l'attendent avec impatience, il arrive enfin, & les voilà au comble de leurs vœux. Que cette premiere nuit fut délicieuse pour eux ! Si mes affaires m'avoient permis de m'arrêter plus long-temps dans cette Ville, je me serois glissé dans la chambre nuptiale pour être le témoin de leur contentement ; mais j'étois obligé de partir, & je préférai mon devoir à la satisfaction que j'aurois eue de partager avec ces nouveaux mariés les plaisirs les plus parfaits des amants ; car tu n'ignores pas, sage & savant Abukibak, que la joie des mortels n'est pas indifférente aux Sylphes.

Dans quinze jours j'eus fini les affaires dont j'étois chargé, je dirigeai ma course pour en aller rendre compte, par la même Ville où j'avois été témoin du mariage de ce jeune Seigneur ;

mais quel fut mon étonnement, lorsqu'après m'être informé du bonheur dont l'un & l'autre jouissoient depuis leur union, l'on m'eut appris que la mort y avoit mis fin. Peu de jours après le mariage, l'époux étoit tombé dans une maladie, contre laquelle tout l'art des Médecins n'avoit pu résister. C'est en vain qu'ils avoient déployé toute leur habileté pour conserver un époux chéri à une épouse chérie; tous leurs efforts avoient été inutiles. Ni les pleurs des parents, ni les gémissements de l'épouse, ni la jeunesse & la vigueur du mourant, ni la considération de son rang, de ses richesses & de ses dignités, ni aucune autre considération n'avoient pu fléchir la mort; cette cruelle avoit impitoyablement tranché le fil de ses jours, qu'il se proposoit de couler avec tant de douceur & de félicité.

Les affaires dont j'avois été chargé, m'avoient si fort occupé, qu'il me sembloit qu'il n'y avoit eu qu'un moment entre celui où j'avois été témoin du bonheur de ces nouveaux mariés, & celui où il avoit fini. Je t'avoue, sage & savant Abukibak, qu'un évé-

nement aussi triste m'affligea beaucoup, & me fit faire bien des réflexions sur les accidents auxquels les hommes sont exposés. Auroit-on pu en effet être insensible à la désolation de deux familles entieres, & à l'état triste & déplorable où se trouvoit une jeune veuve aimable, qui venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher au monde ? Elle n'avoit vu le mariage que de son beau côté, elle en avoit goûté toutes les douceurs, elle se flattoit que cet état n'étoit qu'une succession perpétuelle de félicité; pleine de ces idées, elle le voit dissoudre par la mort d'une personne qu'elle aime plus qu'elle même, elle voit évanouir toutes les flatteuses espérances de bonheur qu'elle avoit conçues. La fermeté la plus héroïque pourroit-elle être à l'épreuve d'un si terrible coup ? Le cœur, le plus inaccessible à la pitié, pourroit-il s'empêcher de prendre part à sa situation.

J'étois si pénétré de tout ce qu'il y avoit de tragique dans cette aventure, que je quittai incessamment la Ville qui en avoit été le théatre. Tout ce que j'y voyois, quelque charmant qu'il

m'eût

m'eût paru dans une autre circonſtance, me rappelloit le ſouvenir de l'ombre de bonheur dont ces deux perſonnes venoient de jouir. Que les hommes, ſage & ſavant Abukibak, peuvent faire peu de fond ſur leur félicité! Sont-ils au comble du bonheur, ils ne ſauroient être sûrs d'en jouir un ſeul moment. L'inſtant dans lequel ils ſe croient les plus heureux, touche à celui du plus grand des malheurs. Le paſſage d'un de ces états à l'autre eſt ſi facile & ſi ordinaire, qu'il y a bien de la folie à s'enorgueillir d'une proſpérité qu'un ſouffle peut anéantir. S'il y avoit quelque bien qu'aucun accident ne pût ravir aux hommes, & dans la poſſeſſion duquel rien ne pût les troubler, ils ſeroient heureux lorſqu'ils le poſſéderoient; mais où eſt-il ce bien? Qui a jamais pu ſe vanter avec fondement de le poſſéder? Je ſais bien qu'il y a eu des Philoſophes qui ont prétendu être les poſſeſſeurs de ce riche tréſor; mais ils n'ont que trop appris, par leur expérience, que ces prétentions étoient chimériques, & ils ont enfin été obligés d'avouer qu'une féli-

cité parfaite n'étoit pas une chose à laquelle un mortel pût atteindre sur cette terre. Ce qui en approche le plus, sage & savant Abukibak, est le témoignage d'une conscience qui n'a rien à se reprocher sur le passé, & qui n'appréhende point l'avenir. Un tel homme ne sera pas à l'abri des coups de la fortune, il n'y sera pas même insensible; mais il lui restera toujours la plus grande consolation qu'on puisse espérer; je veux parler de la persuasion intime qu'il est agréable au grand Juge de l'Univers, & qu'il ne doit point craindre de paroître devant ce Tribunal, si redoutable pour ceux qui ne sont pas dans le même cas que lui.

La sagesse dont tu fais profession, illustre Cabaliste, m'a autorisé à te communiquer les réflexions que tu viens de lire. Elles ne t'avoient sans doute pas échappé, & ce n'est point pour t'instruire que je t'en fais part. Je n'ai eu d'autres vues, en les couchant sur le papier, que de me satisfaire moi-même, & de te confirmer dans l'étude de la sagesse, & dans l'attachement à la vertu, qui est le plus haut de-

gré de félicité auquel tu puisses atteindre.

En réfléchissant sur l'état où la mort de son mari a laissé cette jeune veuve, mes pensées se sont insensiblement tournées sur le veuvage en général. C'est, à mon avis, un état bien triste que celui d'une femme qui vient à perdre un mari qu'elle aimoit tendrement. Accoutumée à passer les jours & les nuits avec une personne qui faisoit tout le bonheur de sa vie, elle s'en voit tout d'un coup privée. De quelque côté qu'elle porte ses regards, elle découvre des objets qui lui en rappellent l'idée; il n'y a point d'appartements dans sa maison qui ne soit, pour ainsi dire, un mémorial des agréables moments qu'elle a passés avec lui. Ici ils ont eu une conversation, remplie de tous les agréments de l'amitié & de la tendresse la plus pure; là elle a reçu de son mari les marques d'un attachement sincere par les attentions qu'il a eues pour elle dans les occasions où son secours lui étoit nécessaire. La nuit même, destinée au soulagement, ne sauroit lui procurer du repos: elle se trouve seule dans

un lit où elle avoit accoutumé de recevoir ce cher époux ; y pourroit-elle être tranquille ? De combien de choses ne s'apperçoit-elle pas alors qu'elle en est privée ? Si elle a vécu long-temps avec son mari, l'habitude d'être avec lui fera paroître cette séparation encore plus triste ; si le mariage n'a duré que peu de temps, elle sentira d'autant plus la perte qu'elle a faite, parce qu'elle commençoit à y prendre du goût, & qu'elle se promettoit une félicité durable. Je ne te parlerai point ici de la perte qu'elle fait par rapport à l'appui de sa maison, au soutien de sa famille, à l'éducation de ses enfants, ces choses sont sensibles & assez frappantes, sans qu'il soit nécessaire de les faire remarquer. La plupart des Législateurs, sentant ce qu'il y avoit de triste à ce dernier égard dans la condition des veuves, ont pourvu par des loix à ce qu'on ne pût pas les opprimer impunément.

Tu ne manqueras pas, sage & savant Abukibak, de me dire que la condition de toutes les veuves n'est pas aussi triste que je viens de la représenter. Il

y a des mariages ſi mal aſſortis, qu'il ſemble que la mort d'un des époux ſoit le ſouverain bien de l'autre. Dans ce cas-là n'eſt-ce pas un bonheur pour elle de ſurvivre à ſon mari? Son état, bien loin de mériter la compaſſion, paroîtroit digne d'envie à bien des femmes. Je conviens avec toi, illuſtre Cabaliſte, que la condition des veuves de cette derniere eſpece, eſt moins à plaindre que celle des veuves de la premiere; mais je ne t'accorderai pas qu'il n'y aît rien de triſte. J'eſpere que tu te rangeras de mon opinion, après avoir lu mes raiſons.

Je remarque d'abord que quoique défaite d'un mari qui lui étoit à charge, elle ne laiſſe pas de perdre en lui le ſoutien de ſa famille; il y a cent choſes qu'un homme peut faire pour le bien de ſes enfants, qui ſont au-deſſus des forces d'une femme, ou que l'uſage ne veut point qu'elle faſſe. On ne ſauroit donc diſconvenir que ſi elle a des enfants & qu'elle les aime, la mort de ſon mari ne ſoit une perte pour elle. Je ſuppoſe même qu'elle n'ait point d'enfants, en ſentira-t-elle moins qu'elle

a perdu une personne qui la mettoit à l'abri de la persécution & de l'injustice, qui la garantissoit des attaques de ses ennemis, & sur qui elle pouvoit compter toutes les fois qu'elle avoit besoin de protection ? Ne s'appercevra-t-elle pas que cette mort a bien diminué les moyens de subvenir à sa dépense ? Ne se verra-t-elle pas obligée de se retrancher sur bien des choses dont elle aura de la peine à se passer ? Une femme passe aisément d'un état de médiocrité dans l'abondance, elle se fait bien tôt à ce changement ; mais faites-la descendre de cet état pour la faire rentrer dans celui d'où elle étoit sortie, souffrira-t-elle ce changement comme elle a fait le premier ? Je t'en laisse le juge.

Si cette veuve est jeune, & qu'elle n'ait pas été insensible aux plaisirs de passer quelques moments avec un mari, elle regrettera la perte de ces moments, quelque charmée qu'elle soit d'être débarrassée de la personne de son époux. Conçois, si tu peux, sage & savant Abukibak, ce qu'il y a de dur dans cette situation. Accoutumée à satisfaire

de certains desirs, elle n'avoit dans le mariage d'autre agrément que celui-là. Ses desirs subsistent dans toute leur force, ils en acquierent même tous les jours de nouvelles, & elle est hors d'état de les appaisser. T'est-il jamais arrivé d'être préssé par une soif ardente, & de ne pouvoir te désaltérer? Si tu as passé par cette épreuve, tu n'auras pas de peine à concevoir celle par où passe notre jeune veuve. Toute la différence qu'il y a entre l'un & l'autre cas, c'est que la soif ardente qui te pressoit, n'a pas été de durée; au lieu que celle de la jeune veuve dure autant que son veuvage.

Leur état seroit moins à plaindre, si la coutume, comme un vrai tyran, n'avoit établi que ce veuvage durât quelques années. N'est-ce pas assez qu'une femme ait perdu son mari, qu'il faille encore que la bienséance la mette dans la dure nécessité de n'oser réparer cette perte avant le temps fixé par la coutume? Au lieu de consoler une veuve, on lui interdit la seule chose qui pourroit peut-être la consoler. Les Européens regardent comme une

cruauté inouie la triste nécessité que certains peuples de l'Asie ont imposée à leurs veuves; il les obligent à se jetter toutes vivantes au milieu des flammes du bûcher qui consume le cadavre de leurs maris, & à mêler ainsi leurs cendres avec celles de leurs époux. Quand je dis *qu'ils les obligent* à cela, je ne veux pas dire qu'il y ait des loix positives à cet égard; ce n'est qu'un usage auquel la bienséance ne permet pas aux femmes de s'opposer. Celles qui s'en éloignent, sont regardées avec exécration par tous leurs concitoyens, & ne trouveroient pas à se remarier quand elles le voudroient. Je désapprouve, sage & savant Abukibak, cette barbarie, & je la condamne avec les Européens; mais l'usage, établi parmi ces derniers, est-il moins cruel & moins barbare! Il n'exige pas d'une femme qu'elle se brûle avec le cadavre de son mari, parce qu'on ne brûle pas les morts parmi eux, & qu'il ne leur est pas permis de faire mourir les innocents; mais n'exige-t-elle pas des veuves quelque chose d'encore plus cruel? Les veuves Asiatiques mettent fin à

leurs peines au bout de quelques heures; mais les Européens prolongent celles des leurs quelques années. Celles-là sont consumées par un feu violent qui les étouffe dans peu; un feu lent mine celles-ci insensiblement. Les Asiatiques ne se gênent point, & font gloire de ce qu'elles souffrent: les Européennes au contraire doivent cacher avec soin le feu qui les dévore; la moindre étincelle qui en paroîtroit les perdroit de réputation. Je ne saurois mieux comparer la coutume de ces deux peuples, à l'égard de leurs veuves, qu'à celle qu'un Juge tiendroit à l'égard de deux criminels. Il condamneroit l'un à avaler un poison qui lui feroit perdre la vie dans quelques minutes, & il donneroit à l'autre un breuvage qui allumeroit dans son corps un feu secret, accompagné d'une soif ardente, qu'on lui défendroit de satisfaire avant le terme de deux ans. Je te demande, sage & savant Abukibak, laquelle de ces deux punitions te paroit la plus rude? Les maux du premier sont terminés dans quelques minutes; mais ceux du second, qui ne sont point inférieurs aux

premiers, doivent durer deux ans. Il n'y a pas à hésiter, ce me semble, j'aimerois mieux éprouver le sort du premier, que celui du dernier; d'où je conclus que la coutume, en usage par rapport aux veuves parmi quelques peuples de l'Europe, est plus barbare que celle des peuples de Coromandel.

La condition des veuves étant si triste, doit-on être surpris si elles ont tant d'envie de sortir de cet état? D'abord elles ne sentent pas tout ce qu'il y a de dur dans leur situation, la douleur qui les accable, leur fait souvent former le dessein de ne se lier par les nœuds que la mort vient de rompre, à aucune autre personne; mais cette résolution n'est pas de durée, & à peine leurs larmes sont-elles essuyées, qu'elles forment déja de nouveaux vœux. Pour une Artémise on trouve mille Matrone d'Ephese. Après avoir formé la résolution que *Virgile* fait former à la fondatrice de Carthage (1), après avoir dit solemnellement:

O pudeur! je te garderai
Autant de temps que je vivrai.
- - - - - - - - - - - - - - -

(1) *Æneid.* Lib. IV. vers. 20. 30.

Le premier qui reçut ma foi,
L'emporta, mourant, avec soi.
Que le pauvre défunt la garde (1).

Elles ne tardent pas à se laisser prendre dans les mêmes filets. D'abord elles disent :

O! si je n'avois résolu
De vivre en un état solu,
Si je n'étois bien résolue
Après avoir été solue,
D'un homme qui me fut si cher,
De ne jamais me rattacher;
Si je ne craignois mariage,
Comme un mari fait cocuage;
Oui, si je ne l'avois juré,
Que ce nœud qui tient si serré,
Ne me serreroit de ma vie,
Je te confesse mon envie;
(Mais n'en dis mot, ma chere sœur,)
Cet homme me revient au cœur. [2]

Quand on en est là, il n'est pas difficile de se laisser persuader à rompre les vœux qu'on avoit formés; les moindres raisons paroissent légitimes. Il suffit qu'on lui dise,

Sachez de moi, ma sœur ma mie,
Qu'un tantin de polygamie,
Quoique l'on dise, fait grand bien:
Vous vieillirez en moins de rien,
Et quand vous vous verrez vieillotte,
Vous direz, peste de la sotte,
D'avoir passé vos jeunes ans,

[1] *Scaron*, Virgile Travesti, Liv. IV.
[2] Scaron, *ibid.*

Pour la crainte des Médiſants,
Dans le fâcheux état de veuve:
Il n'eſt rien tel que choſe neuve;
Choiſiſſez un mari nouveau,
Et vous l'appliquez ſur la peau;
Il n'eſt point de telle fourrure [1].

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

[1] Scaron, *ibid.*

LETTRE CLXVI.

Le Gnome Salmankar, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelques jours, ſage & ſavant Abukibak, que mes affaires m'obligerent à aller en Angleterre, dans la Province de Cornouailles. Après avoir exécuté ce qui m'y avoit attiré, je me déterminai à aller faire un tour à Londres, où je n'avois jamais été. La curioſité ſeule étoit le motif qui me conduiſoit; & comme je n'avois rien de fort preſſé alors, je m'y arrêtai quelques jours. Je parcourus les principaux quartiers de cette grande Ville, & j'examinai tout ce qui méritoit quelque atten-

tion. J'aurois trop à faire, si je voulois t'entretenir de tout ce que j'y remarquai de beau & de grand, je me bornerai uniquement à ce que tu vas lire.

La Bourse est un vaste bâtiment, où les Marchands se rendent à une certaine heure de tous les quartiers de Londres, pour y traiter des affaires de leur commerce; c'est-là où chacun fait de son mieux pour négocier avantageusement, & pour devenir riche le plutôt qu'il lui est possible. La coutume veut qu'au sortir de la Bourse, l'on aille se reposer un moment dans les Cafés du voisinage, qui y sont en grand nombre & de toutes les sortes. Il y en a qui sont fréquentés indifféremment de tout le monde sans distinction quelconque, ni de Religion, ni de Profession, ni de Langue; mais il y en a d'autres qui paroissent affectés à certaines choses, ou à certains peuples. Chaque branche du commerce, des Arts, de la Navigation, des Manufactures a le sien; & soit affaires, soit curiosité, vous trouvez ainsi dans un instant des moyens de correspondance pour tous les lieux du monde, & pour tous les négoces.

Ayant oui dire que parmi ces maisons il y en avoit une qui étoit particuliérement destinée à l'usage des Savants & des Sciences, il me prit envie de voir ce qui s'y passoit; & me l'étant fait indiquer par des gens qui la connoissoient, je hasardai d'y entrer. La salle, assez spacieuse & fort bien éclairée, avoit pour toute tapisserie un nombre infini de tableaux. Cette vue me frappa, & sans prendre garde ni à ce que je faisois, ni à la compagnie qui considéroit avec attention un visage inconnu, je courus à ces peintures pour en repaître mes yeux. Quand je fus à portée de discerner les objets, je m'apperçus que c'étoit une collection de tableaux, au bas desquels l'on avoit écrit en gros caracteres le nom des personnes qu'ils représentoient. La lecture que j'en fis, me découvrit aussi sans peine que ces ressemblances avoient été faites pour des morts que les Savants respectent, & qui se rendirent autrefois illustres dans les Sciences. Je me rappellai alors que ce Café n'avoit point d'enseigne qui pendît sur la rue, comme en ont tous les autres, & je m'imaginai que

le maître, entrant en habile homme dans le goût des gens de Lettres, qui font tout ce qu'ils font tout autrement que le reste du genre humain, avoit mis son enseigne en-dedans, pour se distinguer de ses confreres qui la placent tous au-dehors. *Cependant*, me dis-je ensuite à moi-même, *voilà bien des enseignes pour une seule maison! Il doit y avoir ici quelqu'autre mystere.*

En attendant que je pusse m'en éclaircir, j'examinai en détail ces tableaux qui étoient tous de la même grandeur, & qui me paroissoient placés sans aucun ordre ni de temps, ni de pays; ni de Religion, ni de Science. L'on y voyoit pêle-mêle les *Grecs* avec les *Arabes*, les Anciens parmi les Modernes, & les Mahométans environnés des Gentils. Il est pourtant vrai que j'observai qu'il y avoit plus de dessein dans la disposition de la premiere rangée, qui étoit assez haute. On y avoit assorti, par voie de distinction & de choix, ceux d'entre les Poëtes, les Orateurs, les Historiens, les Philosophes & les Littérateurs de l'antiquité, qui tiennent encore le premier rang dans l'estime des

hommes. Là se trouvoient *Homere*, *Virgile*, *Démosthene*, *Cicéron*, *Thucydide*, *Tite-Live*, *Aristote*, *Séneque*, *Varron*, *Plutarque*, & quantité d'autres héros de cet ordre. Mais un point m'embarrassa là-dessus, c'est que dans les rangées inférieures il ne laissoit pas que d'y avoir divers illustres, qui me sembloient devoir appartenir à la premiere; & n'en pouvant pénétrer la véritable raison, je crus bonnement qu'il pourroit bien être arrivé des morts, comme il arrive tous les jours des vivants; que la faveur en eût apprécié le mérite, & que la prévention eût mis au plus bas étage ceux-là même que la justice auroit dû placer au plus haut. Cette espece de renversement est si commune dans le train ordinaire, & d'ailleurs les préjugés regnent si fort parmi la plupart des personnes qui s'érigent en fins connoisseurs, qu'après quelques réflexions, je me fortifiai dans ma conjecture.

Las enfin de lire & de contempler séparément tous ces noms & tous ces visages, je me reculai de quelques pas pour jouir en gros du spectacle. Je te l'avouerai,

l'avouerai, ſage & ſavant Abukibak, le coup d'œil ne pouvoit être ni plus frappant, ni plus magnifique. Repréſentes-toi une de ces aſſemblées, où vos Sages, réunis pour l'examen de quelque queſtion importante, paroiſſe avec toute la décence & toute la dignité qui leur convient. Ces tableaux firent ſur moi la même impreſſion que cette illuſtre aſſemblée y auroit fait : il me ſembla que l'image m'en étoit retracée, & quelque inanimés que fuſſent tous ces grands perſonnages dont je voyois la peinture, je me ſentis ſaiſir de la même vénération que leur préſence réelle eût pu m'inſpirer, s'ils euſſent été encore en vie. La draperie même & les ornements y contribuoient beaucoup; car les Peintres avoient eu ſoin d'y marquer la différence des rangs, des emplois & des occupations favorites. On voyoit auſſi raſſemblés, ſous le titre général d'Auteurs célebres, des Chantres, des Bergers, des Généraux, des Empereurs, des premiers Miniſtres, des Papes, des Cardinaux, des Abbés, des Conſuls, des Médecins, des Femmes, des Enfants, & pour tout dire en

un mot, des gens de tout état, de tout âge. Tu peux bien croire que l'on n'y avoit pas oublié les illustres Cabalistes. Le Comte de *Gabalis*, & les autres Sages qui se sont distingués dans les Sciences secrettes, y faisoient une belle figure. Rien de plus amusant que la diversité de ces habillements & de ces symboles. *César*, avec son bâton de Général à la main, avoit à ses côtés *Sapho*, qui ne respiroit que la tendresse. Auprès de *Caton* le Censeur, qui grondoit un Esclave, étoit *Anacréon*, folâtrant & vuidant sa bouteille. Au-dessous de *Pie II.* la thiare sur la tête, & revêtu de tous ses habits Pontificaux, étoit placé le *Castel-Vetro*, en méchant pourpoint noir, & raccommodant ses chausses. Je vis singuliérement dans un coin de la salle, *Pelisson* ouvrant un sac de deniers pour payer des ames, & la Comtesse de la Suze, qui vendoit la sienne *gratis*, pour éviter à coup sûr son mari dans ce monde & dans l'autre.

Tout cela m'occupoit si fort & si agréablement, que je ne m'apperçus que trop tard de la scene que je donnois moi-même à la compagnie. J'au-

rois bien dû penser que tous ces Messieurs, faisant profession de savoir & de penser, exerceroient sur moi leur critique. Quelques chuchotements à l'oreille, & quelques éclats d'un rire moqueur me tirerent de ma rêverie, & m'avertirent qu'il étoit temps de m'asseoir. Je pris place au hasard à la table la moins éloignée. Qu'aurois-je gagné à choisir? J'étois le seul dans cette salle, qui ne crusse point être savant; tout le reste s'imaginoit l'être, ou du moins vouloit le paroître. Il étoit donc indifférent où je me plaçasse, c'étoit la même chose par-tout; j'échus assez bien, comme tu vas voir.

A la table où je me mis, il y avoit trois personnages qui n'étoient pas autrement jeunes, & dont la contenance, naturellement assez grave, ne laissoit pas que de paroître empésée. Je n'osai pas de but en blanc lier conversation avec eux; peut-être aussi n'y aurois je pas été bien venu. Je pris donc le seul parti qu'il y ait à prendre dans ces rencontres, j'appellai le garçon, & lui demandai les gazettes. « Monsieur, me » dit-il, mon Maître n'en prend point.

„ Non! *lui dis je*, cela me ſurprend;
„ & même ne peut être, puiſque j'en
„ vois, ſi je ne me trompe, entre les
„ mains de ces Meſſieurs. *Je les ſaluai*
„ *reſpectueuſement à ces mots*. Pardon-
„ nez-moi, Monſieur, *me dit alors le*
„ *plus voiſin*, ce ne ſont point des ga-
„ zettes. Le garçon a eu raiſon de vous
„ dire qu'il n'y en a point ici. Aucun
„ de nous n'oſeroit lire des papiers de
„ pures nouvelles, ils ſont ordinaire-
„ ment écrits avec tant de négligence,
„ & les Auteurs y mettent ſi peu de ſel
„ & d'eſprit, que la lecture n'en con-
„ vient qu'à des gens de Cour, ou qu'à
„ des courtauts de boutique. Il nous
„ faut quelque choſe de plus relevé ou
„ de plus délicat; il nous faut des Ou-
„ vrages de génie, qui puiſſent ou inſ-
„ truire, ou donner à penſer. C'eſt par
„ cette raiſon que l'on ne prend dans
„ ce Café que les *Tranſactions Philo-*
„ *ſophiques*, dont cependant il n'y a
„ qu'un ou deux de nos Meſſieurs qui
„ faſſent cas, le *Craftman* de *Caleb*
„ *d'Anvers*, les *Mémoires de Trévoux*,
„ le *Pour & Contre*. Cependant l'on y
„ a reçu depuis peu, à la ſollicitation

„ d'un nouveau venu qui fréquente
„ quelquefois cette maiſon ; LA BI-
„ BLIOTHEQUE FRANÇOISE. Nous
„ n'avons pas lieu de nous repentir de
„ notre complaiſance. Les Journaliſtes
„ travaillent avec beaucoup d'impar-
„ tialité, & ils rendent juſtice égale
„ à tout le monde. S'il y a quelque diſ-
„ pute Littéraire, ils inſerent indiffé-
„ remment les pieces du procès, con-
„ cernant l'une & l'autre Partie ; de
„ ſorte qu'après les avoir lues, nous
„ pouvons prononcer ſur la queſtion
„ avec connoiſſance de Cauſe. S'il ar-
„ rive aux Auteurs de prendre parti,
„ ils le font avec cette chaleur qui ani-
„ me lorſqu'on ſoutient une bonne
„ Cauſe. Qu'on leur faſſe voir enſuite
„ qu'ils ſe ſont trompés, ils ont la bon-
„ ne foi de l'avouer dans la premiere
„ partie de leur Ouvrage, qui paroît
„ après qu'on les en a avertis. Il en pa-
„ roît rarement un Volume ſans des
„ corrections de cette eſpece. D'ail-
„ leurs, comme la plus grande partie
„ de ce Journal eſt compoſé de Lettres,
„ il plaît à ceux de nos Meſſieurs qui
„ préferent le ſtyle épiſtolaire à tout

„ autre. Plusieurs même ne balancent
„ pas à le proposer comme un modele
„ dans ce genre; pour moi, je vous
„ avouerai, continua-t-il, que ce Jour-
„ nal me plaît beaucoup par un autre
„ endroit. „ Comme toutes les raisons qu'il venoit d'alléguer en faveur de la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, décidoient du mérite de ce Journal, j'avois quelque impatience de connoître cette derniere raison, qui me paroissoit superflue après ce qu'il venoit de dire. Je le priai donc de s'expliquer & de m'apprendre ce qui avoit déterminé son goût pour cet Ouvrage. Voici ce qu'il me répondit, sans se faire presser davantage.

„ Les Lecteurs du commun s'en tien-
„ nent ordinairement à l'écorce, ou au
„ premier sens des paroles qu'ils lisent.
„ Graces à Dieu, je ne suis pas de ce
„ nombre, & à force de méditations,
„ j'ai réussi à pénétrer d'abord dans
„ l'esprit des termes d'un Auteur, & je
„ découvre sans peine sa véritable pen-
„ sée. J'ai étudié à fond le style spi-
„ rituel, j'en ai même fait un Traité,
„ où j'en donne l'énigme & les regles.

„ Tous mes exemples sont tirés d'*Ori-*
„ *gene* & de *S. Clément d'Alexandrie.*
„ Pour y répandre de plus amples
„ éclaircissements, j'ai joint au Traité,
„ par forme d'*Appendice*, une Disser-
„ tation très-curieuse sur *les Fables*
„ *d'Esope*, & sur les *Hiéroglyphes* des
„ *Egyptiens*, illustrés par quelques pie-
„ ces du Poëte *Rousseau*. Je pourrois
„ y ajouter à quelques heures des re-
„ cherches fort rares sur la cabale des
„ Juifs; mais ce n'est encore qu'un sim-
„ ple projet. Les matériaux me man-
„ quent, & je ne sais où en prendre
„ que personne avant moi n'ait mis en
„ usage. Tant y a, que je m'entends
„ parfaitement aux allégories; jugez si
„ possédant cette Science au degré que
„ je fais, je ne dois pas trouver un plai-
„ sir sensible à la lecture de la BIBLIO-
„ THEQUE FRANÇOISE. La plus grande
„ partie des pieces qui composent ce
„ Journal, sont allégorigues, il n'y a
„ que des ignorants qui en soient la
„ dupe, & qui les prennent à la lettre.
„ Les diverses pieces que ces Journalis-
„ tes nous donnent de temps en temps,
„ comme pour servir à l'Histoire des

„ démêlés Littéraires, ne sont rien
„ moins que ce qu'elles paroissent à
„ l'abord; elles renferment les myste-
„ res de la plus fine politique. Sous les
„ noms empruntés de *Rousseau* & de
„ *Voltaire*, ils font l'Histoire de tous
„ les démêlés des *Whigs* & des *Torys*.
„ Cette Lettre, écrite de Paris, par où
„ ces Messieurs terminent ordinaire-
„ ment chaque partie de leur Journal,
„ qu'on prend communément pour des
„ *Nouvelles Littéraires*, est une rela-
„ tion de ce qui s'est négocié de plus
„ important dans les principales Cours
„ de l'Europe. J'y ai vu clairement,
„ long temps avant la derniere assem-
„ blée du Parlement, ce que le Minis-
„ tere avoit résolu d'y proposer, &
„ qu'il proposa en effet lorsqu'il fut
„ assemblé. Les longs extraits d'A-
„ rithmétique qui y ont paru de temps
„ en temps, n'ont ennuyé tant de per-
„ sonnes, que parce qu'elles n'en pé-
„ nétroient ni l'esprit, ni les vues. Pour
„ moi, j'ai démêlé sans peine que ce
„ que l'on prenoit pour des calculs,
„ n'étoit que des relations en chiffre.
„ La seule chose sur laquelle je n'ai pas
„ pu

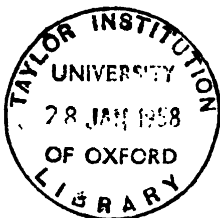
„ pu m'éclaircir pleinement, regarde
„ les personnes à qui ces relations sont
„ adressées; mais pour ce qui est des
„ choses mêmes, je n'en ai pas perdu
„ une période. A en juger par ce der-
„ nier article, l'on seroit tenté de croi-
„ re que ces relations ont été faites
„ pour être envoyées à quelque Ecclé-
„ siastique d'une dignité éminente; car
„ on lui parle avec la soumission la plus
„ profonde, & on lui rend compte de
„ tout ce qui a quelque rapport à l'E-
„ glise. Les plus petites circonstances
„ de ce qui s'agite entre nos Ministres
„ Presbytériens & les Episcopaux, n'y
„ sont point omises; il faut même que
„ l'Auteur ait des habitudes avec ceux
„ qui sont à la tête de l'un ou de l'au-
„ tre parti, puisqu'il paroît ne pas igno-
„ rer ce qui se négocie de plus secret.
„ Peut-être même est-il dans la confi-
„ dence de tous les deux, par où il ar-
„ rive qu'il ne lui échappe rien de tout
„ ce qui se fait. A juger par quelques
„ traits, lancés de temps en temps con-
„ tre les Protestants, on croiroit pres-
„ que qu'ils partent d'une main *Jaco-*
„ *bite*. Je pourrois en dire davantage,

„ continua-t-il, mais ce n'est ici ni le
„ temps, ni le lieu d'exposer toutes les
„ observations importantes que j'ai fai-
„ tes sur cet Ecrivain & sur ses Ecrits.
„ Je me propose de les communiquer
„ bien-tôt au Public, & je me félicite
„ d'avance d'une approbation que vous
„ ne me refuserez pas. „ Il se tut à ces
mots, en toussant, comme pour don-
ner plus de poids à ses savantes re-
marques, & nous inviter à lui don-
ner les éloges qu'il prétendoit dus à
sa pénétration.

J'aurois fort envie, sage & savant
Abukibak, de te faire part de la suite
de cette aventure; mais ce seroit abuser
de ta complaisance, & te faire perdre
un temps que tu peux employer si uti-
lement, que de t'obliger à lire une plus
longue lettre.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Ja-
bamiah.*





LETTRE CLXVII.

Le Gnome Salmankar, *au sage & savant Cabaliste* Abukibak.

TU juges bien, sage & savant Abukibak, que j'avois eu beaucoup de peine à tenir mon sérieux pendant la longue tirade par où j'ai fini ma derniere Lettre. La singularité du discours que venoit de tenir cet homme, me le fit aisément reconnoître pour une de ces personnes qui entendent finesse à tout, excepté dans les choses où il y en a véritablement. Il tomboit dans le même défaut, où quelques-uns de vos Cabalistes sont tombés. Au lieu de chercher les mysteres de la cabale dans les Livres qui en traitent véritablement, ils les ont laissés pour courir après des Auteurs qu'ils ont cru bonnement avoir traité de cette science, quoique ce n'ait jamais été leurs vues. Cela leur a fait faire un très-grand nombre de fautes qui ont décrié la Cabale, & ont rendu méprisable au vulgaire une science qui mérite l'attention de tous les

véritables Savants. Qui se seroit jamais imaginé qu'on eût pu trouver un homme assez dérangé pour convertir la *Bibliotheque Françoise*, Ouvrage de pure Littérature, en Livre de politique, où l'on traite de tout ce qui se passe dans le cabinet des principaux Ministres d'Etat ? Qui croiroit qu'on a pu y trouver tout ce qui concene l'état Ecclesiastique & politique de l'intérieur de la Grande-Bretagne ? En réfléchissant sur cela, je me sentis quelque envie secrette de rire. Je trouvois encore fort plaisante l'association du Poëte *Rousseau* avec deux Peres de l'Eglise, elle ressembloit assez à celle de quelques-uns des tableaux, dont je t'ai dit que la salle étoit tapissée Je n'étois pas le seul dans la compagnie qui fût obligé de se faire violence pour s'empêcher d'éclater de rire, ces deux Messieurs qui étoient à côté de moi, étouffoient à force de réprimer la malignité de leur cœur. Telle étoit la situation de tous ceux qui avoient ouï son discours, lorsque je lui répondis avec toute la gravité possible, *que c'étoit moi qui devois me féliciter du cas qu'il*

daignoit faire de mon approbation. Il me tarde, continuai je, *de voir les beaux Ouvrages que vous venez de nous annoncer. Un Commentaire de votre façon sur la* BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE *ne pourra être qu'extrêmement utile au Public*.

La contenance avec laquelle je fis ce compliment à notre homme, fit perdre terre à nos deux voisins, qui éclaterent de toutes leurs forces; mais de peur de me déconcerter tout-à-fait, je passai vîte à quelqu'autre chose. " Messieurs; *ajoutai-je en les saluant tous trois*, puisque j'ai le bonheur de me „ rencontrer avec des personnes du premier mérite, permettez-moi de tirer „ tout le profit possible de cet avantage. „ La tapisserie de cette salle a quelque „ chose qui me paroît si mystérieux, & „ qui est en même temps si extraordinaire, que je souhaiterois fort trouver „ quelqu'un qui daignât me l'expliquer. „ Où chercherai-je tant de complaisances & tant de lumieres, si je ne „ les rencontre dans votre compagnie „.

Alors, celui de mes trois Messieurs,

qui avoit gardé jusqu'ici le silence, prit la parole d'un ton majestueux, & me dit : Si quelquefois, Monsieur, vous avez lu nos Poëtes, vous devez savoir qu'ils parlent souvent du *Temple de Mémoire*. Ils feignent que tous les grands noms y sont gravés sur des plaques d'airain; que la Renommée les y porte de tous les endroits de la terre, & qu'ils y sont éternellement à couvert des injures du temps. Il n'est pas nécessaire sans doute de vous avertir que ce n'est-là qu'une fiction Poétique, & qu'il n'y eut jamais d'édifice pareil; mais vous saurez que les Fondateurs de cette maison, entreprirent d'y réaliser, autant qu'il se peut, cette chimere. Il faut pourtant observer que pour garder quelque proportion avec la grandeur de la salle, ils se bornerent sagement aux Auteurs; & cela d'autant plus, que leur dessein principal étoit l'honneur des Sciences. Il n'y a donc point d'Ecrivain illustre qui n'ait ici sa place, ou qui ne doive l'y avoir à quelque heure. Vous le comprendrez mieux quand je vous aurai dit que toutes les personnes qui veulent réguliérement fréquenter ce

Café, sont dans l'obligation de se faire inscrire sur le registre du maître, & de contribuer chacun son tableau, qu'il fait peindre à ses frais d'une certaine grandeur, qui doit être toujours la même, comme vous le voyez. Il faut que ce nouveau portrait soit aussi d'un nouveau personnage; & pour éviter toute dispute, il est établi qu'on le place immédiatement à la suite du dernier, dans la rangée qui n'est pas encore remplie. C'est-là ce qui produit le peu d'ordre que vous avez pu y remarquer, il choque à la premiere vue; mais lorsqu'on en sait la raison, le bon sens y paroît. Nous y suivons cependant quelques regles, dont je dois vous instruire.

Nous n'abandonnons pas entiérement les choses au caprice de celui qui doit donner le tableau. Le mauvais goût de quelques Savants ne nous est pas inconnu; la vermine de la République des Lettres inonderoit bientôt cette salle, si l'on portoit trop loin cette complaisance. Pour prévenir l'encanaillement, la personne, nouvellement introduite, est tenue de proposer son Au-

teur en pleine assemblée, & l'on décide à la pluralité des voix si cet Auteur est d'un mérite à tenir rang parmi les grands hommes. Cette méthode a donné jusqu'ici l'exclusion à quantité de Poëtes, d'Orateurs, de Philosophes, de Critiques & d'Historiens qui firent grand bruit dans leur temps, & que l'on ne connoît presque plus dans le nôtre. Il n'y a pas jusqu'au Cardinal de *Richelieu*, qui n'a pu encore parvenir à l'honneur d'être admis, malgré les diverses tentatives qui ont été faites. La pluralité des voix a toujours été contre lui, parce que l'on est dans le préjugé général que ses Ouvrages, d'ailleurs médiocres, n'avoient de lui que le nom.

Vous me demanderez peut-être si cette regle est si bonne, que l'on y puisse compter en toute assurance. Je vous avouerai sans détour qu'elle l'est si peu, qu'il ne s'en peut à quelques égards de plus incertaine. Il arrive ici, comme par-tout ailleurs, qu'en bien des rencontres la brigue ou la faveur l'emportent sur la raison. La multitude savante n'est pas toujours la moins dupe, il n'y regne ordinairement que faux savoir &

que faux goût ; & *Moliere* a eu grande raison de dire :

„ Qu'un sot savant, est sot, plus qu'un sot ignorant.

L'inconvénient seroit donc sans remede, si l'on n'y avoit pas pourvu en partie par une seconde maxime qui est religieusement observée.

Dans un certain temps de l'année on tient un Chapitre général, que l'on pourroit appeller *les grands jours de la Renommée.* Là, nous faisons passer en revue le mérite des Auteurs dont les portraits ont été mis dans la salle. L'on ne touche point à la premiere rangée, parce que nos Fondateurs qui firent le choix des personnages qu'on y a placés, y apporterent eux-mêmes tant de circonspections, qu'ils n'y placerent que des illustres qui eurent pour eux toutes les voix de l'assemblée, & qui avoient eu de même toutes celles de tous les pays & de tous les siecles. Mais tout le reste, un à un, passe de nouveau en revue, & le sort en dépend des délibérations de la compagnie, qui les remet honorablement à leur place,

ou qui les condamne à une expulsion éternelle, selon qu'ils lui paroissent dignes de l'un ou de l'autre. Vous concevez aisément là-dessus qu'il y en a toujours quelques-uns qui ressemblent à l'Empereur *Claude*, & qui subissent la même fortune. Ce Prince, mis au nombre des Dieux par politique, en fut bientôt effacé par un retour de bon sens, & le Public, que l'Apothéose avoit ébloui, en sentit tout le ridicule après la dégradation. Combien d'Ecrivains n'y a-t-il pas eu par-tout, dont la réputation qui s'étoit soutenue pendant quarante ou cinquante ans, & quelquefois davantage, est tout-à-fait tombée à l'examen impartial que l'on en a fait dans la suite ? En quelque endroit de la salle que vous regardiez, vous y chercheriez vainement les noms de *Ronsard*, de *la Serre*, & de tant d'autres qui donnerent jadis tant d'occupations & tant de profits aux Libraires. Ils ont pourtant eu l'honneur d'y être; je me souviens d'avoir appris, dans ma premiere jeunesse, d'un vénérable vieillard, que son pere les y avoit vus. Sur le tout, nous avons pour prin-

cipe que des Ecrivains que l'on ne veut plus lire cent ans après leur mort, ou que l'on ne peut plus lire qu'avec dégoût & ſans indignation, ne méritent jamais d'être lus.

Mais voici en troiſieme lieu, Monſieur, la meilleure & la plus eſſentielle de nos ſages précautions pour empêcher que ce *Temple de Mémoire* ne ſoit profané par d'indignes ſujets. Nous n'y admettons point de vivants, & les morts mêmes n'y peuvent entrer qu'au bout de trente années, ce terme étant ſi bien fixé par nos ſtatuts, que l'on ne peut faire grace ni d'un mois, ni d'un jour. Vous ſentez bien vous-même qu'il ne ſe peut de regle ni plus néceſſaire, ni plus ſenſée. Pendant que les Auteurs ſont en vie, il eſt comme impoſſible d'apprécier impartialement leur valeur intrinſeque; la même impoſſibilité ſubſiſte pendant que leurs premiers contemporains ſont encore le grand nombre. S'il nous arrivoit de nous relâcher là-deſſus, il faudroit plus de vingt ſalles comme la nôtre, pour y placer tous les perſonnages que l'on mettroit ſur les rangs en faveur du bruit qu'ils

font eux-mêmes, ou du débit prodigieux de leurs Livres. Il n'y a de vrai mérite que celui qui passe au-delà du sépulchre, & que la troisieme génération reconnoît ; à cela seul nous mesurons les grands hommes. Ceci a fait que jusqu'à présent nous n'avons encore point eu parmi nos illustres, ni *Bourdaloue*, ni *la Rue*, ni *du Bose*, ni *Marmet*, ni *Cheminais*, ni *South*, ni *Caryl*, ni plusieurs de leurs semblables qui furent l'admiration de leur temps, & qui ne monterent jamais en Chaire qu'à travers des flots d'auditeurs. Qui sait si leur noms paroîtront admissibles lorsqu'on s'avisera de les proposer ? Voilà, Monsieur, les éclaircissements que vous nous aviez demandés : si cependant ces deux Messieurs trouvent à propos d'y ajouter quelque chose, je serai ravi de l'entendre. C'étoit par compliment, car en prononçant ces dernieres paroles, il fit un grand salut à la compagnie, & se retira.

Je m'entretins encore quelques moments avec les deux personnages qui étoient à la table où j'avois pris place. Ils me confirmerent tout ce que celui

qui étoit parti venoit de dire, ajoutant seulement qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit parlé avec plus de bon sens. Et tout de suite, sans savoir si leur discours me faisoit plaisir ou non, ils tomberent sur lui sans aucun ménagement. A les entendre c'étoit un homme, qui, avec un savoir très-médiocre, vouloit décider de tout en dernier ressort. On ne propose jamais de sujet pour donner place à son portrait dans cette salle qu'il n'ait quelque chose à dire contre lui. Si le nouveau venu veut avoir son suffrage, il faut qu'il le consulte avant qu'il propose quelqu'un; autrement il est sûr qu'il s'y opposera. « Croiriez-vous, *continua l'un d'eux*, » que dans notre derniere assemblée générale il proposa d'exclure de la salle » le grand-pere de ma femme, que j'y » avois fait placer lorsque je commençai à fréquenter ce Café? Tout le crédit de mes amis ne fut pas capable de » tenir contre les mauvaises raisons » qu'il allégua; il en fallut passer par » où il voulut, & l'on chassa du Temple » de Mémoire un homme qui avoit fait » l'admiration de son siecle. » Curieux de savoir quelle avoit été la profession de

son grand-Pere, je l'interrompis pour le lui demander. „ Il excelloit, *me ré-* „ *pondit-il*, en deux choses; chacune „ desquelles, prises à part, lui auroit „ dû mériter une place parmi nos il- „ lustres. Il étoit le premier homme du „ monde pour faire le squelette de la „ feuille d'une plante, & c'est lui qui „ a inventé l'art de découper du papier „ pour en faire toutes sortes de figures, „ également utiles & curieuses. Jugez, „ Monsieur, si avec de si beaux talents „ on ne lui a pas fait la plus grane in- „ justice de l'exclure de la place qu'il „ occupoit si dignement.

Ce ne fut pas sans peine, sage & savant Abukibak, que je gardai ma gravité; mais comme j'étois curieux de savoir les motifs qui animoient l'autre contre l'absent, je crus que pour me satisfaire, il ne falloit point perdre contenance. Je m'adressai donc à lui, & demandai " s'il avoit d'aussi bonnes rai- „ sons pour regarder comme un igno- „ rant celui qui venoit de se retirer, „ que celles que son ami venoit d'allé- „ guer? Monsieur, *me dit-il alors*, je „ crois que vous êtes persuadé qu'on ne „ sauroit être véritablement savant sans

» avoir de la Religion. Quiconque a » fait des progrès dans les Sciences, ne » sauroit être, ni Athée, ni Déiste. » Si j'ai des preuves que la personne » qui vient de nous quitter, est pour le » moins dans les principes de ces der- » niers, vous conviendrez avec moi » que je suis bien fondé à le regar- » der comme un ignorant ». Comme je m'impatientois de voir la conclusion de son raisonnement, je lui accordai tout ce qu'il voulut, me contentant de lui demander pourquoi sa Religion lui étoit suspecte? *Pourquoi! Monsieur*, repliqua-t-il avec feu, *apparemment que vous ne connoissez point ce personnage, puisque vous me faites une pareille question.* Je lui avouai qu'en effet je ne l'avois jamais vu que dans ce moment-là. *Eh bien!* dit-il, *il faut vous le faire connoître.* Alors il me dit que cet homme avoit à la vérité fait divers Ouvrages pour défendre la Religion en général; qu'il avoit même répondu avec force à un Ecrivain de grande réputation qui avoit attaqué la Réformation; que dans tous ses discours il ne paroissoit point qu'il fût un

libertin, & que sa conduite ne donnoit aucun lieu de le croire; mais malgré tout cela, il n'en est pas moins suspect à ceux qui le connoissent. " Aussi-tôt „ qu'il paroît un Livre de Théologie, „ il en fait appercevoir les défauts. S'il „ y a des hérésies, ou des choses con- „ traires à la saine morale, il est des „ premiers à les relever. Et comme il „ est rare de trouver un Livre de Théo- „ logie sans défauts, il n'y en a aucun „ qui ne soit l'objet de sa critique. Je „ vous laisse à juger, continua-t-il, si „ un homme de ce caractere peut avoir „ de la Religion. Si cela étoit, il feroit „ grace au mauvais en faveur du bon, „ & il n'exposeroit pas la Religion, en „ relevant ce qu'il y a de mauvais dans „ les Livres qui en traitent; car vous „ n'ignorez pas que les incrédules ne „ distinguent point la Religion des Li- „ vres où elle est traitée. Lorsqu'ils „ voient qu'un Auteur qui s'est acquis „ de la réputation, trouve des fautes „ dans un de ses Livres, ils en con- „ cluent aussitôt qu'il a trouvé des fau- „ tes dans la Religion, & ils ne man- „ quent point de s'en servir de prétexre

pour

„ pour la rejetter totalement. Il n'igno-
„ re pas cela ; cependant il ne s'écarte
„ point de sa maxime. Ai-je donc eu
„ tort de vous dire qu'il n'avoit point de
„ Religion ? J'avois un parent, qui
„ dès son enfance s'étoit acquis de la
„ réputation par son adresse à faire de
„ belles bouteilles d'eau de savon ; au-
„ cun de ses camarades n'en pouvoit
„ faire d'aussi grandes, ni d'aussi du-
„ rables. Enflé de ce succès, il courut
„ le monde pour faire valoir son talent,
„ & chaque jour il se perfectionnoit
„ dans son art. Enfin, il parvint à don-
„ ner à ses bouteilles assez de corps
„ pour les faire durer jusques à ce
„ qu'il eût trouvé quelqu'un pour les
„ acheter. Il vendoit en même-temps
„ une boëte, dans laquelle il serroit
„ la bouteille, & recommandoit à l'a-
„ cheteur de se bien garder de l'ou-
„ vrir, parce que le mouvement qu'il
„ se donneroit pour cela, pourroit la
„ casser. Il en fit un très-grand débit
„ dans le Royaume, & gagna en peu
„ de temps de grands biens. On n'avoit
„ point de mérite, & on étoit regardé
„ comme un homme d'un autre mon-

„ de, si l'on avoit pas de ces bou-
„ teilles. Cependant personne n'osoit
„ ouvrir sa boëte, & croyoit bonne-
„ ment que la bouteille ne se casseroit
„ jamais, tandis qu'il garderoit cette
„ précaution. L'homme, que vous ve-
„ nez de voir sortir, fut moins cré-
„ dule que les autres; il ouvrit sa boëte
„ & fit voir à plusieurs amis que quel-
„ que soin qu'il eût pris pour l'ouvrir
„ doucement, la bouteille n'avoit pas
„ laissé de se casser. Il fit même un
„ Traité exprès, pour prouver qu'il
„ étoit impossible que la chose arrivât
„ autrement; il désabusa par-là un
„ grand nombre de personnes. Mon
„ cousin n'eut plus un si grand débit de
„ sa marchandise; & au lieu qu'il au-
„ roit pu faire une fortune brillante à
„ ses enfants & à tous ses parents, il se
„ vit obligé de vivre du revenu des
„ biens qu'il avoit amassé, & de tou-
„ cher de temps en temps à ses capi-
„ taux. Ses enfants, accoutumés à vi-
„ vre d'une certaine maniere, ne vou-
„ lurent rien retrancher de leurs dépen-
„ ses; de sorte qu'en très-peu de temps
„ ils se virent réduits à l'état où leur

„ pere s'étoit trouvé en commençant à
„ faire des bouteilles de savon. Je vous
„ demande encore une fois, Monsieur,
„ si celui qui fait ainsi perdre la fortune
„ à un honnête homme, qui est la cause
„ que ses enfants sont réduits à un état
„ bien différent de celui où ils se sont
„ vus, peut avoir de la Religion? „
A ces mots il se tut. Je me levai alors, les remerciai l'un & l'autre de ce qu'ils venoient de me dire, & sortis du Café.

Tu feras, sage & savant Abukibak, l'usage que tu trouveras à propos de l'aventure que je viens de te communiquer. Elle m'a paru si singuliere, que j'aurois cru manquer à l'amitié que j'ai pour toi, si j'avois négligé de t'en faire part.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE CLXVIII.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

IL y a tant à profiter, sage & savant Abukibak, dans la lecture de tes Lettres, que je ne me lasse point de les relire. Occupé l'autre jour à en revoir quelques-unes, je tombai sur celles où tu prétends établir la réalité de l'évocation des esprits par l'autorité de nos Livres sacrés (1). Tu crois que ce qu'ils nous disent de la maniere dont la Pythonisse d'*Endor* fit apparoître l'ombre du Prophête *Samuel*, est décisif sur cette matiere, & qu'on ne sauroit, sans se jouer des termes de l'Ecriture, donner à cette histoire un sens contraire aux idées que tu t'es faites là-dessus. Je respecte tes lumieres; mais je ne saurois embrasser ton opinion sans avoir de plus grands éclaircissements. J'userai aujourd'hui de la liberté que tu m'as accordée de pouvoir te proposer mes doutes sans scrupule, & je t'exposerai les raisons

(1) Voyez la *Lettre* CIV.

que j'ai pour ne pas entrer dans tes idées sur cette matiere.

Je remarquerai d'abord que quand bien même l'on accorderoit la réalité de l'évocation de l'ame de Samuel, l'on ne seroit pas en droit d'en conclure en faveur du systême d'Agrippa, & de ceux qui ont écrit de la la maniere d'évoquer les esprits. C'est toujours mal raisonner de conclure d'un cas particulier au général : si une fois cette regle étoit reçue, il n'y auroit rien qu'on ne pût envisager comme possible à l'homme, dès qu'il auroit été fait une fois par un homme. De cette maniere, Agrippa auroit aussi bien pu soutenir que nous pouvons nous frayer un chemin au travers des eaux, ou marcher dessus sans enfoncer; ressusciter des morts; guérir toutes sortes de maladies; monter au Ciel, &c. parce qu'il y a eu des hommes qui ont opéré tous ces miracles. Nous devons donc avant de faire fond sur l'histoire de la Pythonisse d'*Endor*, examiner si les circonstances où elle se trouvoit, ne forment pas un de ces cas particuliers dans lesquels Dieu juge à propos de

s'écarter des loix qu'il s'eft prefcrites pour gouverner le monde. Je crois que fi l'on y fait bien attention, l'on trouvera que Dieu pouvoit avoir des raifons pour s'écarter dans ce cas des loix générales. Les circonftances où fe trouvoit Saül, étoient fi fingulieres, qu'on ne doit pas être furpris fi Dieu permit que l'ombre de Samuel apparut à ce Prince; mais comme je ne fuis pas dans l'idée que l'évocation ait été réelle, je n'en dirai pas davantage pour foutenir ce fentiment.

Il paroît que tu te tiens étroitement attaché aux termes du texte de l'Auteur facré, perfuadé qu'ils te favorifent; je crois au contraire qu'ils font contre toi, c'eft la feconde chofe à laquelle je te prie de faire attention. Il faut obferver de certaines cérémonies pour faire une évocation, elles font même abfolument néceffaires pour réuffir dans fon projet. Nous ne lifons cependant pas que cette femme d'*Endor* ait fait aucune de ces cérémonies, fans lefquelles l'évocation ne fauroit fe faire, felon l'opinion que tu défends. Voici tout ce que l'Hiftorien facré nous rap-

porte : *La femme lui dit, Qui veux-tu que je te fasse monter ? Et il répondit, fais-moi monter* Samuel. *Et la femme, voyant* Samuel, *s'écria à haute voix, disant à* Saül : *Pourquoi m'as-tu trompée ? Car tu es* Saül. Il n'y a aucun intervalle entre le moment où Saül eut déclaré sa volonté, & celui de l'apparition de *Samuel* ; comment auroit elle pu faire son évocation ? Il paroît que *Samuel* se présenta tout d'un coup à la Pythonisse dans le temps qu'elle se disposoit à faire ses enchantements. Elle fut si effrayée de cette apparition à laquelle elle ne s'attendoit point, qu'elle jetta un grand cri, & se plaignit à Saül de ce qu'il l'avoit trompée. Je te demande maintenant si cette femme n'ayant aucune part à l'évocation de *Samuel* ; l'on en peut conclure que les hommes peuvent par de certains charmes évoquer les Esprits ? Je ne le crois pas.

J'ai supposé dans ces deux premieres remarques que *Samuel* apparut réellement, & j'ai fait voir que la réalité de cette apparition ne prouve point que les hommes puissent évoquer les Esprits comme l'a prétendu *Agrippa*, & toi,

ſage & ſavant Abukibak, après lui. Je vais plus loin maintenant, je ſoutiens que tout cela ne fut qu'une fourberie de cette femme; mais avant que de donner les preuves de mon opinion, tu me permettras de faire quelques remarques préliminaires.

Il n'y a que trois ſentiments parmi les Interpretes ſur l'hiſtoire de l'apparition de *Samuel*. Les uns veulent que ce fut l'ame du Prophete, ou ſa perſonne entiere qui apparut; les autres, que ce fut le Démon qui joua le perſonnage du ſaint homme; quelques-uns enfin, que tout cela fut une fourberie de la Pythoniſſe. La premiere opinion ne s'accorde guere avec les idées que nous nous faiſons des perfections de Dieu. Quelle apparence qu'après avoir interdit toutes les manieres de deviner par l'Eſprit de Python, il voulut mettre en crédit cet art chimérique, en faiſant réellement apparoître *Samuel*, à l'évocation qu'en fit cette femme? Comment peut-on s'imaginer que Dieu, qui avoit refuſé de répondre à *Saül* par les voies permiſes, lui ai fait connoître ſa volonté par des voies illicites? ſeroit-il poſſible

ble qu'un Etre si bon & si sage soumît l'ame des Saints glorifiés, d'un illustre Prophete, aux enchantements d'une misérable femmelette ? La seconde opinion n'est pas mieux fondée. S'il est au pouvoir du Diable de se fabriquer un corps, & de prendre la ressemblance de qui il juge à propos, qu'elle ne sera pas la triste condition des mortels ? Ils seront à toute heure exposés à être le jouet de l'Esprit infernal, qui les trompera quand il le jugera à propos.

Tu me diras sans doute, sage & savant Abukibak, qu'il n'est pas plus difficile de concevoir que le Démon puisse prendre la figure qu'il juge à propos, que de croire la métamorphose des Sylphes, des Gnomes, &c. mais la chose est bien différente. Ces génies ne prennent point un corps pour faire du mal, pour troubler le train ordinaire des choses de la vie; au lieu que les Démons n'ont d'autre but que celui-là. Dieu peut permettre la métamorphose des uns, parce qu'elle est innocente, & refuser de se prêter à celle des autres, parce qu'elle est nécessairement criminelle.

Tu pourrois encore m'objecter que la réalité de l'apparition de *Samuel* a été reconnue par un ancien Auteur, que les Catholiques-Romains ont mis dans le rang de leurs Ecrivains sacrés (1) par divers Peres de l'Eglise, comme *Justin Martyr*, *Origene*, *Ambroise*, *&c.* & par la plupart des Théologiens de la Communion de Rome. Je te répondrai que ce n'est pas à des autorités, mais à des raisons seulement que je veux me rendre. Celle du fils de *Sirach* ne doit être regardée que comme celle d'un simple particulier, jusques à ce qu'elle ait été constatée par des preuves sans réplique. Pour ce qui regarde le témoignage des Peres, on peut leur en opposer d'autres qui n'ont pas eu moins de réputation qu'eux; tels sont *Tertullien*, *Basile*, *Grégoire de Nysse*, *S. Jérôme*, *&c.* Enfin, les Théologiens de l'Eglise Romaine doivent être regardés comme parties dans cette affaire; ils prétendent tirer de cette histoire de grands secours pour l'affermissement du dogme du Purgatoire, qu'on peut regarder avec rai-

(1) Ecclésiastique XLVI. v. 21.

son comme le plus lucratif de cette Eglise.

Je regarde donc le troisieme sentiment sur cette histoire, comme le seul véritable, le seul qu'on puisse concilier avec la sagesse & les perfections de la Divinité. Il n'est question que de faire voir qu'il s'accorde parfaitement avec la narration de l'Ecrivain sacré; c'est ce que je vais tâcher de mettre dans un aussi grand jour qu'il me sera possible.

Il faut d'abord considérer le caractere de *Saül*, selon que l'on peut le recueillir de l'Auteur de sa vie. Il avoit donné plusieurs fois des marques de démence; il étoit fort soupçonneux; il étoit atteint d'une mélancholie noire; superstitieux & crédule à l'excès. Cet homme se voyoit attaqué par les Philistins dont il craignoit les armes. Dans cette situation, il consulte Dieu pour savoir ce qu'il y avoit à faire dans une circonstance aussi critique; mais *Dieu* qui l'avoit abandonné, *ne lui répond ni par songes, ni par Urim, ni par les Prophetes*. Lors ne sachant quel parti prendre, il crut que Samuel qui avoit toujours eu une certaine affection pour lui, pourroit

lui donner quelque conseil salutaire ; mais comme il étoit mort, il étoit question de trouver quelqu'un qui pût le faire remonter du sépulchre, afin de le consulter. Les idées superstitieuses dont il étoit rempli, lui firent croire que les Nécromanciens pourroient le satisfaire à cet égard, il s'informe, & découvre qu'il y avoit à *Endor* une femme, qui par ses enchantements, forçoit les morts à remonter du sépulchre. Il se détermina à aller auprès d'elle pour lui demander d'évoquer l'ame du Prophete Samuel, afin d'apprendre de lui *ce qu'il y avoit à faire dans la circonstance présente.* Tu juges bien, sage & savant Abukibak, qu'un homme dans les dispositions où se trouvoit ce Monarque, est disposé à croire tout ce qui s'accommode avec les idées superstitieuses dont il a l'esprit rempli ; mais ce n'est pas encore tout.

Il n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit à *Endor* une Devineresse de cette espece, qu'il partit sur le champ ; il ne se donna pas même le temps de prendre de la nourriture, & les aliments nécessaires pour le soutien de son corps. Il

arriva lui & ses gens, qu'il étoit déja nuit; son impatience étoit si grande, qu'il ne pensa pas même à manger, avant de consulter la Négromancienne. *La* foiblesse naturelle de son esprit, la fatigue du voyage, & le jeûne devoient l'avoir extrêmement abattu, & mis dans une situation à croire tout ce qu'on auroit voulu.

Représentes-toi d'un autre côté la Pythonisse, comme une de ces femmes adroites, dont tout l'art consiste à tromper subtilement. Elle n'eut pas plutôt vu arriver ces étrangers chez elle, qu'elle comprit que ce devoit être des gens de distinction. Bien des choses pouvoient lui faire croire que c'étoit le Roi lui-même; le voisinage de l'armée, le respect que ses gens avoient sans doute pour lui, & plus que tout cela, sa taille avantageuse, devoient aisément le faire reconnoître. L'Historien sacré remarque que *Saül étoit plus grand qu'aucun du peuple, depuis les épaules en haut* (1). A ce caractere étoit-il facile de le méconnoître? D'ailleurs, quand elle ne l'auroit pas d'abord connu,

[1] Samuel X. v. 23.

n'eſt-il pas vraiſemblable qu'à force de queſtionner, ſoit le Roi lui-même, ſoit ſes gens, elle eut de quoi ſe fortifier dans ſes ſoupçons? Enfin, la demande qu'il lui fit de faire monter *Samuel* du ſépulchre, & ce ſerment, *l'Eternel eſt vivant, ſi aucune peine t'arrive pour ceci*, ne devoit lui laiſſer aucun doute là-deſſus. Quel autre homme que le Roi, auroit oſé *inquiéter* un Prophete, auſſi reſpectable que *Samuel*? Qui auroit pu promettre avec ſerment qu'il n'arriveroit rien à cette femme d'avoir contrevenu aux ordres du Roi, que *Saül* lui-même? Il faut donc regarder comme un fait certain que la Pythoniſſe n'ignoroit pas avec qui elle avoit à faire; mais pour mieux jouer ſon rôle, elle feignit d'en être ſeulement inſtruite par le prétendu *Samuel*. C'étoit en effet le moyen de perſuader au Roi que *Samuel* étoit réellement monté du ſépulchre, puiſqu'il avoit pu apprendre à cette femme, que celui qui s'adreſſoit à elle étoit le Roi. Voilà déja une premiere fourberie qui rend ſuſpect tout le reſte de cette Hiſtoire; mais continuons, nous en trouverons bien d'autres.

Après que le Roi eut indiqué la personne qu'il vouloit que la Pythonisse fît venir, sans doute qu'elle fit la cérémonie requise pour l'évocation. L'Ecriture ne le dit point, parce que peut-être les Ecrivains sacrés n'ont point voulu mettre ces sortes de superstitions par écrit, de peur de tenter quelqu'un à les mettre en pratique. Quoi qu'il en soit, les Nécromanciens ont de tout temps fait usage d'un tas de Cérémonies superstitieuses, propres à inspirer de la terreur à ceux qui les consultoient, & à les mettre hors de cet état de tranquillité, qui pourroit peut-être faire découvrir toute la fourberie.

Lorsque cette femme eut mis le Roi dans l'état où elle le souhaitoit, elle feignit de voir la personne évoquée, & d'apprendre d'elle que *Saül* lui-même la consultoit; mais pour tirer parti de cette circonstance, afin d'augmenter la terreur dans l'ame du Roi, elle jetta un grand cri, lui apprit en même-temps qu'elle connoissoit sa qualité, & lui fit renouveller la promesse qu'il ne lui arriveroit aucun mal d'avoir contrevenu à ses ordres.

L'endroit, où les Nécromanciens font leurs évocations, est ordinairement disposé d'une façon qui facilite leur fourberie. Il ne faut pas douter qu'il n'en fût de même de celui que cette femme avoit destiné à cela : ce qu'il y a de bien certain, c'est que quoique cette femme dît qu'elle voyoit la personne évoquée, & qu'elle fût à portée de s'entretenir avec *Saül*, ce dernier ne voyoit rien; c'est ce qui fit qu'il s'informa *de ce qu'elle avoit vu*. Là-dessus elle lui répondit qu'*elle avoit vu monter de terre un vénérable Magistrat*. Une réponse aussi vague ne contenta pas *Saül*, il lui demanda encore, *Comment est-il fait ? C'est un vieillard*, dit-elle alors, *& il est couvert d'un manteau*. Je t'avoue, sage & savant Abukibak, que je ne me serois point contenté de ces éclaircissements; & que je n'en aurois pas conclu, comme *Saül*, que *c'étoit-là Samuel*. En effet, il n'y a peut-être point eu de Juge en Israël, dont on n'ait pu dire *qu'il ressembloit à un Magistrat, & qu'il étoit couvert d'un manteau*. Il falloit que *Saül* fût bien prévenu de l'idée que *Samuel* alloit bien-tôt pa-

roître, pour le reconnoître à cette description qui lui étoit commune avec un million de morts. Je soupçonne que cette femme n'avoit jamais vu le Prophete, puisqu'elle n'osa pas se hasarder d'en faire le portrait. Elle craignoit de se couper en parlant à un Prince, à qui il étoit si bien connu. Quoiqu'il ne fût point content du premier portrait, & qu'il voulût quelque chose de plus caractéristique, elle ne lui fait qu'une réponse aussi vague que la premiere. Elle fut bienheureuse qu'il se contentât de cette derniere; s'il l'avoit pressée, peut-être auroit-elle été fort embarrassée.

Le Monarque Hébreux ne se fut pas plutôt persuadé que *Samuel* lui étoit apparu, qu'*il se prosterna* par honneur devant ce qu'il ne voyoit point, & *baissa le visage contre terre.* Etoit-il en état dans cette situation de voir ce qui se passoit autour de lui? Jusques-là il n'a vu, ni entendu personne que la Pythonisse; mais il n'a pas plutôt le visage contre terre, qu'il entend une nouvelle voix. D'où vient ne l'avoit-il point entendu auparavant? D'où vient ne l'entend-t-il que lorsqu'il n'est pas dans une

posture à reconnoître la fourberie? Auparavant la Pythonisse seule avoit vu & entendu; mais dès que le crédule *Saül* ne voit plus ce qui se passe autour de lui, il entend une nouvelle voix. Est-il difficile de voir que cette femme joue ici deux rôles; celui de Nécromancienne, & celui du prétendu *Samuel*? Lorsque *Saül* la voit, elle n'est que Nécromancienne; mais aussi-tôt qu'il est couché sur son visage, elle change de ton, prend celui d'un vieillard, & lui adresse la parole. Peut-être même, & cela est assez vraisemblable, la Pythonisse admit un troisieme personnage qui devoit jouer le rôle de *Samuel*.

Jusques ici je n'ai rien vu, sage & savant Abukibak, qui doive me faire croire qu'il y ait eu de la réalité dans l'évocation de *Samuel*. Tu vois que tout a pu se faire par la fourberie de cette femme, qui trouvoit en la personne de *Saül* toutes les qualités d'une excellente dupe. Mais, diras-tu, l'Ecriture s'exprime comme si *Samuel* étoit réellement apparu à *Saül*, auroit-elle parlé ainsi, si cela n'avoit été qu'une fourberie? D'ailleurs, le discours que le Pro-

phete tient à *Saül*, lui rappelle des choſes qui s'étoient paſſées entr'eux deux, & que lui ſeul pouvoit ſavoir. Si ce n'eſt pas réellement *Samuel* qui eſt apparu, comment cette Nécromancienne a-t-elle pu en être inſtruite? Enfin, celui qui parle, fait une Prophétie qui a eu ſon accompliſſement; comment concevoir qu'un autre qu'un Prophete ait pu rencontrer auſſi juſte?

Je conviens avec toi que ces difficultés ont de la force, & que c'eſt ce qui a engagé un grand nombre de Théologiens à admettre dans cette occaſion une évocation réelle; mais en les examinant de près, elles ne me paroiſſent pas indiſſolubles.

Tous les Interpretes de l'Ecriture conviennent que les Auteurs ſacrés ſe ſont accommodés aux opinions de ceux pour qui ils écrivoient, lorſque ces opinions n'avoient rien d'incompatible avec la Religion. C'eſt ſur ce principe qu'on dit qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout ce que l'on trouve dans nos Livres ſacrés de contraire à la bonne Phyſique. Les Saints hommes qui les ont écrits, ne ſe ſont point propoſés de

faire de bons Physiciens ; mais seulement des gens religieux : il n'étoit donc pas nécessaire qu'ils parlassent des choses Physiques selon l'exactitude la plus scrupuleuse, il suffisoit pour leur but qu'ils écrivissent d'une maniere conforme aux idées reçues de leurs temps. C'est encore sur ce même principe que plusieurs Théologiens prétendent qu'il ne faut pas croire que tous les Démoniaques dont il est parlé dans l'Ecriture, fussent réellement possédés du Diable ; c'étoit l'opinion dans le temps où les Auteurs du N. T. ont écrit que ce malin esprit se rendoit maître du corps des hommes, & y causoit diverses maladies. Ils n'ont pas cru devoir s'opposer à cette opinion, il suffisoit pour leur but de guérir ces maladies, quelle qu'en pût être la cause.

J'applique maintenant ce principe à l'histoire que j'examine. Les Juifs, *Saül* en particulier, croyoient la réalité des évocations. L'Historien sacré, en rapportant ce qui se passa entre ce Monarque & la Pythonisse, en parle selon les idées que les Juifs en avoient. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Il étoit tout-

à-fait hors de ses vues d'examiner s'il y avoit de la réalité dans cette évocation, ou si ce n'étoit qu'une fourberie. D'ailleurs, tu dois bien prendre garde, sage & savant Abukibak, que l'Historien sacré ne dit point qu'il y eût de la réalité dans cette évocation; tout ce qu'il dit, & tout ce que l'on peut conclure de sa narration, c'est que *Saül* crut parler réellement à *Samuel*. Enfin, si l'on fait bien attention à tout ce que j'ai dit jusques ici, l'on verra que l'Auteur a bien dit des choses qui font croire qu'il ne doutoit point que ce ne fût une fourberie.

Pour ce qui regarde les choses secrettes que le prétendu *Samuel* dit au Roi, & que personne ne pouvoit savoir que *Samuel* ou *Saül*, parce qu'elles s'étoient passées entr'eux deux, je ne les crois point si secrettes que tu t'imagines. En effet, à quoi se réduisent-elles ces choses? N'est-ce pas à la réjection de *Saül* & à la désignation de *David* à la Royauté? Or, il n'y avoit personne dans le Royaume qui pût ignorer cela, chacun savoit que depuis l'affaire de *Hamelech*, le Prophete *Samuel* n'avoit plus vu le

Roi. Ce n'étoit pas des personnes, aux démarches desquelles on ne fait aucune attention; il seroit donc bien surprenant qu'on ne se fût pas informé de la cause de leur brouillerie, & encore plus qu'elle fût restée secrette au point que l'on n'en eût eû aucune connoissance. La désignation de *David* à la Royauté avoit excité assez de troubles dans le Royaume, pour que chacun fût instruit qu'il devoit succéder à *Saül*. Lors donc que je fais raisonner la Pythonisse sur l'un & l'autre de ces points, je ne lui fais rien dire qu'une femme curieuse & adroite, comme le sont toutes celles de ce caractere, ne pût & ne dût savoir.

La derniere raison que tu as alléguée pour soutenir ton systême, est tirée de la prédiction que tu prétends qui fut faite dans cette occasion. Je t'accorderai d'abord qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse prédire les futurs contingents avec certitude; mais aussi tu ne saurois disconvenir qu'un habile politique ne puisse souvent prévoir de certaines choses, & que l'événement n'ait très-souvent justifié des prédictions de cette es-

pece. Diras-tu que ce politique ait évoqué l'ame d'un Prophete pour être instruit de ce qu'il a prédit ? Tu es trop sage pour cela ; tout ce que tu pourras dire raisonnablement, c'est qu'en combinant plusieurs circonstances qu'il connoît, il a découvert que cette combinaison devoit naturellement produire un tel effet. Or, c'est en cela que consiste toute la prophétie de cette femme ; je vais te le faire voir en l'examinant en détail.

Le faux *Samuel* dit d'abord que les Israélites seroient défaits par les Philistins. Etoit-il besoin d'être Prophete pour dire cela. La terreur s'étoit emparée de l'armée d'Israël ; depuis le Général jusqu'au simple Soldat, il n'y en a aucun qui ne se croie déja battu. Le Roi avoue que Dieu a refusé de lui répondre : la démarche qu'il fait, en consultant les Devins, est celle d'un désespéré ; & celle de quitter son armée à la veille d'une action, est celle d'un Général imprudent. En combinant ces circonstances, étoit-il difficile à une femme habile de prédire la perte de la bataille ?

Il ne lui étoit pas moins aisé de déclarer au Roi que lui & ses fils périroient dans le combat. Ce Prince avoit perdu la tramontane, il avoit de la valeur, ses fils n'en manquoient pas non plus; il étoit bien à présumer qu'ils négligeroient le salut de leur vie pour rétablir leurs affaires, & que le désespoir les porteroit aux dernieres extrêmités, plutôt que de survivre à leur défaite. Les fils de *Saül* avoient encore une raison particuliere pour ne point ménager leur vie, ils étoient bien sûrs que le Royaume étoit destiné à *David* après la mort de leur pere; quelle honte pour eux de survivre à la perte de leur rang! La mort leur paroissant moins rude, il étoit bien sûr qu'ils la préféreroient.

Tu conviendras peut-être que les circonstances pouvoient faire former ces conjectures; mais que sans être Prophete, on ne pouvoit pas fixer au lendemain le jour de la mort de *Saül* & de ses fils, & celui de la défaite de son armée; ce que l'événement justifia. Mais permets-moi de remarquer là-dessus qu'il y a des Interpretès qui prétendent que

que la bataille ne se donna pas le *lendemain*, & leur opinion n'est pas tout-à-fait destituée de vraisemblance. D'ailleurs, le terme de l'original désigne un temps indéterminé, & peut aussi-bien signifier le troisieme ou le quatrieme jour que le *lendemain*; de sorte qu'il n'y auroit point de précision dans cette prophétie. Enfin, *Hendor* étoit dans le voisinage des deux armées, y auroit-il quelque chose de surprenant si cette femme avoit su que les Philistins faisoient cette nuit-là même les dispositions nécessaires pour attaquer les Hébreux? Il y a apparence que *Saül* ne se détermina à consulter cette Nécromancienne, que parce qu'il étoit informé de la résolution des Philistins, & qu'il ne savoit quel parti prendre; c'étoit sa derniere ressource, aussi se hâta-t-il tellement pour profiter des moments qui lui restoient, qu'il ne se donna pas le temps de manger avant son départ, & qu'il refusoit de prendre quelque rafraîchissement avant de retourner à l'armée. D'où venoit cette précipitation, sinon des mouvements que faisoient les ennemis?

Je te salue, sage & savant Abukibak, & souhaite que mes réflexions aïent le bonheur de te plaire.

LETTRE CLXIX.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

TU m'appris, il y a quelque temps, sage & savant Abukibak, que tu avois lu les *Lettres Juives* avec plaisir. Il m'en est tombé depuis peu une entre les mains, qui avoit échappé aux recherches de celui qui les a recueillies, aussi-bien qu'à celles de celui qui nous en a donné une traduction. Dans la pensée que la lecture de celle-ci ne te fera pas moins de plaisir que celle des autres, je te l'envoie telle qu'elle m'est parvenue.

David Nunnez à Aaron Monceca.

Je t'ai écrit d'abord, mon cher Monceca, pour renouer connoissance, je le fais à présent pour renouveller l'amitié, c'est-à-dire, que je vais te

rendre compte de l'état de ma fortune & de mes affaires. Personne autrefois n'en fut mieux instruit que tu l'étois; mais il y a 36. ans pour le moins que tu m'as perdu de vue, & *Cardan* disoit qu'il y a trois choses qui changent extrêmement les hommes, savoir. l'âge, le mariage & la fortune. J'ai passé par tout cela depuis notre séparation, aussi me trouvai-je bien différent de ce que j'ai été. Autrefois j'étois le plus enjoué des mortels, tout me divertissoit, & je divertissois tout le monde; il ne falloit qu'un rien pour me faire rire. A présent, c'est tout autre chose, je ne saurois plus rire si la raison n'y consent; & quand on en est logé là, ce n'est que bien rarement que l'on rit.

Tu croiras peut-être, à ce préambule, que j'ai eu beaucoup de malheurs; mais point du tout. Il n'y a guere d'hommes, grace au Dieu de nos Peres, qui ait été plus heureux en tout & par-tout; je n'ai rien entrepris qui ne m'ait réussi, il n'y a que très-peu de simples Négocians qui aient acquis de plus grandes richesses. Ma premiere

épouse étoit la perle des femmes, & la seconde ne lui cede point en mérite. Dix années de notre union n'en ont diminué ni la force, ni la tendresse; nos enfants ne nous donnent que satisfaction & que joie. S'il est donc vrai, comme il ne l'est que trop en effet, que l'âge, le mariage, & la fortune m'aient changé, ce n'est uniquement que parce qu'il est établi dans l'ordre des choses humaines que nous ne puissions être à soixante ans ce que nous étions à vingt.

Sur ce court exposé de ma vie, tu juges bien, mon cher Monceca, que le détail en seroit ennuyeux. Je pourrois l'embellir, je pourrois faire un Roman, si je le voulois; mais cela ne se fait point entre amis, je ne saurois m'y résoudre en t'écrivant, & tu aurois sujet de t'en plaindre. J'aime la vérité, & si je la dois à quelqu'un, c'est à toi. Il ne me reste donc qu'à t'apprendre comment je suis venu m'établir dans la *Grande-Bretagne*.

Lorsque nous nous séparâmes, tu sais que je partis pour *Lisbonne*. J'y avois des parents fort accrédités, & qui faisoient grande figure. Ils me re-

çurent à bras ouverts, & me mirent bientôt en état de faire une bonne maison. Leur bourse, leurs conseils, leurs amis, tout fut à ma bienséance ; & sans en abuser, j'en tirai de grands avantages. Pour me fixer tout-à-fait parmi eux, ils songerent à me donner une femme, & me proposerent un grand & riche parti. Mon cœur n'y mettoit aucun obstacle, la personne avoit mille agréments ; sa fortune, ses alliances, ses prétentions étoient beaucoup au-delà de ce que je croyois devoir espérer. Dans un pays libre pour la conscience, je n'aurois pas hésité un moment ; mais un *Acte de Foi*, qui se fit sous mes yeux dans le temps même que ceci se négocioit, m'inspira tant d'aversion pour le *Portugal*, que tout m'y devint odieux. Je me représentai combien il étoit impossible que je tombasse un jour moi-même & toute ma famille entre les mains de *l'Inquisition*, & je croyois déja voir mon épouse & mes enfants dépouillés de leur bien, pourrissant dans un infame cachot, & n'en sortant que pour être jettés dans les flammes. *Non*, me dis-je alors en moi-même, *j'aime-*

rois mieux périr nud & vagabond dans les déserts de Sibérie, que d'avoir toujours à craindre de telles horreurs dans le plus beau climat de la terre. Quelle extravagance ne seroit pas la mienne, si j'allois me marier ici, au hasard de voir un jour tout ce que j'aurois de plus cher au monde subir le sort des plus grands scélérats, & servir de jouet à des monstres d'inhumanité !

Rempli de cet objet effrayant, je ne pouvois plus entendre parler du mariage, que les cheveux ne me dressassent à la tête. On s'en apperçut, on voulut en savoir la raison, je ne pus me dispenser de la dire. On tâcha d'abord de s'accommoder à ma foiblesse ; mes parents proposerent à ceux de la Demoiselle, qu'elle promît de me suivre en *Hollande* ou en *Angleterre*, lorsque je trouverois à propos d'y aller. Soit fierté, soit politique, ou amour de la patrie, il n'y eut pas moyen d'en obtenir cette grace : il ne restoit donc plus qu'à guérir mon imagination, & l'on y travailla. J'avois à Lisbonne deux cousins Religieux ; l'un étoit dans le Tribunal de l'*Inquisition*, & l'autre Jésuite, ce dernier

avoit été en Mission dans les *Indes*. Malgré leur profession & les apparences, ils étoient l'un & l'autre aussi bons Juifs qu'il y en eût dans tout le Royaume, & le mystere de leur Religion ne m'étoit pas inconnu. Ils me parlerent, ils tâcherent de me rassurer, ils se citerent tous deux en exemple, ils voulurent me persuader qu'il n'y avoit que des sots, ou des malheureux qui pussent être en danger. Donner tout le dehors à la Catholicité, se charger de Chapelets, acheter force Indulgences, montrer un profond respect pour les gens d'Eglise, aller dévotement aux Processions, & ne parler non plus de la Loi que si l'on ne la connoissoit pas, c'étoit selon eux, tout ce qu'il y avoit à faire pour n'avoir rien à craindre, & selon eux encore, rien n'étoit ni plus facile, ni plus innocent. Qu'en coûte-t il pour tromper des hommes qui veulent être trompés, & quel crime peut-il y avoir à faire extérieurement par violence ce que l'on déteste dans le fond de son cœur?

Nos conversations sur un sujet, tout des plus intéressant pour eux & pour moi, avoient tout l'agrément que la

plus parfaite liberté pouvoit y répandre. Nous parlions à cœur ouvert, il n'entroit dans notre commerce ni contrainte, ni défiance. Je leur découvrois mes plus ſecrettes penſées, & j'étois à mon tour leur vrai confident; j'appris par ce moyen que malgré leurs vœux & leur Prêtriſe, ils étoient tous deux mariés. Je ne manquai pas de leur en marquer ma ſurpriſe, & j'en eus pour réponſe qu'ils avoient pris femme par obéiſſance pour la Loi de *Moyſe*, ſur lequel eſt la paix; que cette Loi étoit inconteſtablement ſupérieure à celle qui a introduit le célibat; qu'en quelque ſens que ce ſoit, la continence ne peut être d'obligation, quand elle eſt impratiquable ou forcée; qu'il y a eu des Evêques Nazaréens qui ne ſe ſont faits aucun ſcrupule de joindre l'état conjugal à celui de Prêtriſe; que le fameux *Boſſuet* étoit mort, laiſſant femme & enfants, & que l'on en donnoit de même au non moins fameux *Albani*, plus connu ſous le nom de *Clément XI*. Permis à toi, mon cher Monceca, de faire le cas qu'il te plaira de ces anecdotes; je n'y en joindrai qu'une, qui peut-
être

être te surprendra moins que la précédente.

Un jour que j'étois en conférence avec mon cousin le Jésuite, je lui demandai en badinant, comment alloit la guerre Jansénifte en Orient? *Bon!* me dit-il du plus grand sérieux, *vraiment on s'y en met peu en peine. Là bas, comme ici, tout se termine à des disputes d'empire. Notre Compagnie a tous les autres Missionnaires contr'elle; elle est aussi contre tous les autres. Il ne nous importe guere ni de ce que l'on prêche, ni qui le prêche, pourvu que nous soyons les Maîtres. Si dès demain les* Jansénistes *devenoient* Molinistes, *on nous verroit aussi-tôt* Jansénistes; *& si tu veux en savoir la raison, c'est qu'il s'agit de la direction des consciences, & qu'il n'y a pas d'autre moyen de parvenir à la domination.* "Mais, lui „ dis-je alors de mon plus grand sé„ rieux, est-il vrai que vos Peres aient „ fait à la *Chine* & dans le *Japon* au„ tant de Conversions & de Miracles „ qu'ils l'ont publié? " *En es-tu là?* me répondit-il sur le champ, & riant comme un fou. *Je ne t'y attendois pas.*

Nos Lettres Edifiantes *en peuvent-elles imposer à personne ? Quel scandale ne donneroient-elles point plutôt à tout le* Nazaréisme, *si l'on savoit à quel point on y joue la comédie, & combien on y accumule de fables ? J'en ai moi-même écrit quelques-unes, c'étoit un vrai badinage, & j'y mettois hardiment toutes les impertinences dévotes qui me venoient à l'esprit les premieres.*

Cet aveu ne m'apprit rien dans le fond, j'étois bien persuadé de la chose avant qu'il me la dît ; mais je fus bien aise de la tenir de la bouche d'un Jésuite, qui ne pouvoit m'être suspect, & j'y ai fait de profondes réflexions toutes les fois que ces prétendus Peres ont fait sonner haut le bruit de leurs conquêtes spirituelles aux *Indes*. L'autre jour encore, que je lisois l'Histoire du *Japon* par le P. *Charlevoix*, j'admirai l'audace qu'il a eue de faufiler les *Lettres Edifiantes*, dans tous les endroits de son Livre, & débiter tous ces contes pour des vérités historiques.

Mais je crains, mon cher Monceca, que la digression ne te paroisse un peu

longue, je reviens donc à mon histoire. Toute l'éloquence & toute la subtilité du *Jésuite* & de *l'Inquisiteur* ne purent venir à bout de me rassurer. J'appréhendois toujours de grossir à quelque heure le nombre des sots ou des malheureux; & ne pouvant me guérir de cette triste imagination qu'en cherchant une retraite plus sure, il ne me restoit à choisir que la *Hollande* ou *l'Angleterre*. La derniere fut préférée, parce que j'y avois plus d'amis & de connoissances; j'y arrivai dans un temps où je faillis à me repentir mille fois d'avoir pris ce parti. Une dispute de Religion avoit divisé tous les Juifs, la discorde alloit à la fureur, on ne vouloit plus se voir ni se parler. J'eus beau dire que je voulois être neutre, les uns & les autres le trouverent mauvais; & comme je suis naturellement pacifique, je ne pouvois souffrir que l'on me tiraillât éternellement des deux côtés, & me souhaitois encore de tout mon cœur à *Lisbonne*. Comme il se peut que tu n'aies jamais entendu parler de cette affaire, il est dans l'ordre que je t'en instruise.

Un certain *Jehosuah Zarfatti* avoit accusé de Déïsme, ou plutôt d'un Athéïsme mitigé, sous le nom de *Naturalisme*, le Rabbin *David Nieto*, pour avoir dit dans la *Jessiva*, ou *l'Ecole*, que Dieu & la Nature étoient la même chose. L'affaire ayant fait éclat, ce Rabbin faisant un Sermon le 20 Novembre 1703. V. S. s'expliqua de la maniere suivante. " On dit que j'ai dit ,, dans la *Jessiva* que Dieu & la Natu- ,, re, que la Nature & Dieu sont tout ,, un; je dis qu'aussi l'ai-je dit, que je ,, l'affirme, & que je le prouverai, ,, puisque le Roi *David* le confirme au ,, Pseaume 147. *Chantez à l'Eternel* ,, *avec actions de graces, lequel cou-* ,, *vre de nuées les Cieux, lequel ap-* ,, *prête la pluie pour la terre, lequel* ,, *fait produire le foin dans les monta-* ,, *gnes, lequel donne la pâture au bé-* ,, *tail & aux petits du corbeau qui* ,, *crient*. Il faut donc savoir (Juifs, ,, écoutez bien ceci, car c'est le princi- ,, pal point de notre Religion) que le ,, mot *Tebah*, ou de Nature, a été in- ,, venté par nos Auteurs modernes, ,, depuis quatre à cinq cents ans, puis-

„ que dans nos anciens Sages il ne se „ trouve autre chose, si ce n'est que „ *Dieu* béni fait souffler le vent, que „ *Dieu* fait tomber la pluie, que Dieu „ envoie la rosée : d'où s'ensuit que „ Dieu fait tout ce que les Modernes „ appellent la Nature ; de maniere qu'il „ n'y a point de Nature, ou que la „ Providence est ce que l'on appelle „ *Tebah*, ou Nature, & c'est ce que „ j'ai dit que Dieu & la Nature, que „ la Nature & Dieu, est tout un. „ Cette Doctrine est dévote, pieuse „ & sainte, & ceux qui ne la croient „ pas, sont hérétiques & Athées. „

Zarfatti & ses partisans, plus irrités que jamais par cette explication, en porterent leurs plaintes aux *Parnassim*, ou Conducteurs de l'Assemblée. Ils y furent mal reçus, on condamna l'accusateur à faire réparation d'honneur au *Rabbin* qu'il avoit injustement offensé. Sur le refus qu'il en fit, on lui défendit l'entrée de la Synagogue. Cet acte d'autorité rendit la querelle plus aiguë. Les *Anglois* commençoient à y prendre intérêt ; il y en eut qui prétendirent que la Doctrine de *David Nieto* n'étoit au-

tre chose que ce que leurs Philosophes appellent le *Spinosisme*, & que le maudit *Baruch Spinosa* avoit moins inventé une opinion nouvelle, que répandu parmi les *Nazaréens* celle qu'il avoit sucée avec le lait dans la tradition des Juifs modernes. J'arrivai à *Londres* au milieu de tout ce vacarme. Heureusement pour moi, cette division si cruelle ne fut pas de longue durée; quelques gens sages s'interposerent pour la faire cesser, ils obtinrent des Parties que l'on s'en rapporteroit à la décision de la *Beth Din*, ou la Maison de jugement d'*Amsterdam*. *Zevi Asquenazi* en étoit alors Président, on lui écrivit, en lui exposant le cas. La décision signée de *Zevi* fils de *Jacob Asquenazi*, de *Salomon* fils de *Natan*, & d'*Arich* fils de *Simba*, fut en faveur de *David Nieto*; & si la Doctrine est ce que les *Nazaréens* appellent le *Spinosisme*, je ne sais si l'on peut rendre raison de ce que *Baruth-Spinosa* fut soumis à l'Anathême dans la même Ville, où son opinion triompha dans la suite. Porte-toi bien.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

de Londres. . . . .

LETTRE CLXX.

Le Sylphe Oromasis, *au Cabaliste* Abukibak.

Tu sais, sage & savant Abukibak, que dans les grandes Villes où l'on cultive les Sciences, il s'y forme toujours diverses Sociétés de Savants qui se font un plaisir de se voir le plus fréquemment qu'il leur est possible. Ils fixent même de certains jours pour s'assembler, & se communiquer réciproquement leurs lumieres. Depuis long-temps, j'avois envie d'assister à quelques-unes de ces conférences, afin de m'en faire de justes idées : l'occasion se présenta, il y a quelques jours, & je la saisis avec empressement. Je me rendis invisible, & me plaçai dans un coin de la chambre où se devoit tenir l'assemblée.

Après les premiers compliments qui ne coûterent pas beaucoup à ces Messieurs, chacun prit sa place. On parla d'abord de nouvelles politiques, ensuite on en vint aux nouvelles littéraires. Ils parlerent de divers Ouvrages qui

venoient de paroître, chacun en dit son sentiment avec liberté, & il y eut peu de Livres sur lesquels ils ne fussent partagés. Cependant celui sur lequel ils s'échaufferent le plus, étoit un certain Ouvrage intitulé, *Histoire de l'Origine & des premiers Progrès de l'Imprimerie.* Je crus voir arriver le moment où ils se prendroient au collet pour soutenir chacun leur opinion; mais heureusement j'en fus quitte pour la peur. Il faut que dans ces assemblées ils soient accoutumés à de pareilles scenes; car on ne fut pas plutôt passé à une autre chose, qu'ils reprirent leur premiere tranquillité, & parlerent avec autant de sang froid, que s'ils n'avoient pas prononcé un peu auparavant une parole plus haute que l'autre. Dans le feu de leur dispute, j'aurois cru qu'ils deviendroient irréconciliables; mais elle ne fut pas plutôt terminée, qu'ils se parlerent avec cette cordialité qui n'a lieu qu'entre de véritables amis.

Tu seras peut-être curieux, sage & savant Abukibak, de connoître l'Ouvrage qui occasionna cette vive dispute, aussi-bien que les points sur lesquels

elle roula. Ta curiosité est trop raisonnable pour refuser de m'y prêter, je vais tâcher de te satisfaire.

L'Auteur de cette Histoire se propose de prouver que vers l'an 1440. *Jean Guttemberg* conçut l'idée de l'Imprimerie; qu'il la perfectionna à Mayence par le secours de *Jean Fust* & de *Pierre Schoiffer*, & que vers l'an 1450. ils parvinrent à imprimer d'assez gros Ouvrages. Depuis ce temps-là ils continuerent à perfectionner cet Art, qui se répandit ensuite dans la plupart des Villes de l'Europe. L'Auteur donne un Catalogue de celles où l'Imprimerie s'établit pendant le XV. siecle; enfin, il termine son Ouvrage par dix pieces rares, qui sont autant de témoignages de ce qu'il a avancé dans son Histoire. Telle fut l'idée qu'on donna de ce Livre.

Mais comme tous ces Messieurs ne l'avoient pas lu, & que ce qui venoit d'être dit, étoit trop vague pour en juger sainement, l'on demanda à celui chez qui se tenoit l'assemblée, s'il n'avoit point ce Livre chez lui. Alors, sans se faire presser, il se leve, entre dans son cabinet, & l'apporte à celui qui l'avoit demandé.

Il avoit un système bien différent de celui de l'Auteur de cette Histoire sur l'origine & les premiers inventeurs de l'Imprimerie, & il n'avoit pas plutôt appris qu'il étoit pour *Guttemberg* & *Mayence*, qu'il avoit conclu que cet Ouvrage ne pouvoit qu'être très-médiocre. Il l'ouvre avec empressement; mais dès qu'il vit qu'il étoit écrit en François, il le rendit, disant " que
„ l'Auteur n'avoit sans doute pas écrit
„ pour les Savants, puisqu'il n'avoit
„ pas parlé leur Langue. S'il avoit été
„ Savant lui-même, il auroit écrit en
„ Latin, afin de se faire lire de tous
„ ceux qui se piquent de Science, de
„ quelque Nation qu'ils soient. Peut-
„ être même qu'il n'entend que mé-
„ diocrement le langage du Latium, &
„ qu'il n'a pas voulu s'exposer à écrire
„ dans une Langue où il auroit passé
„ pour Barbare. Peut-être aussi s'est-il
„ défié de la solidité des preuves qu'il
„ avance, & qu'il n'a pas voulu expo-
„ ser son Livre à l'examen des Savants
„ de toutes les Nations. Quoi qu'il en
„ soit, *dit-il*, il ne sera pas dit que je
„ me sois abaissé à lire un Livre où

„ l'on traite en François un ſujet qui „ ne doit être traité qu'en Latin. „

Ces raiſons étoient ſi pitoyables, qu'elles ne méritoient pas ſeulement qu'on y fît attention ; cependant quelques-uns de ces Meſſieurs s'empreſſerent à lui faire comprendre qu'il décidoit avec un peu trop de précipitation ; que la Langue Françoiſe eſt aujourd'hui preſque auſſi générale parmi les Savants que la Latine ; qu'il paroît tous les jours des Livres de pure ſcience écrits en cette Langue ; qu'il ſemble même que les Savants modernes ſe piquent d'écrire pour le vulgaire, auſſi-bien que pour les héros de l'érudition ; que quelque bien qu'on poſſede la Langue Latine, la Langue maternelle eſt toujours plus familiere ; enfin, que puiſqu'il s'agiſſoit ici d'un Ouvrage qui devoit être à l'uſage des Imprimeurs & de leurs Ouvrier, il devoit néceſſairement être écrit dans une Langue qui leur fût familiere.

Celui qui avoit pris l'exemplaire de cet Ouvrage, étoit occupé à en lire quelque choſe pendant cette converſation ; mais on n'eut pas plutôt fini de

parler, qu'il appuya ce qui venoit d'être dit par de nouvelles réflexions. " Je „ ne doute point, *dit-il*, que ce ne soit „ par condescendance pour le Public „ que l'Auteur a écrit dans cette Langue. On voit bien qu'il s'est gêné „ pour cela, & que son tour de phrase „ est plutôt Latin que François; il y „ auroit donc de l'injustice à lui faire „ un crime d'une chose pour laquelle „ il mérite toutes nos louanges. Il a sacrifié la réputation de bien écrire au „ plaisir d'être utile à un plus grand „ nombre de Lecteurs. „ Pour confirmer ce qu'il venoit de dire, il lut tout de suite la premiere phrase de la Préface. " Cette *Dissertation Historique & „ Critique, touchant l'Origine & les „ premiers Progrès de l'Imprimerie*, „ faisoit partie d'un Recueil d'environ „ soixante autres de pareil caractere, „ composées & retouchées à diverses „ fois depuis 1715. jusqu'en 1735. & je „ ne l'en ai détachée qu'à la sollicitation de quelques amis qui ont cru „ que le troisieme Jubilé, ou la troisieme année séculaire de l'Imprimerie, reveilleroit infailliblement la

„ curiosité du Public touchant l'origi-
„ ne de ce bel art; & que je ne devois
„ nullement négliger une occasion si
„ naturelle & si favorable de publier ce
„ que j'avois recueilli à cet égard. „

La lecture de cette phrase produisit un bon effet, & réconcilia notre Savant avec un Livre qu'il avoit d'abord rejetté avec tant de mépris. Il vit bien que ce n'étoit ni l'ignorance de la Langue Latine, ni la facilité d'écrire en François, qui avoient déterminé l'Auteur à écrire dans cette derniere Langue. D'ailleurs,
“ un recueil d'environ soixante autres
„ *Dissertations* de pareil caractere lui
„ fit ouvrir les yeux. Cet homme, *dit-*
„ *il en lui-même*, doit être d'une éru-
„ tion peu commune. L'on voit qu'il
„ s'est appliqué à éclaircir les sujets les
„ plus embrouillés, & la lecture de son
„ Ouvrage pourra peut-être me fournir
„ de nouvelles lumieres. Il a vielli dans
„ ce genre d'étude, puisque ce Recueil
„ a été commencé il y a environ vingt-
„ cinq ans „. Il reprit donc le Livre, & le parcourut avec empressement.

La disposition lui en parut des plus savantes. Ces longues notes, placées

ſous quelques lignes de texte ; ce grand nombre de citations en toutes ſortes de Langues, & l'air d'érudition qui régnoit dans l'Ouvrage, attirerent ſes éloges. Il regarda l'Auteur comme un de ces génies extraordinaires qui ont toujours de grandes vues, il ne douta point que ſon deſſein n'eût été d'introduire dans les Ouvrages François le bon goût qui regne dans ceux que les véritables Savants publient en Latin, il faiſoit déja ſes vœux pour le ſuccès d'un ſi beau deſſein. La ſeule choſe qu'il déſapprouvoit, c'eſt que l'Auteur eût fait l'apologie de ſa méthode. *Il n'y a que des ignorants*, diſoit-il, *qui puiſſent le blâmer; & des ignorants méritent-ils qu'on ſe donne la peine de ſe juſtifier auprès d'eux?* Quelque délicateſſe qu'il trouvât dans les deux phraſes où ſon Apologie eſt renfermée, il auroit bien voulu que l'Auteur ſe fût diſpenſé de la peine qu'elles ont dû lui coûter. Il lut enſuite ces deux phraſes à la compagnie, & fit remarquer tout ce qu'il y avoit de fin & de délicat dans chaque expreſſion. Je vais les copier, afin que tu puiſſes juger toi-même du goût de ce Savant.

« Quant aux *Corps* même des *cita-*
» *tions*, ou aux *passages cités*, que j'ai
» presque toujours exactement rappor-
» tés dans la Langue des Auteurs qui
» me les ont fournis, je ne doute nul-
» lement que leur nombre, leur varié-
» té, & quelquefois leur longueur, ne
» me soient reprochés comme un grand
» défaut, & comme une bigarure in-
» supportable de langage, par les par-
» tisans outrés de cette nouvelle &
» prétendue délicatesse, souvent si af-
» fectée & si recherchée, qu'elle en est
» inintelligible. Mais outre que le style
» décousu, sautillant & quintessencié
» de ces Ecrivains d'Epigrammes en
» prose, ne convenoit nullement à un
» Ouvrage de discussion tel que celui-
» ci, il est bon que ces Messieurs sa-
» chent qu'en matiere de Faits on est
» toujours indispensablement obligé de
» les prouver solidement, non-seule-
» ment par les autorités les plus incon-
» testables, mais même dans les termes
» les plus clairs & les moins obscurs;
» & c'est ce que leur apprendra un fort
» habile homme, qui a très-solidement
» réfuté, il y a déja long-temps, leur

„ frivole & peu judicieuse prétention,
„ & dont je copierai d'autant plus vo-
„ lontiers ici la réponse, qu'il semble-
„ roit l'avoir faite exprès pour moi „.

Je serois trop long, si je voulois te faire part de tout ce qu'il dit pour faire appercevoir le sublime de ce que tu viens de lire. D'abord il pria ces Messieurs de remaquer que le tour en étoit tellement Latin, que sans y rien changer, l'on pouvoit traduire chaque mot François, & faire du total deux phrases Latines. Il en fit même un essai, qui ne réussit pas si mal; ensuite il s'attacha à faire voir combien de soin il s'étoit donné pour éviter l'obscurité. Il auroit pu se contenter de dire simplement *le corps des citations*; mais de peur que ce terme ne fût pas entendu de tout le monde, il s'explique plus clairement, & ajoute, ou *passages cités*. Quand il parle de la clarté des preuves qu'on doit employer pour établir des faits, il dit fort judicieusement que *les termes doivent être les plus clairs*; & comme si ce n'étoit pas assez qu'ils fussent *les plus clairs*, il ajoute immédiatement après, qu'ils doivent encore être *les moins*

moins obscurs. Il fit quantité d'autres remarques de cette nature, & termina son discours par admirer le sublime des expressions que l'Auteur emploie pour définir le style qu'il condamne. Il l'appelle *décousu, sautillant, quintessencié,* & ceux qui s'en servent, sont des *Ecrivains d'Epigrammes en prose. Quelle variété d'images! Que les idées qu'expriment ces termes, sont nobles! Quelles caractérisent admirablement bien le style auquel il en veut!* " Pour moi, " *continua-t-il,* il me semble que je " vois un habit fait à la hâte, qui s'ouvre dans toutes les coutures dès la première fois qu'on le met ; ou bien une " pie, qui *sautille* autour de quelque " excrément ou de quelque charogne ; " ou un parfumeur, occupé à tirer la " *quintessence* de certaines fleurs qu'il " distille ; ou enfin, un Poëte qui fait " toutes sortes de grimaces pour terminer une *Epigramme* à sa fantaisie. " Il faut être nourri dans le style d'*Homere* & de *Virgile*, pour réussir si heureusement dans le choix de ses métaphores. Sans une connoissance " parfaite de toute la Nature, il ne

„ feroit pas poſſible de parler ainſi „.

L'enthouſiaſme avec lequel il parloit, l'empêchoit d'appercevoir que plusieurs perſonnes de la compagnie n'entroient pas tout-à-fait dans ſes idées; mais il n'eut pas de peine à le remarquer lorſqu'il eut ceſſé de parler. Cependant, comme l'on ſavoit à quoi s'en tenir, & pour ne lui faire aucune peine, perſonne ne chercha à le contredire. Un ſeul lui dit, “ que la ſavante diſpo-
„ ſition de cet Ouvrage ne devoit pas
„ être un préjugé en faveur de l'Auteur;
„ qu'il devoit peut-être tout ce qu'il
„ avoit de bon à cet égard à l'habileté
„ du Copiſte, & au bon goût du Cor-
„ recteur. Ce n'eſt pas tout-à-fait ſans
„ raiſon que je dis cela, puiſque l'Au-
„ teur lui-même avoue qu'il doit beau-
„ coup à l'un & à l'autre de ces égards
„ à un des Libraires qui ont imprimé
„ ſon Hiſtoire „. Cette réflexion ſurprit quelques-uns de ces Meſſieurs; ils ne pouvoient pas s'imaginer qu'un Ecrivain voulût s'abaiſſer à partager la gloire qui lui revient de ſes Ouvrages avec le Libraire qui les a fait imprimer. Ils demanderent donc à voir l'endroit du

Livre où cet aveu étoit contenu. Voici ce qu'on lut dans une seconde Préface, dont la date est postérieure de trois mois à la premiere.

„ Je dois encore avertir que l'un „ d'eux (des deux Libraires) savoir „ M. *Jacques Levier*, jeune homme „ d'intelligence & d'acquit, & capable „ de quelque chose de plus que sa pro- „ fession, vu la simple routine à laquelle „ elle est maintenant réduite, m'a par- „ faitement bien secondé dans le besoin „ que j'ai eu de lui, tant pour la Copie „ de cet Ouvrage, que pour la cor- „ rection de son impression; & que si „ le Public le trouve exactement im- „ primé, il lui en devra en partie l'o- „ bligation „.

La lecture de cet article partagea toute l'assemblée, & c'est ici où la dispute commença à s'échauffer au point de m'en faire craindre les suites. Les uns soutenoient que cet aveu étoit sincere, & les autres que c'étoit une pure ironie. Chacun alléguoit des raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, & tous ensemble ils faisoient un si grand bruit, que j'avois toutes les peines du

monde d'entendre ce qu'ils disoient. Je vais néanmoins tâcher de rappeller ici ce qui fut dit de part & d'autre.

Les premiers prétendoient qu'il n'y avoit rien dans cet aveu qui pût le rendre suspect d'un manque de sincérité. Au fond, les secours que l'Auteur dit avoir tirés de M. *Levier*, se réduisent à bien peu de chose. Il l'a secondé pour la Copie & la Correction de l'Ouvrage, voilà tout ; c'est-à-dire donc que M. *Levier* a copié & corrigé sous les yeux de l'Auteur, qu'il a suivi ses idées, & que dans la révision il s'est trouvé moins de fautes que si l'Ouvrage avoit été copié & corrigé par un autre. Ces Messieurs ne voyoient rien dans tout cela qui ne pût être vrai à la lettre, & l'Auteur pouvoit fort bien l'avancer, sans rien diminuer de la gloire qui lui est due. Pour ce qui regarde le témoignage qu'il lui rend d'être *un jeune homme d'intelligence & d'acquit, & capable de quelque chose de plus que sa profession*, l'on ne sauroit le rejetter avec quelque apparence de raison, puisqu'il faudroit avoir pour cela des preuves du contraire. D'ailleurs, ne voyez-vous

pas, disoient-ils, que M. *Levier* est un *jeune homme*; que l'Auteur étoit *un homme fait*, & capable de composer des Ouvrages d'érudition dès l'année 1715. Que savez-vous s'il n'a point été élevé sous les yeux de l'Auteur? Dans ce cas, les éloges qu'il donne à M. *Levier*, retombant en partie sur lui, ne sauroient être suspects de manquer de sincérité.

Ceux de ces Messieurs qui regardoient tout cela comme une ironie, ne restoient pas sans replique. Ils faisoient remarquer que la profession de M. *Levier* étoit celle de Libraire, & que si l'Auteur avoit eu réellement dessein de lui donner des éloges, il les auroit fait rouler sur les talents qu'il possédoit pour s'en acquitter dignement. Ce ne seroit pas donner des éloges à un Médecin, de dire qu'il est très-habile dans le Droit, ni à un Général d'armée qu'il fait fort joliment de la dentelle. Des panégyriques dans ce goût passeront toujours pour une satyre. Cependant les éloges dont il s'agit, sont de ce caractere; il n'y a pas un mot de ses talents pour la Librairie, tout roule sur

ſon habileté à copier & à corriger. Ces deux choſes pourroient encore avoir quelque rapport avec ſa profeſſion, s'il les poſſédoit parfaitement; mais l'Auteur ſe garde bien de le dire. Selon lui, M. *Levier* n'eſt encore en état que de ſeconder un autre; il ne ſauroit travailler ſeul. Semblable aux jeunes aiglons qui apprennent à voler, il a beſoin d'être ſoutenu par ſa mere. Une nouvelle raiſon qui leur paroiſſoit ſans replique, étoit la maniere dont l'Auteur ravaloit les Libraires. Il les met ſans façon au-deſſous des Copiſtes & des Correcteurs, qui ſont cependant, & les uns & les autres à leurs gages. Ceci n'eſt point une exagération, qu'on peſe les termes de l'Auteur, & l'on en ſera convaincu. M. *Levier*, dit-il, *eſt capable de quelque choſe de plus que ſa profeſſion.* Et de quoi eſt-il capable? l'Auteur le dit ſans détour; c'eſt *de ſeconder quelqu'un, tant pour la copie, que pour l'impreſſion d'un Ouvrage.* S'il avoit parlé ſérieuſement en donnant des éloges à ce jeune Libraire, auroit-il traité ſi mal les gens de ſa profeſſion. Ce tour panégyrique ſeroit des

plus nouveau. Enfin, ils crurent appercevoir dans tout cet article un certain esprit de malignité, incompatible avec la sincérité que les autres y trouvoient. Un jeune Libraire, disoient-ils, devoit être encouragé dans sa profession, bien loin de la ravaler, & de la lui faire regarder comme quelque chose de fort au-dessous de ses talents. Si l'Auteur avoit eu à cœur les intérêts de M. *Levier*, jamais il ne lui auroit inspiré du dégoût pour le genre de vie qu'il a embrassé. Chaque trait qu'il lance contre sa profession, fournit une preuve qu'il y a quelque chose de caché sous les éloges qu'il lui donne, & M. *Levier* feroit bien de se défier de ces louanges.

Les raisons que les uns & les autres avoient alléguées pour soutenir leur opinion, donnerent naissance à un troisieme sentiment. Les partisans de ce dernier prétendoient qu'il étoit l'unique voie de concilier les deux autres; ils croyoient que l'Auteur par des raisons d'amitié, de protection, & d'autres de cette nature, n'avoit pu s'empêcher de faire une mention honorable de M. *Levier*: Les petits services qu'il lui

avoit rendus, lui ont paru propres à le faire connoître du plus beau côté. Il s'est imaginé que tout le monde auroit la même idée de ces services que lui ; & que ce seroit le moyen de lui faire une belle réputation. Les hommes sont faits de maniere qu'ils croient que ce qu'ils estiment, doit être estimé de tout le monde. L'Auteur fait sans doute beaucoup de cas d'un bon Copïste, & il croit qu'un habile Correcteur est le premier homme du monde ; faut-il être surpris s'il n'a fait entrer que ces deux idées dans les éloges qu'il a donnés à M. *Levier* ? Ceux qui ne sont pas le même cas que lui d'un Copiste & d'un Correcteur, trouvent ces éloges ridicules, & y cherchent du mystere ; mais il ne faut jamais juger des idées qu'une personne attache à une chose, par celles que nous y attachons nous-mêmes. Si on le fait, on court risque de se tromper souvent.

Je me suis trop arrêté sur ces bagatelles, sage & savant Abukibak, pour achever de te rendre compte dans cette Lettre de ce qui se passa dans cette assemblée. J'y reviendrai dans la suite,

&

& cela fera le sujet de la premiere Lettre que je t'écrirai.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CLXXI.

Le Sylphe Oromasis, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Ce que l'on avoit dit jusques là dans cette assemblée, me parut si peu important, sage & savant Abukibak, que je fus sur le point de quitter la partie. J'allois exécuter mon dessein, lorsqu'un de ces Messieurs qui n'avoit encore parlé que très-peu, prit la parole. « Il me „ semble, *dit-il à l'assemblée*, qu'il „ n'y a qu'une petite partie de ce qui „ vient d'être dit qui réponde au but „ de notre institution. Il vaudroit beau- „ coup mieux que nous examinassions „ le fond essentiel du Livre, que de „ nous arrêter à des actions acciden- „ telles qui ne méritent pas seulement „ notre attention. Je l'ai lu ce Livre, „ & je puis vous assurer que l'Auteur „ met son systême dans un aussi grand

„ jour qu'il eſt poſſible. Je ne veux pas „ dire par-là qu'il ait touché au but, „ & que ſon opinion ſoit la ſeule véri- „ table; aucontraire j'ai bien des cho- „ ſes à lui oppoſer, & je ſuis perſuadé „ que quelques-uns d'entre vous n'en „ ont pas moins. Si vous jugez à pro- „ pos que nous examinions ſes preuves, „ je vous les rapporterai l'une après „ l'autre „. La compagnie ayant approuvé ce qu'Il venoit de dire, il continua ainſi.

“ Vous ſavez tous quel eſt le ſyſtême de l'Auteur, il n'eſt pas nouveau, & a été ſoutenu par de fort habiles gens; mais aucun n'en avoit encore allégué autant de preuves. Elles ſe réduiſent à ſix principales, ſans compter celles qu'il promet de donner dans une remarque que de certaines circonſtances ne lui ont pas permis de joindre à ce qu'il publie aujourd'hui. La premiere eſt tirée de méchants vers Latins qui ſe trouvent à la fin des *Inſtitutions de Juſtinien*, imprimées à *Mayence par Pierre Schoiffer* le 24 Mai 1458. Une ancienne chronique de la ville de Cologne lui fournit la ſeconde; elle fut imprimée à Colo-

mé chez *Jean Koelhof* en 1489. La troisieme est un Extrait que *Serrarius* a donné d'une chronique manuscrite de *Mayence*. La quatrieme, qui est la plus considérable de toutes, se tire du témoignage de *Trithème*. *Jacques Wympheling* fournit la cinquieme. La sixieme enfin est tirée de *Salmuth*. A ces six preuves on peut ajouter le Poëme de *Bergullanus*, qui confirme tous les témoignages précédents; mais afin que vous voyiez mieux l'accord qu'il y a entre l'Histoire de *l'origine de l'Imprimerie*, telle que l'Auteur nous la donne, & ce qu'en disent ces témoins, il est bon que vous les entendiez, & les uns & les autres ". *Là-dessus il lut ce que dit l'Auteur, & les témoignages sur quoi il se fonde ; ensuite il continua en ces termes.*

" La premiere preuve qui avoit échappé à tous les Historiens de l'Imprimerie, n'est rien moins que décisive; elle est si obscure, que ce n'est qu'avec peine qu'on apperçoit qu'il s'y agit de cet Art. D'ailleurs, l'Auteur de cette misérable Poésie ne nomme les inventeurs de l'Imprimerie (à supposer encore que

ce soit d'eux qu'il parle) que par leurs noms de Baptême. Il ne fixe ni le lieu, ni le temps de l'invention ; de sorte que cette preuve n'est rien moins que satisfaisante. *La chronique de Cologne*, d'où la seconde preuve est tirée, dit expressément que le *Donat* qui avoit été imprimé auparavant en Hollande, donna la premiere idée de l'impression à *Guttemberg*, qui perfectionna ce que l'Imprimeur du *Donat* avoit imaginé. Selon ce témoignage, toute la gloire de *Guttemberg* se borne à avoir perfectionné ce qui avoit été inventé par un autre. L'on ne peut rien ajouter à la clarté avec laquelle la chronique manuscrite de *Mayence* s'exprime ; mais je demanderois volontiers à ceux qui font tant de cas de son témoignage, pourquoi ils y ajoutent plutôt foi qu'à la chronique manuscrite de *Strasbourg*, qui dit que *Jean Mentel* inventa l'Imprimerie dans cette ville vers l'an 1440 ? Si cette derniere chronique est suspecte, parce qu'elle est intéressée là-dedans, celle de *Mayence* l'est-elle moins par la même raison ? Le témoignage de *Trithème* qui forme la quatrieme preuve, a beau-

coup de force. Ce n'eſt point ſur des conjectures qu'il ſe fonde, mais ſur la narration de *Schoiffer* lui-même. Or, qui pouvoit mieux ſavoir la véritable origine de l'Imprimerie, qu'un homme qui avoit tant eu de part à cette invention ? Je vous prie cependant de remarquer que s'il pouvoit être bien inſtruit de ce fait, il étoit auſſi intéreſſé à s'en attribuer la gloire. D'ailleurs, s'il eſt vrai que *Guttemberg*, ou *Fuſt* euſſent volé à un autre l'invention de cet Art, il y a fort apparence qu'ils n'en avoient rien communiqué à *Schoiffer*. Ce dernier pouvoit donc dire de bonne foi à *Tritheme* que *Guttemberg* étoit l'inventeur de l'Imprimerie, & que *Fuſt* & lui l'avoient perfectionnée. Cet Abbé pouvoit auſſi rapporter la même choſe avec autant de bonne foi que *Schoiffer* le lui avoit dit. Enfin, ce témoignage de *Tritheme* n'a pas plus de force que celui de *Junius* en faveur de *Haerlem*. Il déclare que *Nicolas Galius*, ſon Précepteur, avoit ouï dire pluſieurs fois à un certain *Corneille*, Relieur de Livres, que *Coſter* avoit inventé l'Imprimerie à *Haerlem*. Il faiſoit le détail de toute

l'histoire de cette invention, ajoutoit qu'il avoit été au service de *Coster*, & qu'il avoit couché fort long-temps avec le nommé *Jean* qui avoit volé l'invention à leur commun maître. Ledit *Corneille* n'avoit pas raconté cette histoire à *Galius* seul ; mais encore à d'autres personnes, de la bouche de qui *Junius* tenoit la même chose. L'on conviendra sans peine que *Junius* mérite autant de créance que *Tritheme*. Il n'est donc question que de voir si le témoignage de *Corneille* est aussi authentique que celui de *Schoiffer* ; je le crois. *Corneille* étoit un bon Relieur qui n'avoit aucun intérêt que l'Imprimerie eût été inventée à *Haerlem*, ou à *Mayence* ; il lui étoit indifférent que *Coster*, ou *Guttemberg* en eussent l'honneur. Il n'en est pas de même de *Schoiffer*, les relations qu'il soutenoit avec *Fust*, la part qu'il avoit dans toute cette affaire, forment un petit préjugé contre son témoignage ; préjugé qui ne se trouve point du côté de *Corneille*. Pour ce qui regarde la cinquieme preuve, tirée du témoignage de *Wympheling*, il ne me paroît pas qu'on doive y faire beaucoup d'attention.

Jacques Mentel à fait voir que cet Auteur qui avoit d'abord parlé si affirmativement dans deux de ses Ouvrages, ne s'exprime que d'une maniere douteuse dans un troisieme qui est postérieur à ceux-là. Sans doute qu'il s'étoit mieux éclairci, & que les nouvelles lumieres qu'il avoit acquises, l'avoient fait parler avec moins de confiance. Bien loin que le témoignage de *Salmuth* qui forme la sixieme preuve, soit de quelque poids, il ne fait que contredire les cinq précédents. Il donne toute la gloire de l'invention & de la perfection de l'Imprimerie à *Jean Fust*, sans faire aucune mention des autres. Je me contenterai de remarquer sur le Poëme de *Bergellanus* qu'on ne doit pas y faire trop de fond, parce qu'il n'avoit été instruit que par ceux de *Mayence*, où il avoit été Correcteur pendant quelque temps. Il ne paroît pas qu'il ait fait aucune recherche pour s'assurer de la vérité des faits qu'il avance. De toutes ces remarques, je crois être en droit de conclure que l'Auteur de cette Histoire a allégué tout ce que l'on peut de plus fort pour établir son opinion; mais que

cependant il ne la met pas au - dessous de tout doute. Il a produit tout ce que l'on pouvoit avancer en faveur du systême qu'il soutient; mais on ne peut pas dire qu'il l'ait prouvé. L'on ne sauroit lui en imputer la faute, il faut s'en prendre aux défauts de monuments; ou bien, ce qui est encore plus vraisemblable, au malheur qu'il a eu de défendre une mauvaise cause „.

On l'avoit écouté avec beaucoup d'attention jusques-là; mais alors on l'interrompit pour lui faire remarquer que tout ce qu'il avoit dit, ne prouvoit point que l'Auteur eût embrassé un mauvais systême, que s'il vouloit faire voir cela, il devoit en établir un autre qui fût appuyé sur de meilleures preuves. Il avoua que la chose n'étoit pas aisée; qu'il y avoit tant de contrariétés entre ce que l'on trouvoit dans les meilleurs Ecrivains, qu'il n'oseroit entreprendre de le concilier. Il ajouta que s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui fût en état de réussir dans cette entreprise, c'étoit un tel, qu'il pria en même temps de vouloir se charger de ce soin. Tous les autres se joignirent pour lui deman-

der la même chose ; de sorte qu'il n'y eut pas moyen de reculer. Après quelques compliments, dictés par sa modestie, il commença ainsi :

" Parmi toutes les villes qui se sont donné l'honneur d'avoir vu naître l'Imprimerie dans leur sein, celles de *Haerlem*, de *Strasbourg* & de *Mayence* me paroissent les mieux fondées dans leur prétention. Je crois même qu'il n'est pas impossible de concilier des systêmes, en apparence si opposés. Il est incontestable que le premier Livre, imprimé avec la date, le nom du lieu & celui de l'Imprimeur que nous connoissions, favorise *Mayence*. Ce premier Livre est un *Pseautier*, à la fin duquel on lit *qu'il a été imprimé par* Jean Fust, *Citoyen de* Mayence, *& par* Pierre Schoiffer *de* Gernsheim *l'an* 1457. *la veille de l'Assomption*. Voilà donc l'Imprimerie établie dans cette ville dès cette année-là ; mais selon le témoignage de *Tritheme* & de la *chronique de Cologne*, ces mêmes Imprimeurs avoient imprimé sept ans auparavant, dans la même ville, une Bible Latine qui leur coûta des sommes immenses. Ils l'imprimerent

avec des caracteres de fonte, mobiles, & négligerent d'y mettre la date, le lieu de l'impression, & le nom des Imprimeurs. On ne connoît avec certitude aujourd'hui aucun exemplaire de cette Bible. *Salmuth*, *Haenbruch* & *Trithem* disent que ces mêmes Imprimeurs avoient imprimé à *Mayence* avant ce temps-là, un *Alphabet*, un *Donat*, qui est une Grammaire à l'usage des basses Classes, & le *Cathalicon Joannis Januensis*, qui est une compilation de *Grammaire*, de *Rhétorique*, & de *Poétique*, suivie d'un ample *Dictionnaire*; mais ils n'employerent point pour cela des caracteres mobiles; ce n'étoit que de simples planches gravées, semblables à celles de la Chine & du Japon. Voici donc à quoi tout se réduisoit; c'est qu'on commença à imprimer à *Mayence* avant l'année 1450. Voyons maintenant qui furent les Imprimeurs ».

« Tous les Ecrivains qui ont examiné cette affaire avec le plus de soin, conviennent que *Jean Guttemberg* fut celui qui porta cet Art à *Mayence*. Ils ajoutent que ce fut à *Strasbourg* qu'il

l'inventa; c'est ce qu'assure positivement *Wympheling*. Après avoir conçu l'idée de l'Imprimerie dans cette derniere Ville, il alla à *Mayence*, où, aidé du secours de *Fust* & de *Schoiffer*, il la perfectionna au point que nous l'avons vue. Il doit donc passer pour constant que *Guttemberg*, apporta l'idée de l'Imprimerie, de *Strasbourg* à *Mayence*; mais comment la conçut-il cette idée? C'est ici où les Ecrivains sont partagés. »

« Bergellanus dit, *que ce fut l'empreinte de son cachet, sur laquelle il observa quelques lettres en relief, & l'attention qu'il fit à un pressoir à vin, qui lui firent naître cette idée.* Mais on voit bien que ce n'est-là qu'un simple jeu poétique; il est donc plus naturel de s'en rapporter aux annales de la ville de *Strasbourg* même. Ces sortes de pieces ne sauroient être suspectes, parce que tout ce qui se met dans les Archives d'une ville passe par les mains des Magistrats, qu'on ne sauroit raisonnablement soupçonner de fourberie; leur témoignage est donc authentique dans tout ce dont ils ont pu être

informés. Or, ces annales portent que *Jean Mentel*, Citoyen de *Strasbourg*, inventa l'Imprimerie vers l'an 1440. qu'un de ses domestiques découvrit le secret de son Maître à *Guttemberg*, qui le porta à *Mayence*. *Jérôme Gebwiler*, qui vivoit environ soixante-dix ans après le temps de cette invention, confirme la même chose. *Schragius* ajoute que *Guttemberg*, & ceux qu'il s'étoit associés à Mayence, ayant des fonds plus considérables que *Mentel*, imprimerent plus de Livres, se firent mieux connoître que lui; ce qui donna lieu de dire qu'ils étoient les inventeurs de l'Imprimerie. J'ajoute à cela que l'art de *Mentel* ne consistant qu'en des planches gravées, & ceux de *Mayence* ayant bientôt inventé des caracteres de fonte mobiles, il n'est pas surprenant qu'on les ait regardés dans le monde comme les inventeurs de la véritable Imprimerie, sans faire mention de ceux qui leur en avoient donné la premiere idée. „

“ En prenant pour époque certaine le *Pseautier*, imprimé à *Mayence* par *Fust* & *Schoiffer* l'an 1457. je suis re-

monté, comme vous voyez, jusqu'à l'an 1440. qui est à peu près le temps où *Mentel* commença à imprimer à *Strasbourg*. Suivons la même méthode, & examinons si personne n'avoit eu cette idée avant *Mentel*. „

“ Les cartes à jouer étoient en usage au commencement du XV. siecle. On les fait par le moyen d'une planche de bois gravée, sur laquelle on applique le papier, après avoir légérement enduit le bois avec une espece d'encre. Rien n'approche autant de la premiere Imprimerie que cela. Les essais qu'on en trouve dans les cabinets de quelques curieux, dont on peut voir la notice dans les années 1703. & 1707. des *Transactions Philosophiques*, prouvent la grande conformité qu'il y a entre les uns & les autres. Il est vrai que tous ces Livres, imprimés avec des planches de bois, ne portent avec eux aucune date qui fixe l'année de leur impression, & qu'on n'y voit ni le nom de l'Imprimerie, ni le lieu où ils ont été imprimés. Si l'on avoit eu cette précaution, la question que nous examinons seroit bientôt décidée : mais il

faut savoir que ces premiers Imprimeurs cachoient avec soin leur art, parce qu'ils vendoient leur impression comme une copie faite à la main; ce qu'ils n'auroient pas osé faire, s'ils avoient divulgué la maniere dont ils s'y prenoient. Vous me demanderez sans doute s'il n'y a aucun moyen de fixer le temps, le lieu & le nom des Imprimeurs de tous ces Livres, faits avec des planches gravées. Je vous avouerai que la chose n'est pas aisée, parce qu'ils ne sont pas tous sortis de la même presse, ni dans le même temps. Voici cependant à quoi il me semble qu'on peut s'en tenir. „

“ L'Auteur *de la Chronique de la sainte ville de Cologne*, dit que *Guttemberg* employa depuis l'an 1440. jusques à l'an 1450. à perfectionner l'idée qu'il avoit conçue de l'Imprimerie. Comme il ne savoit point que cet homme eût apporté cet art de *Strasbourg*, & que d'un autre côté il savoit qu'avant 1440. on avoit imprimé des *Donats* en Hollande, il ne balance point à assurer que c'est un exemplaire de cette impression qui donna à *Guttemberg* la pre-

niere idée de l'Imprimerie. Ce témoignage *de la Chronique de Cologne*, est confirmé par celui de *Mariangelus Accursius*. Je crois donc pouvoir conclure de ces deux autorités qu'on imprimoit en Hollande avec des planches de bois avant l'an 1440. Or, puisque ni les annales de *Strasbourg*, ni ceux qui ont écrit en faveur de *Mayence*, ne disent point qu'on ait imprimé dans ces deux Villes avant 1440. il faut nécessairement convenir que l'Imprimerie avec des planches de bois, a été en usage en Hollande avant que d'être établie dans ces deux Villes. Voilà, Messieurs, d'où sont sortis toutes ces grossieres Editions qu'on garde par curiosité, & qui sont sans date & sans lieu d'impression. L'on conserve encore deux Livres ainsi imprimés à *Haerlem*; l'un en Latin, & l'autre en Hollandois. La Langue dans laquelle ce dernier est écrit, fournit une preuve bien forte qu'il a été imprimé en Hollande. Quelle apparence qu'on eût imprimé en Allemagne un Livre en Hollandois? L'on ne peut pas dire qu'il ait été imprimé après la rupture de *Guttemberg* & de ses associés, qui

arriva en 1455. car alors l'on n'imprimoit plus avec des planches de bois, mais avec des caracteres de fonte, & mobiles. Quelle époque lui assignera-t-on, si l'Imprimerie n'a été connue en Hollande qu'après l'arrivée de *Guttemberg* à *Haerlem*! L'on peut donc regarder comme une chose très-probable, qu'on imprimoit en Hollande avec des planches de bois avant l'an 1440. Mais dans quelle Ville de ce pays y avoit-il une Imprimerie? Il n'y a qu'une voix là-dessus; tous conviennent que s'il y en avoit une, elle étoit à *Haerlem*, & que celui qui imprimoit, se nommoit *Laurent Coster*. „

“ Je viens de vous faire voir que *Laurent Coster*, bourgeois de *Haerlem*, a imprimé avant que *Mentel* imprimât à *Strasbourg*, & *Guttemberg* à *Mayence*: il me resteroit à vous faire l'histoire de ce premier Imprimeur de la maniere dont il inventa cet art, & comment il fut porté tout d'un coup à *Strasbourg*; mais je suis persuadé qu'il y a dans la compagnie des personnes plus capables de remplir cette tâche que moi. Ceux de ces Messieurs qui se

sont

ſont attachés à l'examen de ce point particulier de l'*Hiſtoire de l'Imprimerie*, peuvent vous en inſtruire beaucoup mieux que je ne pourrois le faire. Je leur en laiſſe donc le ſoin, parſuadé qu'ils auront aſſez de complaiſance pour nous faire part de leurs lumieres. „

Tu juges bien, ſage & ſavant Abukibak, que cette queſtion étoit devenue trop intéreſſante pour la compagnie, pour perdre l'occaſion de s'éclaircir pleinement là-deſſus. On invita ceux de ces Meſſieurs, que celui qui venoit de parler, avoit en vue, à achever d'approfondir cette matiere. Tous étant perſuadés qu'ils ne s'acquitteroient pas moins bien de leur tâche que les précédents, l'un d'eux continua ainſi.

“ Laurent *Coſter* étoit d'une famille Patricienne de *Haerlem*. Il étoit un de ces génies profonds, à qui la moindre ouverture fournit de grandes idées. Un jour qu'il ſe promenoit dans un bois qui eſt aux portes de la Ville, le haſard voulut qu'il ramaſſât un morceau de l'écorce d'un hêtre. Peut-être que penſant à autre choſe, il ſerra dans ſa

main ce qu'il venoit de recueillir. Vous n'ignorez pas, Messieurs, que les petites pieces d'écorce, séparée les unes des autres, sont toujours raboteuses, & il y a souvent des vermoulures de différentes figures. Le même hasard qui lui avoit fait ramasser cette écorce, fit qu'en ouvrant sa main, il jetta les yeux dessus, & apperçut qu'elle y avoit tracé de certaines figures; peut-être représentoient-elles des Lettres. Quoi qu'il en soit, ces figures lui firent concevoir l'idée de l'Imprimerie. Il façonna lui-même des caracteres, & fit l'essai de quelques lignes. Cela lui ayant réussi, il conçut de plus grandes idées. Il vit bien qu'il n'étoit pas possible d'imprimer des Ouvrages un peu grands avec ces caracteres façonnés à la main. Les planches dont on se servoit pour imprimer les cartes, lui firent naître l'idée d'en graver de pareilles pour imprimer des Livres. Du projet à l'exécution, il n'y a pas loin chez un homme du caractere de *Coster*. Il fut aidé dans cela par son gendre, & imprima ensuite non-seulement des *Alphabets*, mais encore un *Donat*, le *Miroir du*

Salut humain, & sans doute d'autres Livres que nous ne connoissons pas. Il me seroit difficile de fixer l'année dans laquelle il fit ses premiers essais. *Scriverius* & *Boxhornius* ne se sont peut-être pas tant écartés du vrai quand ils on dit, l'un l'an 1420. & l'autre 1428. ou 1430. Ce qui est sûr, c'est que, comme on l'a déja remarqué, la Chronique de *Cologne* & *Accursius* attestent qu'on avoit des *Donats*, imprimés en Hollande avant 1440. Je ne dirai rien du témoignage assez douteux d'un Rabbin, qui assure avoir vu un Livre imprimé en 1428. „

“ L'on a déja rapporté ci-dessus le témoignage d'un vieux Relieur de *Haerlem*, qui assuroit que *Coster* avoit été volé par un de ses garçons Imprimeurs. Cet homme se nommoit *Jean*, & se retira avec quelques-unes des planches gravées de son Maître, dans le dessein de profiter de cette invention pour son compte particulier. L'on a soupçonné, sans beaucoup de fondement cependant, que ce *Jean* étoit *Fust*. Pour moi, j'ai une toute autre idée, & je crois que c'étoit *Jean Mentel*. Les

raisons que ce vieux Relieur avoit pour croire que ce voleur étoit *Fust*, n'étoient que des conjectures, fondées sur le bruit qui s'étoit répandu que *Jean Fust* avoit inventé l'Imprimerie à *Mayence*. En falloit il davantage pour lui faire conclure que son voleur, qui s'appelloit *Jean*, s'étoit retiré dans cette Ville? S'il avoit su qu'un autre *Jean*, établi à *Strasbourg*, avoit exercé cet art avant le *Jean* de *Mayence*, il auroit sans doute raisonné tout autrement, & n'auroit pas hésité à assurer que c'étoit celui-là qui avoit volé l'honneur de l'invention à son Maître. „

“ Si vous joignez ce que je viens de dire avec les autres réflexions qui ont été faites en votre présence, vous verrez que l'Imprimerie a été inventée à *Haerlem*, qu'elle passa ensuite à *Strasbourg*, & de-là à *Mayence*. Chacun des Imprimeurs tenant son travail secret, on ne soupçonnoit pas même qu'il y eût un pareil art au monde: on ne l'apprit que par la rupture de *Guttemberg* & de ses associés: mais comme cette rupture éclata à *Mayence*, & que les Imprimeurs de cette der-

niere Ville avoient beaucoup perfectionné cet art, on ne parla d'abord que d'eux, & on les regarda comme inventeurs. Ce ne fut qu'en remontant à la source, comme nous avons fait, qu'on se forma des idées plus distinctes de toute cette affaire. On ne le fit pas même d'abord; ce qui fut la cause que ceux de Mayence ont été assez longtemps en possession de cet honneur, & que bien des personnes croient encore aujourd'hui qu'on ne sauroit les en priver sans injustice. Mais j'espere qu'après les discussions dans lesquelles nous venons d'entrer, il n'y a personne dans cette assemblée qui ne soit convaincu que cette prétention de *Mayence*, aussi-bien que celle de *Strasbourg*, est très-mal fondée. „

Cet homme, illustre Cabaliste, ajouta encore diverses choses pour soutenir cette opinion; mais je ne crois pas devoir m'y arrêter. J'ajouterai seulement la réflexion qui fut faite par un de ces Messieurs, au sujet des voyages de *Guttemberg* après la séparation de la Société. D'abord il alla à *Strasbourg*, ensuite il vint à *Haerlem*. D'où vient le

choix de ces deux Villes plutôt qu'aucune autre ? Il ſemble qu'il y ait eu du deſſein en cela. Il alla à *Strasbourg*, parce qu'il crut pouvoir former un établiſſement avec *Mentel*, de qui il tenoit ſon art ; mais peut-être en fut-il rebuté, & que celui-ci ne voulut rien avoir à faire avec un homme qui étoit complice du vol qui lui avoit été fait. Quoi qu'il en ſoit, il quitta *Strasbourg* pour aller à *Haerlem*. Il y a apparence qu'il avoit eu le vent que *Mentel* n'avoit pas été plus fidele à ſon Maître, que le valet de *Mentel* ne l'avoit été au ſien, & que *Haerlem* étoit le lieu où l'Imprimerie avoit pris naiſſance. Comme lui & ſes aſſociés avoient beaucoup perfectionné cet art, il ne douta point qu'il ne fût bien reçu de *Coſter*. On ne ſait point s'il ſe trompa dans ſes conjectures ; ce qui eſt bien sûr, c'eſt qu'il quitta encore *Haerlem*, retourna à *Mayence*, & eſt mort au ſervice d'*Adolphe de Naſſau*.

Je te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CLXXII.

Ben Kiber, *au Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS quelques jours, mon cher Abukibak, je me suis trouvé l'humeur tout autre qu'à l'ordinaire. Tu me l'as connue autrefois enjouée, & même badine; tout à coup elle est devenue sombre, & j'ai craint de tomber dans la mélancholie. Comme je connois la cause & les conséquences de ce dérangement, j'ai recouru promprement au remede, qui est l'unique dans ces sortes de maux. Ce remede est, comme tu le sais, le divertissement & la joie; il opere toujours avec efficace. Personne ne l'ignore, mais tout le monde n'en connoît pas la recette.

Le grand art de préparer ce spécifique, est de consulter le caractere & l'esprit des malades. Il y en a qui ne sont que corps & que matiere. A ceux-là, quand on me consulte, j'ordonne l'exercice, le carosse, le cheval, les promenades. Un Petit-maître se guérit à cabrioler; une jeune fille à s'entendre

dire des douceurs ; une vieille à sermonner la jeunesse ; une maîtresse à gronder la servante ; l'homme de Cour à faire le pied de grue au Palais ; & le courtaut de boutique à se parer d'une épée à la Comédie.

Toute l'habileté des Médecins qui ont la vogue, consiste à savoir faire ce discernement, qui est pour eux la vraie *diagnostique*. Au lieu que les autres, séduits par l'autorité d'*Hyppocrate* & de *Galien*, s'amusent à tâter le pouls, à lire dans les yeux, à examiner les urines. Ceux-ci ne s'arrêtent qu'à étudier l'air & la contenance de leurs patients. A la maniere de porter sa perruque, de se tenir sur ses pieds, de saluer, d'ouvrir sa tabatiere, de mettre ses rubans, d'arranger sa coëffure, & de faire jouer son éventail, ils pénetrent d'abord les sources de la maladie, & les dissolvants qu'il y faut appliquer. Voyent-ils dans la ville une Belle en langueur, la diagnostique leur dit que la Dame s'ennuie auprès d'un époux, & qu'il faut prescrire les eaux de *Bourbon* ? En voyent-ils une autre qui dépérit à vue d'œil en Province, c'en est assez pour

pour leur apprendre qu'il faut ordonner l'air de *Paris*, la fréquentation des ſpectacles, & l'aſſiduité aux *Tuilleries*.

C'eſt ainſi que ſe doit traiter cette prodigieuſe quantité de pures machines qui forment la multitude dans les Sociétés humaines. Mais la méthode ne vaut rien pour des êtres qui ſont d'un rang ſupérieur, comme toi & moi; par exemple, mon cher Abukibak, c'eſt-à-dire, pour de vrais Philoſophes qui n'ont de goût que pour les Sciences, & qui ne tiennent à l'homme que par une miſérable figure dont ils n'ont encore pu ſe défaire. Les gens de cette eſpece, rare en tout ſens, font un monde à part ſur la terre. Singuliers en tout, ils ont leur façon de penſer, d'agir, de parler, de s'habiller même, & de faire les choſes les plus communes tout autrement que ne les fait le vulgaire. Cela fait à la vérité que la foule groſſiere a cru devoir établir pour maxime conſtante, *qu'il n'y a point de grand eſprit qui n'ait quelque grain de folie.* Mais eſt-ce aux fous à juger des ſages, & ces derniers ſeroient-ils ce

qu'ils sont, si leurs allures n'étoient pas distinguées?

Les loix de cette singularité universelle s'étendent jusqu'aux divertissements qui sont nécessaires pour la santé. Il en faut pour l'élite des Savants de tout autres que pour la populace qui remplit les champs & les villes. Ils s'ennuyent à la mort de ce qui enchante les autres. Ils bâillent au plus beau concert de Musique: ils dorment aux conversations les plus légeres: ils tombent en défaillance à la vue des dés & des cartes. Tout cela n'est point assez gai pour eux, parce qu'il leur paroît trop bas & trop indigne. Pour récréer leur esprit, il faut toujours quelque objet qui l'occupe, & ce n'est tout au plus qu'en descendant de la région la plus élevée des Sciences, à la moyenne, qu'une ame, comme la leur, s'amuse & se délasse.

Je t'apprendrai, mon cher Abukibak, ce qui est arrivé depuis peu en ce genre à notre illustre & bon ami *Pharzanmelek*. Il étoit allé à *Rome* dans l'espérance d'y faire de nouvelles découvertes. N'y trouvant rien de ce qu'il y cherchoit,

& ne pouvant se résoudre à perdre son temps, comme le font tous les étrangers, à visiter les Eglises & les Palais, il se promenoit tristement dans les rues. Le Bibliothécaire d'un Cardinal qui l'observoit, & qui crut voir quelque chose de sinistre dans sa rêverie, en fut touché de compassion, & crut que l'humanité l'engageoit à ne pas abandonner ce malheureux à son désespoir. Prenant donc un prétexte pour l'aborder. « Monsieur, *lui dit-il*, vous avez » toute la mine de n'avoir ici que peu » d'habitudes ; & si je ne me trompe à » votre air, quelque affaire chagrinan- » te doit vous y avoir attiré. Pardon- » nez ma curiosité, elle peut vous pa- » roître suspecte, mais elle n'est que » généreuse. Je suis en état de vous » rendre service. Honorez-moi de vo- » tre confiance, je vous en conjure. » *Ces dernieres paroles reveillerent* » Pharzanmelek, *& lui firent com-* » *prendre l'équivoque que sa mélan-* » *cholie avoit causé.* Monsieur, *répon-* » *dit-il*, je vous suis obligé d'une fa- » çon si prévenante, & si gracieuse. » Quoique je connoisse peu l'Italie, je

autres, de même habitués avec le Monde élémentaire, & liés par un commerce intime avec les *Sylphes* & les *Gnomes*, trouvent que pour eux, tout ce qui est au-dessous n'est que pur amusement. A peine la *Sténographie* de *Triteme*, la *Magie naturelle* de *Porta*, les *Subtilités* de *Cardan*, & tant d'autres Ouvrages pareils leurs paroissent-ils mériter par amusement un regard. Un fameux *Anglois*, nommé *Hyde*, les imitoit de fort loin. Lorsque quelqu'un entroit dans la Bibliotheque publique d'*Oxford*, il se croyoit perdu de réputation, si l'on ne l'y surprenoit qu'avec un Manuscrit *Hébreu* ou *Arabe* à la main. Il falloit pour son honneur que ce Manuscrit fût pour le moins *Chinois* ou *Moungale*.

C'est dans ce goût-là, mon cher Abukibak, que je prends le grand spécifique pour ranimer les esprits. En guise d'*élixirs* & de *sels volatils*, au lieu de la Cabale Philosophique qui est notre aliment ordinaire, je me suis jetté dans la Cabale des *Juifs*. Pour des gens comme nous, ce n'est-là qu'un vrai badinage; il ne s'y agit que de quatre ou

cinq Alphabets myftérieux à étudier. Dès que l'on connoît fes lettres, & que l'on fait les compter, les pefer, les tranfpofer, les combiner, en un mot, dès que l'on fait lire, il n'y a plus, ni dans la Nature, ni dans la Religion, de mysteres qui ne fe dévoilent; il n'y a plus rien qui ne foit de plein-pied.

Mais je t'avouerai que de tous ces Alphabets de la Cabale *Juive*, le plus curieux & le plus amufant eft le *Céleste*. Chaque étoile eft une lettre; ces étoiles, felon leurs pofitions différentes, compofent des mots, & chacun de ces mots forme dans le Ciel une loi, ou fi l'on veut, un oracle qui décide de tout ce qui fe fait fur la terre. Lors donc que l'on fait lire dans ce beau Livre, on y apprend tout ce que font les hommes, & l'on y découvre jufqu'aux chofes les plus cachées. On y voit ce qui fe paffe dans le cabinet des Princes, dans les cercles & dans les ruelles. Quelles fcenes! Quel fpectacle! Et que les hommes font heureux de ce qu'il y a fi peu de gens affez habiles dans cet Alphabet célefte, pour y lire à Livre ouvert quand ils veulent!

Pour moi, qui ai cette habileté; je ne connois point de passe-temps plus agréable. Chaque constellation ayant sa direction sur les divers pays du Monde, je me promene légérement de l'*Europe* en *Asie*, de la *Chine* en *Espagne*, & dans une belle nuit j'apprends tout ce que ma curiosité me suggere. Ici je vois un Philosophe, qui, tout en débitant les plus belles leçons sur le mépris des richesses, se dépite en secret de ce qu'un Financier de son voisinage peut avoir des pêches & des melons avant lui. Là j'appercois un grand Seigneur, qui, parlant sans cesse de ses titres, de sa maison, de sa naissance, s'encanaille avec des gueuses pour la débauche, & avec des filous pour le jeu. Un moment après, j'examine l'état du Parnasse, & je ris de bon cœur de certains barbouilleurs de papier, qui se plaignent amérement du mauvais goût de leur siecle, & qui s'obstinent à se croire de beaux-Esprits, par la seule raison qu'ils auroient grande envie de le devenir. Je me donne ainsi la comédie la plus complette & la plus charmante qu'il puisse y avoir. Le Théatre

est superbe, les décorations sont brillantes; les personnages, tels qu'il me plaît, depuis le Sceptre & la Thiare, jusqu'au Froc & la Houlette; & les caracteres diversifiés à l'infini, quoique parfaiement naturels.

Je sais que les ignorants se moquent de cette Science Cabalistique. Ils prétendent que tout y est arbitraire, que l'Alphabet en est inventé à plaisir, que l'étoile dont on fait un A. l'on pourroit de même en faire un S. & que par conséquent on y pourroit lire de tout autres mots que ceux que l'on prétend y trouver; mais ceux qui font cette objection, ne prennent pas garde qu'il est universellement établi dans l'usage commun, que l'on bâtisse les systêmes les plus certains sur les principes les plus incertains. Entrez dans un Café, par exemple. A cette table on regle définitivement la paix & la guerre; on entre en campagne; on bat les ennemis; on pousse jusques-là les conquêtes; on prédit enfin tout ce qui se fera, & tout ce qui ne se fera pas dans l'année. A cette autre on décide souverainement, & comme en dernier ressort, du mé-

rite & du démérite des actions humaines; on assure que tel négociant n'a fait banqueroute que par sa mauvaise conduite, que tel Abbé n'est devenu Evêque que pour avoir été l'Intendant des menus plaisirs de quelque Princesse; ou que telle Dame ne caresse si tendrement son bichon que faute de mieux. Mais les premiers connoissent-ils le penchant du Prince, les intentions du Ministre, les intrigues du cabinet? Les autres ont-ils examiné les comptes du négociant, suivi tous les pas de l'Abbé, ou lu dans le cœur de la Dame? Point du tout; par rapport aux principes, ce n'est chez eux qu'extrême incertitude, ou qu'ignorance parfaite. Les conséquences qu'ils en tirent, ne laissent pas d'être toujours la vérité toute pure.

Ceci me rappelle, mon cher Abukibak, la question que j'ai souvent ouï agiter. On demande quelle est la profession la plus répandue, & celle dont il y a le plus de gens dans le Monde. Les uns sont pour la Théologie, les autres pour la Jurisprudence, & la plûpart pour la Médecine. De tous les

côtés il y a de bonnes raiſons, vous trouvez par-tout une foule de gens qui veulent aſſujettir la Religion des autres à la leur, ou qui viennent vous donner dans les affaires épineuſes des conſeils qu'on ne leur demande point, ou qui ont des remedes infaillibles pour quelque mal que ce ſoit. Quant à moi, je croirois que la Cabale *Juive* l'emporte ſur toutes les profeſſions. Il n'y a preſque pas un ſeul homme qui ne ſoit Cabaliſte dans ſa maniere de juger du prochain; il s'y fait au gré de ſes paſſions un ſyſtême tout capricieux & tout arbitraire, il ne prononce pourtant jamais qu'avec aſſurance.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE CLXXIII.

Aſtaroth *au ſtudieux* Ben Kiber.

IL faut, ſtudieux ben Kiber, que je te faſſe part d'un voyage que je viens de faire autour du Monde. Je m'y ſuis propoſé pour fin générale, non de ſéduire les hommes, ou de les rendre plus méchants qu'ils ne le ſont d'eux-

mêmes; mais de voir s'ils sont encore ce qu'ils étoient autrefois, & si leurs vices nationaux ne sont point changés depuis quelques siecles. Avec mes dons acquis & naturels, rien ne m'est plus facile que des épreuves semblables. Je possede parfaitement toutes les Langues, & les parle de même. Dans un clin d'œil je me transporte d'un lieu à l'autre par la légéreté du corps aërien qui me reste toujours lorsque je me dépouille de la figure humaine que j'avois empruntée. Quand il me plaît de reprendre cette derniere, je me fais homme ou femme, jeune ou vieux, comme cela me convient. Mes habits, faits par art de Fée, sont toujours & partout à la mode; de sorte que je ne suis étranger nulle part, à moins que je ne veuille bien l'être: & par parenthese, cela m'arrive fort rarement, car il y a peu de Nations où la qualité d'étranger ne soit pas à charge. Je ne connois même guere que la *France*, où cela ne soit point.

Après ce que je viens de dire de ma maniere de voyager, tu conçois aisément que ma relation sera dans un tout

autre goût que celle de Dampierre, de l'Abbé de Choisi, & de tant d'autres semblables. Je t'épargnerai la description des Caps, des Promontoires, des baies, des havres, des poissons de mer, des tempêtes & des vents alisés. Je sais que tout cela t'ennuie, & à dire le vrai, cela m'ennuieroit aussi bien fort, si par malheur j'étois condamné à le lire. Qu'il puisse être de quelque usage, je ne voudrois pas le nier; mais que la lecture en soit fort divertissante, c'est ce que je ne saurois penser, quelque stupide que soit le Lecteur. Toute la grace que l'on peut faire aux Auteurs qui s'amusent à ces riens-là, c'est de croire qu'ils ont écrit, ou pour marquer leur exactitude, ou pour dresser des Cartes marines.

Pour éviter un autre défaut des mêmes Ecrivains, je ne m'arrêterai point non plus à mille choses que d'autres ont mille & mille fois répétées. C'est, à mon avis, un désagrément insupportable de relire en cinq ou six Ouvrages la route qui mene de *Constantinople à Jérusalem*, ou du *Caire* à la *Mecque*, & par conséquent les Caravanseras, les

Eglises, les Mosquées, les habits, & les moeurs des habitants. Comme ta Bibliotheque est bien fournie, je te suppose bien instruit de tout ce que je pourrois te dire en ce genre, & je vais uniquement me borner à quelques particularités que les coureurs qui m'ont précédé, n'ont pu savoir, ou qui ont échappé à leur diligence.

Je te dirai donc d'abord que traversant en l'air les vastes espaces de la mer du Sud, j'apperçus une isle de médiocre grandeur, que je croyois déserte, & qui me parut habitée. Je me souvenois très-bien que faisant la même route, il y a deux à trois cents ans, je n'y avois pas découvert la moindre trace de créatures humaines. Au lieu de cette ancienne solitude, je vis des champs cultivés, des bourgs, des villes, & toutes les apparences d'un petit Etat formé par des hommes. La nouveauté de l'objet me surprit, & la curiosité suivit de près la surprise. Je conçus tout-aussi-tôt le dessein de considérer de près cette colonie, & d'examiner si ce peuple, d'une origine si récente, & par sa situation si séparé du reste du monde, res-

ſembleroit à ceux du continent. Voici de quelle maniere je m'y pris pour tenter l'aventure.

Voyant, non loin de la mer, & dans le milieu d'un petit bois, une eſpece de cabane qui me paroiſſoit aſſez propre; je crus que je ne pouvois mieux m'adreſſer pour prendre langue, avant que d'entrer plus avant dans le pays. Mais comme j'appréhendai que ma préſence n'effarouchât celui qui vivoit dans cette retraite, ſi quelque raiſon d'humanité ne me le rendoit pas acceſſible, je feignis d'être un malheureux voyageur qui venoit de faire naufrage ſur la côte prochaine. Avec des habits, encore dégouttants de l'eau de la mer, un viſage défait, des genoux tremblants, & toute la mine extérieure d'un homme accablé de fatigue & de douleur, je me préſentai à l'entrée du boſquet, où je vis un bon vieillard qui prenoit le frais ſous ces arbres. A ſa vue je me jettai à terre, & joignant les mains, en accompagnant de triſtes gémiſſements une humiliation ſi profonde, je lui marquai par ces ſignes muets l'extrême beſoin où j'étois de ſon aſſiſtance. Il compris

ce que je voulois lui dire, & courant pour me relever " Frere, *me dit-il en* » *Chinois*, soyez le bien venu ; je vous » plains. Entrez chez moi, vous y trou- » verez du secours. Je suis logé à l'é- » troit, mais quelque petite que soit » ma demeure, il y a toujours place » pour des infortunés comme vous ». Je le remerciai très-humblement dans la même Langue, & charmé qu'il fut de m'entendre, je crus remarquer que cette communion de langage ajouta quelque chose à la vivacité de sa compassion naturelle.

Dispense-moi, studieux ben Kiber, de te décrire la réception qu'il me fit dans sa maisonnette. Il n'y oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus tendre & de plus gracieux pour me remettre & pour me consoler ; mais tu t'imagines aisément qu'il voulut savoir mon histoire, & que je ne pus lui refuser cette satisfaction. Je lui dis que j'étois Chinois de naissance ; que m'étant jetté de bonne heure dans le commerce, j'avois acquis par ce moyen la connoissance de quelques Européens qui m'avoient mis en tête de voyager comme eux, afin

de

de faire une plus grande fortune; que je m'étois embarqué dans l'un de leurs vaisseaux qui alloit au Pérou, d'où je comptois de passer en Hollande, afin de retourner ensuite à la Chine, en faisant le tour de l'Afrique; que notre vaisseau venoit de donner contre un rocher sur les côtes de cette Isle; que je croyois être le seul qui se fût sauvé de tout l'équipage, & qu'en perdant tout mon bien, je m'estimois heureux d'être tombé dans une Isle, dont les habitants étoient aussi humains que je le venois d'éprouver.

La fin de mon discours l'attendrit, & je m'apperçus de quelques larmes qu'il retenoit avec peine. Je crus d'abord qu'il les donnoit beaucoup moins à mes louanges qu'à mes disgraces; mais il ne me laissa pas long temps dans l'erreur.
„ Mon Fils, *me dit-il*, je vois bien que
„ cette isle vous est encore inconnue.
„ Les habitants n'en sont pas à beau-
„ coup près si humains & si vertueux
„ que vous le présumez; peut-être mê-
„ me n'y a-t-il point de Nation plus
„ méchante. Ma retraite en est une preu-
„ ve, je n'ai trouvé que ce seul moyen

„ pour passer dans quelque repos le reste
„ de mes jours. Il regne parmi nous
„ tant de scélératesse, qu'il m'a fallu
„ fuir pour jamais les bourgs & les
„ villes; heureux encore si dans mon
„ Hermitage je pouvois ignorer ce qui
„ se fait dans le Monde „! A ces mots,
les larmes qu'il avoit jusqu'alors contraintes, coulerent en abondance, & saisissant avec politesse l'occasion qu'il me présentoit lui-même de le faire parler, je lui témoignai mon étonnement de ce qu'il me disoit, & le priai de m'apprendre comment il étoit possible que dans un pays qu'il me disoit si corrompu, je trouvasse pour ma premiere rencontre un si honnête homme. " Mon
„ Fils, *répondit-il*, je suis à présent trop
„ ému pour vous satisfaire; renvoyons
„ ce récit à demain. Vous avez besoin de
„ repos, voilà un lit que je vous ai pré-
„ paré. Dormez tranquillement, & je
tâcherai, s'il se peut, d'en faire autant dans le mien.

Je me levai dès la pointe du jour, & trouvai mon hôte de bout; il faisoit du chocolat, & m'ayant demandé comment je me portois après les chagrins

& les peines de la journée précédente, il me fit prendre avec lui deux tasses de cette liqueur. Je lui réitérai mes remerciments, & l'assurai que je ne sentois plus d'autres maux que les siens; que ce qu'il m'en avoit dit la veille m'avoit occupé toute la nuit, & que j'étois dans une extrême impatience d'en savoir davantage, afin que je pusse, ou le consoler, ou m'affliger autant que je le devois avec lui, pour lui témoigner toute ma reconnoissance. *Je le veux bien*, me dit-il, *je puis le faire à cette heure avec moins d'émotion que je ne l'aurois fait hier au soir.* Et continuant son discours, il m'apprit le détail dont je te ferai le récit, comme sortant de sa bouche.

« Il n'y a guere plus de 150 ans, *me dit-il*, que mon bisayeul transporta ici sa famille avec un grand nombre de ses compatriotes, habitants de *Chan-Tong*. Un Mandarin de cette Province, très-savant, très-spirituel, & sur le tout, un des plus honnêtes hommes de son temps, leur en inspira le dessein. La *Chine* étoit alors dans une situation violente, tout y étoit dérangé. Dans la

gouvernement, dans les mœurs du peuple, dans les tribunaux de Justice, il ne régnoit que licence, qu'oppression, que tyrannie. *Van-Venq*, c'étoit le nom du Mandarin, voyoit avec douleur ce désordre. Il aimoit la vertu & la paix; une vie opposée à ses inclinations, lui devint amere. Il en conçut un dégoût invincible, & médita le projet de chercher quelque coin de la terre où il pût finir ses jours d'une façon plus tranquille & plus agréable. Pendant qu'il s'occupoit de ces réflexions, il eut occasion d'entretenir un Navigateur, qui lui parla d'une Isle inhabitée qu'ils avoient rencontrée sur leur route, & dans laquelle on pourroit faire un établissement très-commode. Le Mandarin frappé de ce récit, ne manqua point de faire quantité de questions; & s'affermissant de plus en plus dans son idée; il engagea le Navigateur par de grandes promesses à se charger d'y conduire lui-même une colonie. Ayant gagné ce point, il ne lui fut pas difficile de faire entrer dans son plan quantité de familles qui lui étoient attachées. Ils s'embarquerent sous sa conduite; & tout ayant

favorisé leur entreprise, ils arriverent bientôt dans cette nouvelle patrie.

" Le Chef donna ses premiers soins à revêtir le gouvernement d'une forme qui en assurât le repos, en lui donnant pour base la félicité du peuple. Je ne vous parlerai ni du partage des terres, ni de la distribution des habitants, ni de la fondation des villes, ni de tant d'autres choses que de sages Princes ne négligerent jamais. A tous ces égards *Van-Venq*, profitant de tout ce qu'il y a de meilleur dans les Livres publics & dans les usages de la *Chine*, & y ajoutant ce qu'une longue expérience, jointe à de profondes réflexions, lui avoit appris de plus utile pour le bien d'un Etat, n'oublia rien de ce que pouvoit imaginer la prudence la plus consommée. Mais on peut dire qu'en quelque sorte il se surpassa lui-même dans les Loix qu'il établit pour faire fleurir dans la Nation la concorde, la subordination, l'humanité, l'harmonie & l'innocence des mœurs. Persuadé que la multitude des Loix fait toujours plus de mal que de bien, il réduisit les siennes à deux, qui lui parurent renfermer tout ce que

la saine raison dicte aux hommes. La premiere étoit *d'aimer la vérité*, & la seconde, *d'aimer la justice*; “ car, *di-*
» *soit-il*, la vérité & la justice sont in-
» séparablement unies entre elles par
» la nature même des choses. Le men-
» songe n'est nécessaire qu'à celui qui
» fait mal, & celui qui fait mal, n'a
» de ressource que dans le mensonge.
» Tout homme qui se prescrit de ne di-
» re que la vérité, ne fera point d'ac-
» tion qu'il ne sauroit avouer sans hon-
» te, & tout homme qui ne sort point
» des bornes de la justice, ne sera ja-
» mais dans l'obligation de mentir.

“ Avec ce peu de loix, animées par l'exemple & par l'autorité d'un Prince très-juste & très-vrai lui-même, la premiere génération jouit de tout le bonheur que la condition mortelle peut espérer dans ce monde; mais cela ne fut pas de durée. Bientôt quelques mauvais Citoyens s'apperçurent qu'à l'aide d'une bonne foi apparente, on pouvoit tirer du mensonge mille avantages, & qu'il suffisoit des dehors de la vertu pour en avoir tout le mérite réel. Dans ce principe ils hasardent les actions les plus

perfides & les plus noires ; & comme personne ne s'en défioit, ils porterent fort loin les excès de la fraude avant que l'on s'avisât seulement de les soupçonner de fripponnerie. Quelques gens enfin ouvrirent les yeux, & ceci produisit deux effets opposés. Les uns n'en détesterent que davantage le mensonge, dont la conduite étoit d'autant plus infame, que l'on s'en servoit contre un peuple simple & crédule ; & les autres se laisserent au contraire entraîner dans cette affreuse habitude, parce qu'ils la jugerent non moins commode qu'utile chez un peuple semblable.

" Cette diversité de sentiments causa peu-à-peu de grandes disputes. La vérité toujours belle, toujours aimable par elle-même, trouva de zélés partisans & de puissants défenseurs. Le grand nombre étoit encore pour elle, & ses plus grands ennemis, ne se sentant pas l'audace de franchir toutes les bornes, faisoient profession d'avouer que la permission de mentir n'alloit point jusqu'au mépris du serment. C'étoit peu de chose ; mais c'étoit pourtant quelque chose ; mais quelles digues ne ren-

verse point un torrent qui se déborde ? Deux hommes acheverent l'inondation du vice, & la porterent au comble. Le premier, qui de mauvais Plaideur devint passable Mathématicien, s'étoit acquis une grande réputation par le moyen de quelques tours de passe-passe qu'il savoit faire avec assez d'adresse. Ne sachant d'ordinaire ce qu'il disoit, ni ce qu'il vouloit dire, il eut le bonheur de faire accroire au Public qu'il pensoit mieux qu'il ne parloit, & que l'obscurité de ses discours n'étoit que profondeur de savoir, ou que sublimité de génie. Cet homme, tel que je viens de vous le dépeindre, avoit l'air naturellement grave, & artificieusement composé, ce qui le faisoit passer pour un homme de bien parmi les gens qui ne le connoissoient pas. Il n'étoit donc pas surprenant qu'il fût pour le mensonge ; mais ce que je ne puis me rappeller sans horreur, c'est que pour bannir la vérité de la terre, il réunit l'esprit de chicanne qu'il avoit retenu de sa premiere profession, avec les subtilités que peuvent fournir les Mathématiques, & qu'il entreprit de prouver par l'Algebre que

l'homme étant un agent, non libre, mais nécessaire, il n'y a différence aucune entre le vrai & le faux, parce que toutes les actions humaines sont nécessités. . . . . .

"Mais comme on opposoit à cela (1) l'autorité de *Confucius* qui prescrit la vérité pour la vertu Cardinale, un *Bonze* fort accrédité parmi les femmes, & très-puissant à la Cour, leva tous les scrupules. Il commenta si bien cet endroit des loix du grand Législateur de la *Chine*, qu'il en conclut, que le respect même de la vérité autorisoit le mensonge, & qu'il n'y avoit que les gens qui avoient le plus de vertu, qui sussent mentir. Il n'en fallut pas davantage pour ouvrir la porte à la licence la plus effrénée. Ce n'est plus dans cette Isle que pieges, que dol, que parjure, que brigandage. Il y a plus de sureté parmi les tygres, que parmi les hommes. En vain ai-je voulu opposer ma voix à ce débordement, on m'a cruellement puni de mes sages le-

(1) Du Halde, *Descrip. de la Chine Tom II. pag.* 393. *Ed. de la Haye* 1736. Dans le Tchong-Yong, Ouvrage de *Confucius*, ce Philosophe établit que la vérité est l'essence de toute vertu.

çons ; parents, amis, enfants mêmes, tout s'est soulevé contre moi. Il m'a fallu enfin quitter la patrie, & vous me voyez dans cette retraite, attendant comme une grace, la mort qui dérobera la connoissance de tant de malheurs. „

Une autre fois peut-être, studieux ben Kiber, je t'acheverai mon Histoire ; en voilà assez pour une Lettre.

Porte-toi bien, & comptes que partout les hommes ne valent pas grand chose.

LETTRE CLXXIV.

Le Cabaliste Abukibak *à* Ben Kiber.

TU n'ignores pas, studieux ben Kiber ; qu'il y a eu des Philosophes qui ont cru que la vie n'étoit qu'un songe continuel, & qu'il n'y a pas plus de réalité dans ce que nous voyons & faisons pendant la veille, que dans les songes que nous avons pendant le sommeil. Entre les réponses qu'on leur a faites, celle-ci est regardée comme une des plus solides. On leur a dit qu'il y

avoit une différence essentielle entre ce qui se passoit dans le sommeil. Tout est lié dans le premier cas; les objets se succedent les uns aux autres toujours dans le même ordre & dans le même arrangement. Il n'en est pas de même dans le sommeil: les objets d'un songe n'ont aucun rapport les uns aux autres; ce sont des idées séparées qui n'ont aucune liaison entr'elles. S'il arrive qu'il y ait quelque arrangement dans les idées qui le composent, cet arrangement ne sauroit être de durée; le songe de la nuit suivante ne se trouve lié par quoique ce soit au précédent.

Cette raison a sans doute de la force, mais je crois qu'il faut pousser le raisonnement plus loin, & dire qu'on ne trouve point dans une succession de dix ou douze songes un arrangement entre les idées qui le composent, semblable à celui qu'on observe dans tous le cours de la vie. L'on peut faire l'histoire de la vie d'un homme, l'on peut y appercevoir en la lisant, une certaine enchaînure d'événements qui se succedent les uns aux autres, & qui ont entre eux un rapport qu'il est facile de découvrir

mais si quelqu'un entreprenoit de faire l'histoire de tous ses rêves, quelle bizarrerie n'y remarqueroit-on pas ! quelle désunion dans les idées ! Ce seroit un amas confus d'objets, entassés pêle-mêle les uns sur les autres.

Un songe que j'ai eu pendant deux nuits consécutives, a occasionné cette réflexion. Les mêmes idées & la même succession d'objets occuperent mon imagination pendant ces deux songes. Le second ne fut, à parler exactement, qu'une suite du premier, puisque mon imagination saisit la seconde nuit l'idée où elle en étoit restée la premiere. Un rêve de cette nature ne pouvoit que faire de fortes impressions sur mon esprit, & se graver profondement dans ma mémoire; mais outre la singularité de cette circonstance, il étoit encore remarquable par la nature des choses sur lesquelles il avoit roulé. Tu me permettras, studieux ben Kiber, d'user aujourd'hui du privilege de mon âge, & de t'ennuyer peut être par le récit d'une chose dont j'ai encore l'imagination toute frappée.

J'avois été occupé toute la journée

à certaines opérations chymiques qui exigeoient un grand feu & une attention continuelle. Me sentant fatigué, je crus qu'une heure, employée à quelque lecture amusante, pourroit me délasser, & rétablir le calme dans mon esprit, qui se ressentoit de l'assiduité avec laquelle j'avois été obligé de me tenir auprès du feu. L'on m'avoit apporté depuis peu les pieces d'un procès Littéraire; rien ne me parut plus propre à produire l'effet que je desirois, que la lecture d'un Ouvrage de ce genre. Comme ces sortes de pieces sont naturellement seches & peu intéressantes, leurs Auteurs qui n'ignorent pas cela, & qui veulent cependant que leurs Ecrits soient lus, ne négligent rien pour y répandre de l'enjouement. Dans cette pensée je commençai & achevai la lecture de ces diverses brochures; après quoi, j'allai me coucher, & je m'endormis.

Tout ce que j'avois fait pendant la journée avoit tellement mis mon sang en mouvement, que mon imagination échauffée agit toute la nuit. Il me sembla que j'étois dans une ville de l'O-

rient, où le peuple étoit divisé en deux factions. Chaque étranger qui vouloit s'y établir, étoit obligé de se déterminer pour l'un ou l'autre des partis; souvent même ils forçoient les simples passagers à prendre part à leur querelle. Ils n'eurent pas plutôt reconnu à mon visage que je n'étois point Citoyen, que je me vis environné d'un peuple entier; hommes, femmes, enfants, chacun s'empressoit à me demander si j'étois *Omanite* ou *Schoquanite*. Je ne comprenois rien à ces termes barbares, comment aurois-je pu leur répondre? Je me contentai donc de leur dire que je n'étois *Omanite* ni *Schoquarite*, mais *étranger*. A ces mots je me vis abandonné d'une partie de cette foule qui m'entouroit. Ceux qui restoient, se voyant plus libres, me dirent alors: « Quoique vous soyez étranger, vous „ ne sauriez-vous empêcher de prendre „ parti dans nos différents. Il ne s'agit „ pas d'une bagatelle, le point qui „ nous divise, intéresse tout le genre „ humain; & dès que vous en serez in„ formé, vous ne balancerez pas à „ vous déclarer pour nous. „ Là-dessus

je les priai de m'expliquer en peu de mots, de quoi il s'agissoit. « Monsieur, „ *me dit alors un de la troupe*, les „ Omanites qui se sont retirés, sont „ tous de coquins, & les Schoquarites, „ dont vous voyez une partie autour „ de vous, sont tous de fort honnêtes „ gens; hésiterez-vous à préférer leur „ parti à celui des autres? „ Sur cet exposé je leur dis, que je faisois profession d'être honnête homme, & que je me rangerois toujours du parti où il y auroit le plus d'honnêtes gens; que si ces sentiments suffisoient pour mériter d'être *Schoquarite*, je me ferois un devoir d'en prendre le nom. Cet aveu fut suivi de grandes démonstrations de joie de la part des assistants. L'on me promit toute la protection du parti, l'on m'assura que je ne me repentirois jamais de m'être déterminé de ce côté plutôt que de l'autre, & l'on me laissa libre.

Je fus charmé qu'une affaire dont j'avois d'abord appréhendé les suites, se fût terminée si heureusement. Je ne comprenois rien à tout cela, & j'aurois été fort curieux de voir un peu plus

clair sur la nature de leurs différents ? Il me sembloit que les *Omanites* étoient moins nombreux que les autres ; cette idée me rendoit suspecte la définition que l'on avoit donnée de l'un & de l'autre parti. “ S'ils sont tous des coquins, ,, *disois-je*, & que les autres soient tous ,, des honnêtes gens, il faut que le ,, nombre des gens de bien soit supé- ,, rieur dans cette ville à celui des vi- ,, cieux ; cependant c'est ordinairement ,, le contraire. ,, D'ailleurs, les *Omanites* m'avoient paru être pour la plupart d'un rang distingué ; ils portoient sur leur front les marques d'un caractere, différent de celui qu'on m'en avoit donné. Ils avoient agi, en me demandant de quel parti j'étois, avec moins d'emportement que les autres, & aussi-tôt qu'ils eurent appris que j'étois étranger, ils m'avoient quitté sans m'importuner davantage. J'avois bien remarqué que parmi les *Schoquarites* il y avoit des gens de façon ; mais ils étoient en petit nombre, & tout le reste n'étoit qu'une fougueuse populace, passionnée, incapable d'entendre raison, & qui se laissoit mener pas les Chefs du parti.

Une autre chose non moins singuliere ne m'avoit point échappée. Dans un grand peuple les mouvements sont pour l'ordinaire confus & tumultueux ; mais je n'apperçus rien de semblable parmi celui des *Schoquarites*. Ceux qui étoient à la tête, dirigeoient tous les mouvements des autres ; avançoient-ils, tous avançoient ; prenoient-ils la droite, tous tournoient leurs pas de ce côté-là ; retournoient-ils sur la gauche, les autres en faisoient de même ; en un mot, on auroit dit que tout ce peuple n'étoit qu'un corps animé par une même ame. Celui qui me parut avoir le plus d'influence sur tous ces mouvements, étoit un petit homme tout pétillant d'esprit & de feu. Malgré cette grande vivacité, il savoit assez se modérer, pour ne pas faire appercevoir d'une maniere grossiere que c'étoit lui qui étoit l'ame de cette multitude. Il avoit autour de lui un certain nombre de personnes de médiocre intelligence, auxquelles il avoit accoutumé de parler par signes ; elles entendoient jusqu'au moindre clin d'œil de cet homme. Aussi-tôt qu'il avoit manifesté sa pensée, ses émissaires la

faisoient connoître à la multitude qui agissoit en conséquence. S'il s'abaissoit quelquefois à faire lui-même signe à d'autres qu'à ceux que je viens d'indiquer, il falloit que ce fût des personnes au-dessus du commun, qui par leur rang ou leur crédit pouvoient soutenir le parti. Lorsque ceux-ci n'étoient pas dociles aux insinuations de ses Ministres, il se donnoit la peine de leur faire entendre raison lui-même. Plusieurs femmes étoient du nombre de ses émissaires, elles lui étoient d'un plus grand service que les hommes, parce que n'ayant point de vocations particulieres, elles ne s'employoient uniquement qu'à procurer le bien du parti. D'ailleurs, elles étoient hardies, ne se rebutoient point des difficultés, essuyoient cent affronts, plutôt que de se désister de ce qu'elles avoient résolu. C'étoient elles qui les premieres m'avoient arrêté, qui m'avoient le plus pressé à me déterminer, & qui m'avoient promis la protection de leurs amis, après ma réponse équivoque. Enfin, une derniere chose qui m'avoit frappé, fut que ces gens, si unis lorsqu'il s'agissoit du point

qui les divisoit d'avec les *Omânites*, étoient extrêmement partagés entr'eux sur quantité d'autres choses. Ils ne s'aimoient point, & je les entendois séparés en petites bandes, & se retirant, dire du mal les uns des autres le plus cordialement du monde.

J'étois tellement occupé de tout ce que je venois de voir, & des réflexions qui en avoient été les suites, que comme une statue, je restai immobile dans la place où toute cette foule m'avoit abandonné. Je sentois dans mes membres une certaine roideur, qui ne me permettoit pas de les mouvoir, & je crus véritablement qu'il m'étoit arrivé la même chose qui étoit arrivée autrefois à la femme de Loth. J'étois dans cette triste situation, lorsqu'il me sembla appercevoir un de ces Esprits élémentaires qui s'occupent à faire du bien aux mortels, & qui étoit de ma connoissance. Aussi-tôt je l'appellai, lui racontai mon aventure, & le priai de me tirer de l'embarras où je me trouvois. Il ne me refusa point son secours, & je crus alors avoir recouvré l'usage de mes membres. En nous retirant,

je lui demandai divers éclaircissements sur les habitants de cette Ville, & sur les deux factions qui les partageoient. Voici ce qu'il m'apprit.

" Deux Imans ont occasionné cette
„ division qui te surprend. L'un, après
„ avoir passé par divers états, se déter-
„ mina enfin pour l'Eglise. Il se tourna
„ entiérement du côté de l'éloquence,
„ & devint en peu de temps le plus
„ beau déclamateur de son siecle. La
„ réputation qu'il s'acquit par-là, lui
„ enfla le cœur. Il regardoit tous ses
„ confreres avec mépris, n'en parloit
„ qu'en des termes qui manifestoient
„ la supériorité qu'il croyoit avoir sur
„ eux, & ne faisoit cas que de ceux
„ qui encensoient à ses talents. Il ne
„ vouloit pour amis que des personnes
„ de la premiere distinction; il avoit
„ pris un tel ascendant sur l'esprit de
„ plusieurs d'entr'eux, qu'ils n'au-
„ roient pas osé décider si une chose
„ étoit blanche ou noire, sans l'avoir
„ consulté auparavant. Si quelques-uns
„ étoient assez rebelles pour ne pas
„ s'en tenir à sa décision, il leur don-
„ noit le fouet sans miséricorde. L'au-

„ tre étoit un homme véritablement
„ ſavant : ſes diſcours étoient toujours
„ pleins d'excellentes choſes, & étoient
„ autant de preuves de ſon érudition ;
„ mais la maniere dont il les débitoit,
„ n'étoit pas propre à les faire valoir
„ auprès de la multitude. Il n'y avoit
„ qu'un petit nombre de perſonnes de
„ goût ; qui, ſans s'arrêter à cet ex-
„ térieur, jugeoient de ſes diſcours
„ par les choſes mêmes, plutôt que
„ par la récitation. Retiré dans ſon ca-
„ binet, il faiſoit ſes délices de l'étude,
„ & ne ſe répandoit qu'autant qu'il y
„ étoit obligé par la bienſéance. On lui
„ faiſoit plaiſir de l'aller voir, & ja-
„ mais on ne le quittoit ſans avoir ap-
„ pris quelque choſe de nouveau. Il
„ étoit aimable dans la converſation,
„ & ceux qui le connoiſſoient, trou-
„ voient plus de ſel & plus à profiter
„ dans ſon commerce, que dans celui
„ de ſon rival. Comme il n'étoit ni
„ d'une taille auſſi avantageuſe, ni auſſi
„ bien fait que le premier, il n'étoit pas
„ autant goûté des femmes, qui font
„ toujours grand cas de cet extérieur
„ impoſant. „

« Tu juges bien que lorsque ces » deux Imans se rencontroient, chacun se tenoit dans son caractere. Le » premier, fier de sa réputation, auroit voulu que l'autre eût rampé devant lui : le second, convaincu qu'il » avoit plus de lumieres & plus de » capacité que celui-là, ne croyoit » point qu'il lui convînt de plier devant un homme, dont le mérite se » bornoit à bien déclamer. Ils se trouvoient souvent d'avis contraire, & » dans ces petites disputes le Savant » l'emportoit sur le beau parleur. Celui-ci, étonné de trouver un homme » qui s'opposoit à ses décisions, le craignoit & fuyoit sa compagnie autant » que la bienséance le permettoit. » Ils paroissoient extérieurement bons » amis; mais dans le fond ils n'étoient » rien moins que cela. La chose en effet ne pouvoit pas être autrement, » on hait les personnes que l'on craint, » & l'on ne sauroit souffrir un égal qui » se donne des airs de supériorité & » d'importance. Peut-être y entroit-il » un peu de jalousie de métier; mais » c'est ce qui n'a pas encore été bien

„ décidé. Quoi qu'il en ſoit, ce feu, „ caché aſſez long-temps ſous la cen„ dre, éclata par l'occaſion que je vais „ dire. „

Dans le temps que j'en étois à cette partie de mon ſonge, & que je m'impatientois de ſavoir le reſte de cette hiſtoire, un gros chat du voiſinage étoit monté ſur un toît, d'où il pouvoit aiſément entrer dans mon grenier. Malheureuſement la fenêtre ſe trouva ouverte; il monte deſſus, & ſaute dans ma maiſon. La chambre où je couchois eſt préciſément ſous le grenier. Le bruit qu'il fit en tombant, fut ſi grand que je m'éveillai en ſurſaut, & ne me remis du trouble que cela m'avoit cauſé, que quelques moments après. Je ne me rendormis que vers le point du jour; mais je ne fus pas aſſez heureux pour rattraper la ſuite de mon ſonge.

Je m'occupai pendant la journée comme à mon ordinaire. Lorſque la nuit fut venue, & que dégagé de tout embarras, je me trouvai un peu plus tranquille, les idées de ce ſonge me revinrent à l'eſprit. Je pris plaiſir à repaſſer ſur chacun des traits qui ſe caractériſoient,

& dont j'avois encore la mémoire toute fraîche. Je ne doute point que cette application n'ait été la cause du nouveau songe que je fis, & que je t'ai déja déclaré être une suite du premier.

Il me sembla que je me trouvois encore dans la même Ville, accompagné de ce Sylphe, qui continuoit à m'expliquer la cause du phénomene dont j'avois été si surpris. Mais au lieu que dans le premier songe il m'avoit paru que j'étois au milieu de la place publique, je crus dans celui-ci me trouver sur un minaret, d'où je pouvois découvrir tous les quartiers de la Ville. Il y avoit même ceci de singulier, c'est qu'on pouvoit de-là voir dans l'intérieur de toutes les maisons, & pénétrer dans tout ce qui s'y passoit de plus secret. Quelque envie que j'eusse d'entendre la suite du discours de mon Sylphe, je ne pus résister à la tentation de jouir pour un moment du spectacle que j'avois devant les yeux. Rien ne pouvoit être ni plus varié, ni plus réjouissant. Là je voyois une assemblée, où, après s'être occupé quelques moments à médire, l'on s'appliquoit à chercher les

moyens de rétablir le calme dans la ville, divisée depuis si long-temps. Le seul remede qu'on approuvoit, étoit de bannir tous les plus habiles Imans. Ici c'étoit des artisans, qui, au lieu de se mêler chacun de sa profession, décidoient en dernier ressort de la paix & de la guerre; jugeoient du mérite de ceux qui les gouvernoient, & n'épargnoient aucun des titres les plus odieux à ceux qu'ils condamnoient. Dans un autre endroit, c'étoit un Marchand, qui, ne sachant comment se défaire d'une étoffe de rebut, consultoit sur les moyens de la mettre à la mode. Je n'aurois jamais fait, studieux ben Kiber, si je voulois te détailler tout ce qui me frappa dans cette circonstance. Je pourrai peut-être t'en entretenir une autre fois. Je me bornerai aujourd'hui à achever de te faire part de ce que j'appris de cet Esprit élémentaire dont j'étois accompagné.

Lorsqu'il vit que ma curiosité étoit en partie satisfaite, & que j'étois en état d'écouter avec attention ce qu'il avoit à me dire, il continua ainsi: Celui de ces Imans dont je t'ai parlé le

premier, avoit invité à dîner un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il n'avoit pas oublié son Antagoniste. Le repas fut des plus splendides, & servi avec autant de délicatesse que le peut être la table d'un Iman; mais rien n'attira plus l'attention des convives qu'un grand pâté qui étoit au milieu de la table. Il avoit la figure d'un gros *in-folio*, & étoit revêtu extérieurement de magnifiques planches en taille-douce. Le Maître de la maison, voyant les yeux de tous ses hôtes attachés sur ce plat, leur dit: " Messieurs, le pâté qui attire
„ vos regards, est un plat de ma façon.
„ Je ne doute point qu'il ne soit excel-
„ lent; c'est aussi pour cela que je l'ai
„ fait assez grand, pour que tout le
„ monde puisse en avoir suffisamment.
„ Je ne vous dirai point de quoi il est
„ fait; il faut que chacun de vous le
„ devine, & en dise son sentiment sans
„ flatterie & sans déguisement. Je vous
„ prierai seulement de remarquer que
„ c'est moi qui l'ai fait, & que je le
„ trouve excellent. „ Après avoir dit cela, il se mit en devoir d'en servir ses Convives. Tous faisoient de leur mieux

pour découvrir de quoi il étoit fait : il y eut autant d'avis à cet égard, qu'il y avoit de personnes à ce festin ; mais en général ils s'accordoient à le trouver excellent. Il n'y avoit sortes de mets exquis auxquels ils ne comparassent ce pâté, il devenoit dans la bouche de chacun d'eux, ce que les Rabbins disent que la Manne étoit dans la bouche de chaque Israélite ; c'est-à-dire, qu'il avoit le goût que souhaitoit celui qui en mangeoit. Notre Iman, flatté de tant d'éloges, leur dit : « Qu'il étoit » charmé que ce plat fût de leur goût ; » qu'il n'en avoit presque pas douté, » puisque dès long-temps il s'étoit apperçu qu'il n'y avoit presque point » de différence entre son goût & le » leur. » En même-temps il en servit encore à ceux dont les assiettes étoient vuides, & revint ainsi plusieurs fois à la charge. Le second Iman, qui avoit été servi comme les autres, n'avoit encore rien dit, ni sur la composition du pâté, ni sur le cas qu'il en faisoit, lorsque tous ces autres Messieurs en étoient à la seconde assiette. Il avoit bien lâché quelques mots à l'oreille de ses voisins,

pour leur déclarer qu'il ne trouvoit pas cela aussi exquis que les autres; mais ce discours n'avoit pas passé plus loin. Son assiette n'étoit pas encore vuide, & il étoit occupé à choisir quelques champignons, ou d'autres garnitures de cette espece, lorsque quelqu'un lui adressa la parole, & lui dit qu'il sembloit ne pas trouver à ce pâté le même goût que les autres; puisqu'il en étoit encore à la premiere assiette. « Je vous » avouerai, *répondit-il*, que la grande » diversité de choses qui entrent dans » sa composition, m'arrête un peu. Je » cherche à les goûter les unes après » les autres, afin de savoir précisément » ce que c'est; après quoi, je jugerai » si elles sont toutes bien assorties en- » semble. » Cette réponse qui n'étoit qu'une honnête défaite, fit de la peine au Maître de la maison. « Il seroit sur- » prenant, *dit-il*, que l'Iman Ibrahim » eût trouvé ce pâté de son goût; ce » seroit la premiere fois qu'il lui seroit » arrivé d'approuver à pur & à plein » quelque chose de ma façon. Ainsi, » Messieurs, sans vous embarrasser de » ce qu'il pense, mangez toujours,

„ puisque vous trouvez ce mets bon. „

Une réponse aussi seche & aussi pleine de mépris, piqua cet Iman. “ Ce „ n'est point, *dit-il*, parce que je trou„ ve du plaisir à désapprouver ce que „ vous faites, que je me suis exprimé „ comme je viens de faire ; au contrai„ re, puisqu'il s'agit de parler claire„ ment, je vous dirai que dès le pre„ mier morceau que j'en ai goûté, ce „ pâté ne m'a point paru bon. Mais „ voyant que toute la compagnie le „ trouvoit exquis, & me défiant de „ mon goût, je cherchois quelque cho„ se qui pût le rapprocher de celui de „ ces Messieurs ; mais je vous avoue „ que quelque effort que j'aie fait, il „ ne m'a pas été possible d'en venir à „ bout. „ Quelqu'un lui ayant demandé là-dessus ce qui lui déplaisoit si fort dans ce mets, voici ce qu'il répondit, sans se faire presser davantage. “ Ce „ qui domine dans ce pâté, & ce qui „ en fait l'essence, c'est des lambeaux „ de Sermons hâchés bien menu, & „ ensuite délayés dans de la crême. On „ a bien battu ce mêlange, qui s'est „ enflé comme fait la crême fouettée.

„ J'avois d'abord soupçonné cela, „ lorsque j'y ai trouvé des morceaux „ de papier assez grands, qui n'avoient „ été ni bien hâchés, ni assez délayés. „ En falloit-il davantage pour me „ donner du dégoût pour un tel mets? „ Ce qui vous a fait prendre à tous le „ change, c'est la quantité d'ingré„ dients dont il a accompagné sa com„ position. Vous y trouvez des produc„ tions de toutes les parties du Mon„ de; il y a même quantité de choses „ rares que la Nature ne produit plus „ aujourd'hui, que les Anciens ont eu „ soin de ramasser, & qui sont parve„ nues par ce moyen jusques à nous. „ Il a joint tout cela aux lambeaux „ dont je vous ai parlé, & en a fait ce „ pâté; c'est la raison pourquoi vous „ êtes si fort partagés sur le goût qui y „ domine. Comme l'Iman Mahomet, „ *ajouta-t-il*, n'est ni Epicier, ni Dro„ guiste, il s'est souvent laissé tromper „ par ceux de qui il a acheté les in„ grédients dont je vous ai parlé. Au „ lieu de s'adresser aux Marchands qui „ les ont de la premiere main, & qui „ les vendent sans aucune falsification,

„ il les a achetés dans la premiere bou-
„ tique, ſans s'informer ſi ces Mar-
„ chands en détail étoient de bonne
„ foi ou non ; de ſorte qu'il a ſou-
„ vent été trompé, & qu'il a fait en-
„ trer dans la compoſition de ſon pâté
„ bien de mauvaiſes drogues. Si quel-
„ quefois il s'eſt adreſſé à ces gros Mar-
„ chands, il ne s'eſt pas donné la pei-
„ ne de choiſir ce qu'il y avoit de meil-
„ leur dans leur magaſin ; il a pris au
„ haſard, & a employé aſſez ſouvent
„ ce qu'il pouvoit choiſir de moindre.
„ D'ailleurs, je regarde comme un
„ grand défaut cet état d'incertitude
„ dans lequel il nous laiſſe. Aucun de
„ nous ne ſauroit dire quel eſt préciſé-
„ ment le goût de ce pâté ; cependant
„ il eſt agréable de ſavoir ce qu'on
„ mange. „ Il dit encore diverſes autres choſes, pour appuyer le jugement qu'il venoit de porter de ce pâté.„

Tous les Conviés furent étonnés de la hardieſſe avec laquelle il venoit de parler. Les plus ſenſés, qui font toujours le plus petit nombre, approuverent ſes raiſons ; mais la multitude le regarda comme un hargneux qui

cherchoit à mordre ſur tout, & qui n'avoit trouvé à redire à ce pâté que pour faire de la peine à celui qui l'avoit fait. Depuis ce moment-là, ils devinrent ennemis déclarés, & toute la Ville prit parti dans leur querelle. Il y a cinquante ans que la choſe dure, & les deux factions ſont aujourd'hui auſſi animées l'une contre l'autre, qu'elles l'étoient quelques jours après l'aventure du pâté. Il eſt vrai que divers incidents ſont encore venus à la traverſe, & ont contribué à aigrir davantage les eſprits. Ce petit homme que tu as vu à la tête du parti des *Schoquarites*, eſt auſſi un Iman. La Moſquée qu'il ſert, eſt une des moins conſidérables de la Ville, & il ſouhaiteroit fort. . . . .

Mon Sylphe ſe préparoit à en dire davantage, lorſqu'il ouit une voix qui l'appelloit. " Je ſuis, *me dit-il*, obligé
„ de te quitter pour voler là, où mon
„ devoir m'appelle. Auſſi-tôt que je
„ me ſerai acquitté de ce qu'on exige
„ de moi, je te rejoindrai, & acheverai l'Hiſtoire dont tu ſouhaites de
„ voir la fin. En attendant, amuſes-toi
„ à

„ à contempler ce qui s'offre à ta vue. „ En disant ces dernieres paroles, il me quitta. Ce départ précipité causa une telle révolution au-dedans de moi, que je m'éveillai, & mis fin de cette maniere à mon rêve.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CLXXV.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE réfléchissois il y a quelques jours, sage & savant Abukibak, sur les diverses choses qui entrent dans le commerce, & qui sont l'objet du négoce. Je trouvai qu'il n'y avoit aucun peuple, qui, soit directement, soit indirectement, n'y mît quelque chose du sien. Dans presque tous les pays du monde il y a du superflu, que les habitans ne sauroient entiérement consumer, & dont ils font part à leurs voisins, qui leur donnent d'autres choses en échange dont ils ont besoin. Ceux qui n'ont pas ce superflu, n'ont pas laissé de trouver le moyen de mettre

quelque chose dans le commerce; ils se sont chargés de porter dans les pays éloignés celui des Nations qui sont dans leur voisinage, & leur ramenent en échange quantité de choses, qui, si elles ne sont pas nécessaires, sont néanmoins utiles. Pour s'emparer de cette branche du commerce, qui est la plus propre à enrichir, il a fallu être à portée de recevoir, sans beaucoup de frais, les marchandises des autres, & de les transporter ailleurs de la même maniere. Les grandes rivieres d'un côté, & la mer de l'autre ont été les circonstances les plus avantageuses pour faciliter ces envois & ces retours; mais tous les peuples n'ont pas été situés aussi avantageusement. Que pouvoient mettre dans le commerce ceux, qui n'ayant point de superflu, n'ont pas cette commodité? Ils devoient, ou se passer des marchandises des autres Nations, ou trouver quelques moyens de se les procurer, en donnant quelque chose en échange. Il n'y en a eu qu'un petit nombre assez sage pour se contenter des productions de leur pays; peut-être même n'y en a-t-il aucune qui ait poussé la modéra-

tion jusques à ce point. Toutes ont voulu avoir du superflu des autres, & il n'y a sorte de moyens qu'elles n'aient imaginés pour avoir de quoi faire un échange. Deux entre autres m'ont paru fort singuliers.

Il y a des peuples renommés par leur valeur, leur fidélité & leur endurcissement au travail, qui ont profité habilement de cette réputation pour échanger le prêt de ces qualités contre les choses dont ils croient avoir besoin dans leurs pays. Leurs Souverains ont autorisé leurs sujets à sortir de leur patrie pour un certain temps, afin d'aller chez les étrangers échanger l'usage de ces qualités contre le superflu des peuples au service desquels ils entrent. Quand ils ont fait ce commerce pendant quelques années, ils retournent dans leur patrie, où ils jouissent paisiblement du fruit de leurs travaux. Ce genre de négoce est d'autant plus lucratif, qu'il n'en coûte rien de réel aux peuples qui le font; il ne sort de leur pays que des hommes qu'ils ne sauroient à quoi employer, & il y rentre un équivalent, propre à les mettre au large. D'ailleurs,

l'exercice de ces qualités qui les font rechercher par les étrangers, fait qu'elles se fortifient par cet usage, & qu'ils sont plus propres à servir leur patrie quand ils y reviennent. Il est vrai aussi que quelquefois ils y introduisent les vices des peuples parmi lesquels ils ont vécu, & qu'ils cherchent à vivre dans leur Patrie de la même maniere que l'on vit dans les pays où l'abondance à fait naître le luxe, & tant d'autres choses qui en sont inséparables. C'est un mal je l'avoue; mais où ne ne trouvera-t-on pas des inconvénients ? C'est l'affaire des Souverains de prévenir ce malheur.

Plusieurs personnes regardent avec mépris le genre de commerce que font ces peuples; mais il me semble, sage Cabaliste, qu'ils se trompent dans leur jugement. Le commerce le plus noble, est celui que l'on fait de choses qui nous appartiennent réellement. Plus le droit de propriété que l'on a sur les choses est équivoque, moins le commerce en est noble & légitime. Celui de tous qui me paroît le plus vil, & le plus indigne du caractere d'homme, est celui d'un

marchand qui négocie une chose qui ne lui appartient point. C'est le cas de tous ceux qui n'ont point de fonds à mettre dans le commerce, & qui empruntent dans un pays pour aller vendre dans un autre. S'ils ne réussissent pas à vendre les marchandises qu'ils ont empruntées, ils se mettent dans la nécessité de faire perdre ceux qui ont eu assez de bonne foi pour les leur confier. Mais quel marchand peut se promettre de réussir? Et s'ils sont dans cette incertitude, que doit-on penser de leur hardiesse à emprunter ce qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir rendre? Il en est un peu autrement de ceux qui échangent le superflu du revenu de leurs terres; comme elles leur appartiennent en propre, ils y ont un droit légitime, & ce qu'elles produisent est à eux. Mais si l'on vouloit rechercher comment ils sont en possession de ces terres, de combien d'injustices ne trouveroit-on pas qu'ils se sont rendus coupables pour en acquérir la propriété? Ceux qui les ont reçues en héritage de leurs ancêtres, ne pourroient pas même être tranquilles à cet égard; tout leur droit se ré-

duiroit à celui de la possession. La tranquillité publique exige que ce droit soit suffisant, & les Législateurs ont sagement établi que l'on ne pût inquiéter aucun de ceux qui en jouissent ; mais à examiner la chose en Philosophe, cette possession donne-t-elle un droit réel ? La justice & l'équité ne souffrent aucune prescription, il n'y a donc point de commerce plus noble que celui que l'on fait de ses talents, qui sont des qualités qui nous appartiennent en propre, sur lesquelles nous avons, non-seulement un droit légitime, mais encore un droit juste & fondé sur toutes les regles de l'équité. En changeant l'usage de ces talents contre d'autres choses, on troque une marchandise sur laquelle personne ne peut prétendre de droit. Il n'y a que le Souverain qui puisse en exiger l'usage ; encore n'est-ce qu'en cas qu'il en ait besoin. Mais si le Souverain permet qu'on les emploie au service des étrangers, l'on est alors libre d'en user comme l'on juge à propos. Il n'est presque pas nécessaire, sage Abukibak, de te dire que je suppose dans tout ceci qu'on ne fait de ses talents

qu'un usage conforme à la probité & à la bonne foi.

La seconde espece de commerce qui m'a paru singuliere, est celle de vendre des hommes pour en faire des esclaves. Les Nations de l'Europe qui ont des établissements en Amérique, ont besoin d'un grand nombre de personnes pour faire valoir leurs terres, & en tirer un revenu qui puisse les dédommager des dépenses qu'elles sont obligées de faire. Les François & les Anglois, qui s'établirent en 1626. à *S. Christophe*, s'apperçurent bientôt que leurs compatriotes ne suffisoient pas pour faire fleurir leurs sucreries, & qu'ils n'étoient pas en état de soutenir le travail qu'elles exigent. Il fallut chercher les moyens de remédier à cet inconvénient, rien ne leur parut plus propre que d'employer des esclaves à ce travail.

Les Anglois penserent les premiers à cela, ils avoient quelque commerce sur les côtes d'Afrique, où les différents peuples qui y habitent, se font la guerre les uns aux autres, uniquement pour faire des prisonniers dont ils font des esclaves. Ils crurent que ces Nations,

qui font entre elles commerce de ces prisonniers, ne refuseroient pas de négocier cette marchandise avec eux; ils ne se tromperent point. A leur retour ils amenerent des esclaves Afriquains du Sénégal, du Cap-Verd, de la riviere de Cambie, de celle de Serrelione, & enfin de la côte de Guinée. Ce succès engagea les François à en faire autant. Depuis ce temps-là, ce commerce a été poussé plus loin, & il a été établi d'une maniere fixe & permanente dans le Royaume de Juda.

Avant ce temps-là, ce Royaume ne faisoit aucun commerce, & aucune Nation Européenne n'y avoit d'établissement comme en d'autres endroits de l'Afrique. Il étoit même assez peu considérable; mais depuis qu'il est devenu le principal marché où l'on puisse acheter des Negres, il s'est mis en réputation; les peuples se sont procuré les commodités de la vie, & l'on peut dire que les Grands du pays ont acquis par-là le moyen de vivre délicatement. « Un „ Etat des plus petits de la côte de „ Guinée, sans mines d'or ou d'autre „ métal, sans trafic de cuirs, d'yvoire,

„ de maniguette, de bois, de plumes „ d'Autruche, de gomme, ou des au- „ tres marchandises que l'on trouve „ dans le reste de l'Afrique, ne laisse „ pas de faire un Royaume très-riche, „ & un Roi des plus puissants seulement „ par le commerce des esclaves, qui „ est le plus considérable de toute la „ côte (1) „. C'est en ces termes qu'un voyageur parle du Royaume de Juda.

L'on croit communément que ces peuples qui négocient en esclaves, vendent leurs propres enfants; mais rien n'est plus éloigné de la vérité, il n'y a point de peuple au monde qui les aime plus tendrement. D'ailleurs s'ils les vendoient, leurs pays seroient bientôt dépeuplés. Il n'a que quatorze à quinze lieues d'étendue le long de la mer, & huit à neuf de largeur. Les femmes n'y sont point fertiles, & ils vendent toutes les années seize à dix-huit mille esclaves; comment seroit-il possible qu'il subsistât? Jamais ils n'exposent en vente des naturels du pays, à moins qu'ils n'aient été réduits en esclavage en pu-

(1) Voyage du chevalier de Marchais en Guinée, *Tom. II. p. 82. Ed. d'Amsterdam. 1731.*

nition de quelques fautes auxquelles les loix ont attaché ce genre de peine. Pour tenir leurs femmes dans le devoir, les loix permettent à un mari de les vendre s'il n'en est pas content. Quand le Roi a besoin d'argent, il négocie tout son serrail, & force les Grands à le remplir de nouveau. Ils vendent aussi les enfants, nés de personnes qui sont leurs esclaves, pourvu que ni le pere, ni la mere ne soient libres. Tout cela n'en fourniroit pas un nombre aussi grand que je l'ai d'abord dit; aussi la plupart sont amenés à Juda depuis l'intérieur du pays, & quelquefois de plus de cinq cents lieues avant dans les terres. Il y en a de neuf especes de qualités différentes. Il n'est pas difficile de les reconnoître, parce que chaque Nation se fait des incisions particulieres sur le corps, qui la distingue de tout autre.

La maniere dont se fait ce commerce, illustre Cabalistes, m'a paru bien singuliere. Chaque vaisseau Européen qui vient à Juda pour acheter des esclaves, est obligé de payer de certains droits avant de commencer son achat. La mon-

noie du pays consiste dans une espece de coquilles qu'on pêche aux Isles Maldives. On les nomme des *Bouges*, ou *Cauris* : on en donne mille & quatre-vingt livres au Roi, deux cents vingt-cinq aux Grands, & cinq au Tonnelier du Roi. Après cela, il faut faire présent d'une pinte d'eau-de-vie au crieur public, & acheter neuf esclaves, tant du Roi que des Grands. On n'a pas la liberté de les examiner, & il faut les prendre tels qu'ils sont, & les payer tout comme les autres. Pour l'ordinaire ils sont vieux ou malades, & meurent en route. Quand on a payé ces droits, le Roi fait annoncer à ses sujets qu'il leur accorde la liberté de négocier les esclaves avec les gens d'un tel vaisseau.

L'on ne donne point d'argent contre ces captifs, tout se paie en marchandises, ou en cette espece de coquilles dont je t'ai parlé. La quantité qu'on en doit donner, aussi bien que des autres choses, est réglée. Un homme, par exemple, coûtera quatre-vingt livres de Bouges, ou bien quatre ou cinq ancres d'eau-de-vie. On paiera un peu

moins d'une femme; elles peuvent couter quinze à dix-huit grosses de pipes de Hollande. L'on donne aussi en échange quelques pieces de ces plus mauvaises toiles de coton des Indes, de la poudre à canon, & des fusils à proportion; de sorte que chaque esclave ne coûte guere plus qu'un porc ou un veau.

Ce que je viens de te dire du prix des enfants, n'est pas tellement fixe qu'il n'y ait aucune variation. L'âge, le sexe, & l'état de la santé y causent souvent du changement & en font rabaisser le prix. C'est quelque chose de fort comique de voir la maniere dont on les examine avant de les acheter. On diroit, à voir tout ce manege, qu'on est à un marché de chevaux, & que les acheteurs & les vendeurs sont des maquignons qui cherchent à se tromper réciproquement. On fait venir des experts qui visitent ces esclaves, & examinent " leurs yeux, leurs „ dents, leurs parties nobles. Il faut „ les faires marcher, courir, remuer „ & étendre les bras & les jambes, les „ faire tousser violemment, en tenant „ la main sur l'aîne „. Il ne seroit pas

difficile de connoître leur âge, si les vendeurs n'usoient pas d'artifice. " On „ sait, par exemple, que la barbe ne „ croît aux Négres qu'à vingt-quatre „ ans ou environ; mais ils rasent de „ près ceux à qui elle a poussé, & „ quand le rasoir ne peut plus en tirer, „ ils passent dessus la peau une pierre „ ponce qui rend le cuir uni & doux „ comme s'il n'y avoit jamais eu de „ poil. La vue, ni le toucher n'y peu- „ vent rien connoître; les plus habiles „ barbiers y seroient trompés. Que „ font les Portugais? Ils passent leur „ langue sur les endroits où le poil a pû „ croître, & ils distinguent par cet „ attouchement ce qui auroit échappé „ aux yeux, à la main, & peut-être „ au microscope (1). „

Quand on a acheté les captifs, on leur applique une marque, comme font les marchands aux bêtes à corne. On se sert pour cela d'une lame d'argent mince, contournée de maniere qu'elle représente les armes de l'acheteur; elle a un manche d'argent ou de fer, enchassé dans une poignée de bois. On la

(1) Ibidem, p. 105. & 106.

fait chauffer, on frotte avec du suif l'endroit où l'on veut l'appliquer, & on met dessus un papier graissé ou huilé, sur lequel on applique légérement la plaque. La chair s'enfle d'abord; mais elle est bientôt guérie, & alors les armes paroissent en relief, & ne s'effacent jamais. On choisit pour cette application, ou le gras du bras, ou le côté de l'estomac. A mesure qu'on achete des esclaves, on les met dans les prisons du Roi qui en répond, & à qui l'on donne pour cela en partant, une certaine quantité de marchandises, tant à lui qu'à ses Officiers. Lorsque la cargaison est prête, on les embarque dans les entre-ponts, enchaînés par un pied, deux à deux. Ils sont souvent si pressés qu'ils y étouffent, si l'on ne prend pas la précaution d'en faire sortir de temps en temps quelques-uns sur le pont pour prendre l'air. L'on est obligé de les tenir si resserrés, à cause des révoltes fréquentes qui arriveroient sans cela, & qui se sont quelquefois terminées par égorger l'équipage.

Il en meurt toujours beaucoup dans le trajet de l'Afrique en Amerique,

c'eſt ce qui a ruiné la Compagnie d'Afrique de France; au lieu que les Génois & les Anglois qui ont fait le même commerce, y ont beaucoup gagné. Ils traitoient mieux leurs eſclaves, & il en mouroit un beaucoup moins grand nombre. Les Génois premiérement, enſuite les François, & enfin les Anglois ont eu l'*aſſiento*; c'eſt ainſi qu'on nomme en Eſpagne le droit excluſif de faire paſſer dans l'Amérique Eſpagnole les Negres qui y ſont néceſſaires, & avec eux des marchandiſes de toute eſpece. Les Compagnies qui ont eu cette ferme, s'engageoient à fournir chaque année quatre mille huit cents Negres, *piece d'Inde & de la meſure ordinaire*. Le Roi d'Eſpagne reçoit pour chacun de ces Negres trente-trois piaſtres & un tiers, & il permet à la Compagnie de les vendre à ſes ſujets des Indes autant qu'elle peut. Il eſt vrai que comme on ſuppoſe toujours qu'il en périt beaucoup en chemin, le Roi leur fait grace d'une partie, & ſe contente de la capitation de quatre mille Negres par an.

Voila en abregé, ſage Abukibak, la nature du commerce que les hommes font de leurs ſemblables. Je te ſalue.

LETTRE CLXXVI.

Astaroth, *au Cabaliste* Abukibak.

IL n'y a pas long-temps, sage Abukibak, que j'ai été faire un tour en Angleterre. J'y ai trouvé les esprits fort échauffés sur un point, dont la décision sembleroit être du ressort des Intelligences de mon ordre. La question est de savoir si nous pouvons entrer dans le corps d'un homme pour nous en emparer, & si nous avons fait quelquefois usage de ce pouvoir ? Les uns sont pour l'affirmative, & les autres pour la négative. Il s'est publié divers Ecrits pour & contre, & chacun prend parti dans cette querelle avec plus ou moins de connoissance de cause. Quand ils auront beaucoup barbouillé de papier, il se trouvera à la fin que la question sera plus obscure & plus embrouillée qu'elle ne l'étoit auparavant. La raison en est évidente, chacun cherchera à faire triompher sa cause, étalera toutes ses raisons avec force, & obscurcira l'évidence de celles de son adversaire. Si l'on n'entend qu'une

qu'une des parties, on lui donnera gain de cause; mais si on lit les pieces du procès de part & d'autre, l'on ne saura à quoi s'en tenir, l'on flottera dans l'incertitude, & l'on sera moins avancé qu'auparavant.

Ces Messieurs devroient considérer que c'est ici une question de fait, qui ne sauroit être traitée de la même maniere qu'on traite celles de Droit; ce n'est pas par des raisonnements recherchés, & tirés de loin qu'ils pourront la décider. Comme ils ne nous connoîtroient point, s'il ne leur avoit pas été révélé que nous existons, c'est à cette révélation qu'ils doivent recourir pour trouver les principes dont ils ont besoin dans cette occasion. Il y auroit encore une autre voie: si une demi-douzaine des plus méchants Diables de nos sombres demeures se logeoient dans le corps de quelques-uns de ceux qui nient ces possessions, les tourments qu'ils leur feroient endurer, les feroient revenir de leur opiniâtreté à nier ce fait. La chose ne seroit cependant pas infaillible, parce que d'un côté ceux de ce parti, exempts de ce malheur, traiteroient

ceux qui en seroient l'objet de visionnaires, & trouveroient d'abord une maladie dont ils diroient qu'ils sont affectés; & d'un autre, les accès des possédés les empêcheroient de parler avec le sens froid & la tranquillité nécessaire pour persuader. L'on feroit sur ce fait les mêmes raisonnements que l'on fait sur tant d'autres d'une certitude non moins évidente. Je me retracte donc, sage Abukibak, & je dis que le seul moyen de décider la question, est de l'examiner par la révélation.

Tu ne dois pas être surpris que j'en appelle à cette preuve, nous autres Diables nous croyons à la révélation, & en cela on peut dire que nous avons l'esprit & le jugement moins de travers que bien des hommes qui sont nés Chrétiens. L'évidence fait impression sur nous, & nous sommes capables de sentir la vérité, sans nous laisser emporter à la passion & aux préjugés. Il seroit de notre intérêt que la révélation fût fausse; mais cet intérêt ne nous aveugle pas au point de nous porter à croire que ce qui est, n'est pas. Le jugement que nous porterions, ne chan-

geroit point la nature des choſes ; & quoique nous cruſſions, il ne ſeroit pas moins vrai qu'elles ſeroient toujours ce qu'elles ſont. Pluſieurs perſonnes agiſſent bien différemment, elles ſe piquent de Philoſophie, & veulent perſuader aux autres qu'elles agiſſent par principe ; mais comme leur conduite n'eſt rien moins que conforme aux principes établis dans la révélation, on ne manqueroit pas de leur reprocher cette inconſiſtence. Que faire pour éviter cela ? Le plus sûr eſt de dire qu'on ne croit pas à la révélation, & de ſubſtituer d'autres principes à ceux-là, auxquels leur conduite ſoit plus conforme. C'eſt ce qu'ils ont fait, chacun s'eſt formé un ſyſtême particulier, & cela a produit autant de différents principes de conduite, qu'il y avoit de différence entre la maniere de ſe conduire de ceux qui les ont imaginés.

Notre conduite, ſage Abukibak, approche plus de celle de ces Chrétiens qui croient à la révélation ; mais qui ne ſe conduiſent point ſelon les principes qui y ſont établis. Nous ſentons toute l'évidence des preuves qui

en établissent la certitude; mais nous ne saurions la prendre pour la regle de notre conduite; le penchant de notre cœur nous entraîne, & l'emporte sur la force de la vérité. Il en est de même de la plupart des Chrétiens, ils sont convaincus de la vérité de la révélation; mais ils n'en suivent pas mieux les préceptes. Ils savent ce qui est bien; mais ils ne laissent pas de faire le mal, leur conduite est plus blâmable que la nôtre. La révélation ne nous donne aucune espérance de salut; au lieu qu'elle leur permet de concevoir celle de tout ce que l'on peut de plus glorieux. Après cela, ne te semble-t-il pas, sage Abukibak, qu'ils sont plus criminels que nous?

Je serois fâché que ce que je viens de te dire, devînt public; il est de notre intérêt que l'empire des méchants dont nous avons le gouvernement, s'étende autant qu'il est possible; mais ce seroit le véritable moyen d'empêcher son aggrandissement, de faire voir aux hommes qu'un grand nombre d'entr'eux sont encore plus Diables que nous. Si nos grands Potentats venoient

à apprendre que j'ai révélé ce mystere, je serois la victime de mon imprudence, & il n'y auroit sortes de tourments, auxquels je ne dusse m'attendre. Tu és mon ami, sage Cabaliste, j'espere que tu ne me trahiras point, & que tu ne m'exposeras pas dans cette occasion. Ce n'est point uniquement la démangeaison de parler qui m'a arraché ce secret, je souffrois depuis long-temps de voir l'impudence avec laquelle les hommes parlent de notre méchanceté. A les entendre, un Diable est tout ce que l'on peut concevoir de plus abominable, & il n'y a rien qui approche parmi eux de la noirceur de notre caractere. Quoique tu nous connoisse mieux que le reste des mortels, j'appréhendois que tu ne te laissasses aller au torrent; j'ai cru devoir prévenir ce malheur, & prendre de justes mesures pour l'empêcher. Je reviens à mon sujet.

Ceux qui disputent sur la réalité des possessions, reconnoissent notre existence. Ils admettent en même-temps que nous sommes des êtres immatériels, ou d'une substance si fine & si déliée, que le lieu que nous occupons, n'est,

pour ainsi dire, qu'un point. Quelle de ces deux opinions qu'on embrasse, il n'est point impossible que nous entrions dans le corps d'un homme pour y causer quelques dérangements. Il y a tant d'ouvertures par lesquelles nous pouvons y pénétrer, qu'il est surprenant qu'on ose nier ce fait. L'espace que nous occuperons, après y être entrés, sera si petit, que nous trouverons un million d'endroits à nous loger.

Si l'on dit que nous sommes matériels, il n'est pas difficile de concevoir comment nous pouvons agir sur le corps d'un homme dans lequel nous sommes entrés. Les choses matérielles agissent les unes sur les autres par impression & par contract. Si l'on se détermine pour l'immatérialité de notre substance, la chose sera un peu plus difficile à concevoir ; mais elle ne sera pas impossible. Les hommes n'admettent-ils pas l'immatérialité de leur ame, & ne reconnoissent-ils pas son action sur le corps? Or, si leur ame peut agir sur une substance matérielle, pourquoi n'aurions-nous pas le même privilege, puisque notre substance est de même nature que celle de leur ame?

Je veux leur accorder qu'il est impossible que nous puissions pénétrer dans le corps d'un homme pour y établir notre domicile ; qu'en voudroient-ils conclure ? Ne pourrions-nous pas causer chez lui des dérangements & des accidents fâcheux, sans qu'il fût nécessaire que nous entrassions pour cela dans l'intérieur de son corps ? Combien de moyens n'avons-nous pas en main pour tourmenter de cette façon les hommes ? Ceux que nous obsédérions de cette maniere, ne seroient-ils pas réellement possédés ? Qu'importe de la maniere que la chose se fasse, pourvu que le fait soit réel.

Nous ne nions pas la possibilité Physique du fait, dira-t-on ; mais nous ne croyons pas qu'il soit de la sagesse & de la bonté de Dieu de livrer ainsi les hommes à la malice du Diable. Nous serions bien malheureux, continuent-ils, si ces malins Esprits avoient la liberté de nous tourmenter comme ils le jugent à propos. C'est-là, sage Abukibak, un de ces raisonnements, fondés sur la bonne opinion que les hommes ont d'eux-mêmes. Ils se croient des

créatures par excellence, & nous regardent comme infiniment inférieurs à eux; cependant je t'ai fait voir qu'il y en a un grand nombre qui sont pires que nous. S'ils ne font pas autant de mal que nous en faisons, c'est qu'ils n'ont pas autant de pouvoir. Si leur puissance égaloit la nôtre, ils bouleverseroient l'Univers, si leur Créateur ne modéroit pas leur malice. Il y a tel à qui nous ferions beaucoup d'honneur de prendre logement chez eux; pourquoi Dieu ne nous permettroit-il pas de les tourmenter?

Les connoissances des hommes sont si bornées; ils ignorent tant de choses qu'il faudroit savoir, pour ne pas se tromper dans leur jugement, qu'il y a bien de la témérité à prononcer avec ces airs de hauteur. De ce qu'une chose leur paroît contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu, s'ensuit-il qu'elle le soit réellement? Une autre personne, qui l'envisagera d'un autre point de vue, n'y appercevra pas la même contradiction; & portera un jugement tout opposé au premier. Que faire dans ce cas? L'un ou l'autre se trompe, le meilleur est d'attendre de nouvelles lumieres, &

de

de consulter la révélation. Tandis qu'on n'en aura point d'autres, il faut suspendre son jugement.

Tu me demanderas sans doute, sage Cabaliste, si je crois que les raisons qu'on allegue pour prouver d'un côté qu'il est contraire à la sagesse & à la bonté de Dieu de permettre ces possessions; & de l'autre, qu'en cela il n'y a rien d'opposé à ces perfections, ont un poids égal. Je te répondrai que non. Les hommes sont sujets à des maladies & à un grand nombre d'accidents; dira-t-on qu'il est contraire à la sagesse & à la bonté de Dieu, de permettre qu'ils soient exposés à ces malheurs? Je sais bien qu'il y a eu des Philosophes qui ont été embarrassés à concilier cela avec les perfections de Dieu; mais je sais aussi qu'on leur a fait des réponses qui devroient être satisfaisantes. Quoi qu'il en soit, ces maux sont un fait réel; il ne l'est pas moins que ces maux existent par la permission de Dieu, & que les hommes n'y sont exposés que parce qu'il le permet. Je te demande maintenant s'il est plus contraire à la bonté & à la sagesse de Dieu, que les hommes

soient tourmentés par ces maladies & par ces accidents, que par nous.

Une tempête, un incendie, ou une inondation, réduiront un homme à la mendicité. Il sera si sensible à ce malheur, qu'il en contractera une maladie dangereuse, ou qu'il en perdra l'esprit. Cet événement est-il moins contraire aux perfections de Dieu, que si cet homme étoit tombé dans l'état où je le suppose, par l'action de moi, ou de quelques-uns de mes confreres? Le cas est absolument le même. Qu'importe que Dieu se serve pour affliger ou rendre malades les hommes, du ministere des autres créatures, ou du nôtre? N'est-ce pas toujours la même chose? Or, comme l'on reconnoît que dans le premier cas il n'y a rien d'opposé aux perfections de Dieu, il en faut nécessairement dire autant du second.

L'on dira peut-être que le cas n'est pas tout-à-fait le même. Nous autres Diables sommes des créatures intelligentes qui haïssons les hommes, & qui avons un penchant invincible à les tourmenter. Si nous avions la permission de le faire, aucun mortel ne seroit exempt

de nos attaques. Je ne nierai pas tout-à-fait le principe: nôtre inclination nous porte aſſez à vous faire du mal; mais je crois que la conſéquence eſt fauſſe.

On ne peut pas dire des créatures inanimées qui cauſent quelquefois de grands maux aux hommes, qu'elles aient du penchant à faire mal. C'eſt Dieu, qui par des loix générales, ou particulieres détermine les choſes d'une façon à leur faire produire ces effets; mais tous les maux qui arrivent aux hommes, n'arrivent pas par des créatures inanimées. Ils ſont ſouvent cauſés par des créatures intelligentes; je veux dire les hommes eux-mêmes. Combien de maux ne ſe cauſent-ils pas les uns aux autres? Ne ſe haïſſent-ils pas ſouvent autant que nous pouvons les haïr nous-mêmes? L'inclination à ſe faire du mal réciproquement, n'eſt-elle pas auſſi forte chez pluſieurs d'entr'eux, qu'elle l'eſt chez nous? Cependant on ne dit point, que quand ils ſe caſſent bras & jambes; qu'ils ſe font des bleſſures mortelles; qu'ils ſe tuent; qu'ils s'empoiſonnent, & tant d'autres choſes de cette nature, il ſoit contraire à la bonté &

à la sagesse de Dieu de permettre cela.

Il est vrai, dira-t-on encore; mais comme la puissance des hommes est beaucoup plus bornée que celle de mes confreres & de moi, le mal qu'ils peuvent faire, est fort inférieur à celui que nous pouvons faire. La sagesse & la bonté peut permettre l'un; mais l'autre est incompatible avec ces perfections. C'est-là, sage Abukibak, un raisonnement fondé sur l'ignorance. Nous avons plus de puissance que les hommes, il est vrai; mais comment sait-on que ce pouvoir n'est point borné, quand il s'agit de vous faire du mal? Si les personnes qui font cette difficulté, s'étoient données la peine de réfléchir sur des exemples de possession, qui sont allégués dans la révélation, elles auroient bien vu que le mal que nous avons fait dans ces occasions, n'étoit pas l'effet de l'exercice de tout notre pouvoir. Mais cela même ne devoit-il pas leur apprendre qu'il a des bornes, quand il s'agit de vous nuire? En réfléchissant avec attention sur ces exemples, l'on verra qu'il n'y en a aucun, où les souffrances des possédés aient ex-

cédé les maux que les hommes peuvent se faire les uns aux autres. Après cela, n'est-il pas bien singulier de vouloir qu'il soit contraire aux perfections de Dieu de nous permettre de faire une chose, qu'il peut permettre aux hommes de faire, sans blesser ces mêmes perfections? J'aimerois autant être ce démoniaque qui disoit avoir une légion de Diables dans le corps, que d'avaler un de ces poisons lents que la vengeance des hommes a inventés, qui déchirent les entrailles peu-à-peu, & font souffrir les douleurs les plus cruelles pendant long-temps.

Je te salue, en *Belsebuth*, & par *Belsebuth*.

LETTRE CLXXVII.

Le Sylphe Oromasis, *au sage & savant* Abukibak.

N'AYANT rien à faire, ni rien de nouveau à t'apprendre, je m'avisai ces jours passés, sage & savant Abukibak, d'entreprendre un voyage de plaisir. Persuadé que je trouverois quelque cho-

se, capable de remplir le vuide de ses occupations, je pris mon essor, je fendis les airs, & descendis droit en Allemagne. De Tubinge je passai à Stutgard, où je trouvai le TRADUCTEUR des *Lettres Juives*, occupé à prendre les arrangements nécessaires pour son départ de cette Ville. Je mis incessamment la main à l'oeuvre, & je lui aidois de mon mieux, lorsque tout à coup la curiosité ordinaire aux gens de Lettres, l'engagea à parcourir un tas de papiers qui sortoient de la boutique d'une revendeuse pour en revêtir quelques ballots. A la vûe d'une These, où il étoit pris à partie, il fronça le sourcil, & se sentit animé d'un dépit que la réflexion calma presque dans l'instant. J'avois intérêt qu'il changeât de conduite, je l'amenai si loin, que forcé par mes suggestions, & lassé par les importunités d'un de ses amis, il prit la plume & écrivit à son Antagoniste Théologien. Dès que la Lettre fut achevée, il en fit tirer une Copie, que j'enlevai pour te la communiquer; la voici.

LETTRE

Du Traducteur des Lettres Juives à M. EBERHARD WEISMAN, Professeur en Theologie dans l'Université de Tubinge.

MONSIEUR,

LE pur hasard me donne l'occasion de vous écrire. Avant d'arriver à Stutgard, où j'ai séjourné deux ou trois jours, j'ignorois si vous étiez au Monde ; & sans doute je l'eusse toujours ignoré, si je n'eusse vu dans cette Ville une These que vous fîtes soutenir à deux de vos Ecoliers, il y a environ quatre ans. Voici comment cette These est tombée dans mes mains. J'envoyai un Domestique chez une revendeuse pour acheter du vieux papier qui m'étoit nécessaire pour faire couvrir quelques ballots. Parmi plusieurs Livres déchirés & à demi moisis que la curiosité me fit parcourir.

je trouvai votre These (1) *sur les louanges qu'on donnoit à Mahomet pour détruire le Christianisme.* J'en lus les trois premieres pages, & ennuyé de vos raisonnements, aussi fades que ridicules, j'allois la livrer à ceux qui faisoient mes paquets, lorsque les mots de *Lettres Juives* me frapperent. Cela m'engagea à voir de quoi il étoit question, & par quel hasard cet Ouvrage se trouvoit nommé dans votre brochure. Je ne fus pas médiocrement surpris de voir que quelques plaisanteries que j'avois dites au sujet du Comte de BONNEVAL, & quelques éloges que j'avois donnés en passant à MAHOMET sur son génie, qui fut réellement très-vaste & très-sublime, m'avoient attiré de votre part un torrent d'injures. D'abord vous me parûtes si méprisable, si inconnu dans le Monde, si ignorant, si stupi-

(1) Porismata Sapientiæ & Religionis ex laudibus Mahometi & Mahometismo in fraudem Religionis Christianæ nimis liberali mensura impertitis, Deo juvante præside *Christiano Eberhardo Vveismano*, Theol. D. & p. p. ord. Ecclesiæ Tubing. Decano, atque Ducalis Seminarii Superattendente, ad dies mensis Augusti A. D. MDCCXXXVII. &c. Tubingæ, ære Sigmundiano.

de, que je crus qu'il y auroit de la foiblesse, & même du ridicule à vouloir me donner la peine de répondre à un personnage de votre espèce. Pendant que j'étois dans cette pensée, un de mes amis survint pour me souhaiter un heureux voyage. Je lui demandai qui vous étiez, & quel étoit votre caractère; car pour votre génie, je savois déja à quoi m'en tenir; & votre Dissertation prétendue m'avoit parfaitement éclairci. Cet ami m'apprit que vous étiez un vieillard hargneux & inquiet. Il me dit que vous étiez ennemi déclaré de quiconque avoit du mérite; que vous tourmentiez sans cesse un très-habile homme qui professe la Philosophie dans l'Université où vous êtes; que vous déclamiez toute la journée contre le célèbre WOLF, l'honneur de l'Allemagne, & même de l'Europe; que vous égayez journellement votre bile par mille contes odieux que vous débitiez contre la mémoire de l'illustre LEIBNITZ. Il ajouta que je rendrois service à tous ceux qui ont à faire avec vous, si je pouvois vous donner quel-

que leçon qui vous rendît moins fanatique. Je répondis d'abord à cet ami, que ce qu'il me demandoit me paroissoit impossible ; que s'il vous étoit permis en qualité de pedant d'injurier, de calomnier les gens qui ne vous avoient jamais rien fait, & que même vous ne connoissiez point, il n'en étoit pas ainsi de moi, qui faisois profession d'être un galant homme, & de ne profaner jamais la Philosophie jusqu'à lui faire parler le langage des crocheteurs & des porteurs-d'eau. Mon ami ne se rendit point à mes raisons, il persista toujours dans son dessein. Il me représenta que dans certaines occasions il étoit permis pour le bien public de sortir de cette modération Philosophique, qui convient si parfaitement à un homme de Lettres ; il me répéta à ce sujet tout ce que vos Confreres ont écrit si souvent pour justifier les expressions fortes & violentes dont LUTHER a rempli ses Ouvrages. Voyant que je n'étois point ému par l'exemple de ce savant Saxon, il me cita celui d'un fameux Théologien François, dont il savoit que j'estimois

infiniment la ſcience, & de qui GUY PATIN, quoique bon Catholique, diſoit ſouvent *que depuis les Apôtres, il n'étoit pas né un plus bel eſprit*; c'eſt CALVIN, dont je veux parler, qui, attaqué inſolemment & brutalement par VESTPHALE, Miniſtre Luthérien de Hambourg, qu'il pouvoit traiter avec aigreur ce féroce Théologien, & juſtifier ſa conduite par l'exemple de Dieu, qui prononce *qu'il ſe montrera entier envers l'homme entier*. Pouvois-je faire autre choſe là-deſſus, *dit* CALVIN, ſinon comme porte le Proverbe, *à rude âne, rude ânier, afin qu'il ne ſe pleuſt trop en ſa forcenerie?* L'exemple de CALVIN ne me détermina point encore; mon ami y joignit celui de Mrs ARNAUD & PASCAL contre les Jéſuites, celui de DESPREAUX contre PERAULT, celui de BARBEIRAC contre le Pere DU CELIER, celui de M. DE BEAUSOBRE contre les Journaliſtes de Trevoux, celui de M. DE LA CROZE contre le Pere HARDOUIN. Enfin il me nomma tant de fameux Savants, qui, à l'exemple de *Calvin*, avoient

été *à rude âne, rude ânier*, que je lui promis de vous traiter en *âne rude* pour le bien public. Mon ami, qui craignoit que s'il ne profitoit de la disposition dans laquelle il me voyoit, je ne changeasse de sentiment lorsque je serois parti, m'obligea à rester encore un jour à Stutgard. J'eus beau lui représenter que je n'avois avec moi ni les Livres qui pouvoient m'être nécessaires, ni le temps que demandoit une réponse en forme, il me témoigna qu'il seroit content des remarques & des citations que pourroit me fournir ma mémoire. Il me prêta un exemplaire des *Lettres Juives*, fit monter deux feuilles de papier, les plumes & l'écritoire dont l'hôte du cabaret se sert pour régler ses comptes; & m'enferma ensuite dans ma chambre. Dans deux heures de temps je fis les remarques que je vous adresse ci-dessous. Je souhaite qu'elles rendent plus sensée votre Superintendance; car pour plus éclairée & plus spirituelle, cela est impossible. A votre âge, l'esprit se déforme, au lieu de se former; un arbre, prêt à secher, ne sauroit donner des

fruits plus doux & plus délicats que ceux qu'il produisoit dans sa jeunesse.

Votre premier reproche, Monsieur *Weisman*, est fondé sur ce que j'ai fait dire au Secretaire du Comte de *Bonneval*. A vous ouir, rien n'est plus dangereux (1), rien n'est plus séducteur que le discours que je lui prête. Vous gémissez amérement de ce que j'ose badiner sur un sujet aussi triste & aussi lugubre, vous croyez qu'il est excessivement criminel de donner quelque

[1] Ponamus Autorem harum Epistolarum singularia illa monumenta ex vera & seria Traditione accepisse, quod non valde credibile est : quæso quam maligna & seductoria est ea narrandi ratio qua hic utitur in materia longe tristissima, justoque & serio commentario hominis verè sapientis non dicam Christiani dignissima ? sed cum figmentis ad scenam accomodatis, atque minimum pro lubitu interpolatis, similiora sint, quam veræ certæque historiæ quænam ratio dari potest quæ homini sapienti & religioso persuadere possit, licere sibi ut tam plausibiliter de Religione Mahometana disputet, ut sine omni necessitate & utilitate omnes nugas hominis Mahometani, quasi ad fallendum tempus ornet, pingat, & tantæ multitudine Lectorum imprudentium & imprudentium exponat ? Hoc certè præcepta meliora & solidiora nemini iisdem imbuto permittent unquam, nec injusta suspicio vocari meretur, si quis de perversa & irreligiosa intentione hujusmodi Scriptores, nostra maxime ætate, non modo apud semet ipsum, sed etiam publicè accuset. *Porismata Sapientiæ*, *&c.* pag. 18.

couleur d'apparence & de vérité aux raisons dont se servent les Mahométans pour appuyer leur opinion, & vous pensez être bien fondé à soutenir qu'il est permis non-seulement de condamner tacitement les Ecrivains qui ont agi comme moi, mais qu'il est louable de les accuser publiquement d'irréligion & de mauvaise foi. Mon Dieu! qu'il y a dans tout ce raisonnement du pédantisme, & qu'on a raison de dire qu'un pédant est un animal ridicule! Et depuis quel temps les honnêtes gens de toutes les Religions se sont-ils fait un scrupule de lire quelques badineries ingénieuses qui défendent les systêmes les plus faux? A-t-on traité de gens sans Religion ceux qui ont voulu peupler les planetes? Les FONTENELLE & les HUGEN ont-ils été regardés comme des personnes de mauvaise foi parce qu'ils défendoient un ingénieux Systême, & qui étoit pourtant directement contraire à tous les Dogmes Théologiques? Les Savants & les Petits-maîtres ont également compris que ces hommes illustres ne soutenoient leur opinion que comme un jeu d'esprit; un peu de bon sens suffisoit

pour empêcher de donner dans le ridicule où vous êtez tombé. Si vous étiez capable de penser, vous devriez bien avoir honte, vous Professeur, vous Doyen, vous Superintendant, d'avoir moins de lumiere que le plus étourdi Petit-maître, & la plus chetive femmelette. Dites-moi, M. le Théologien, avez-vous jamais vu qu'on ait fait un crime à l'Auteur de l'*Espion Turc dans les Cours étrangeres*, d'avoir parlé dans deux cents endroits de son Ouvrage avec éloge de MAHOMET, & de la Religion de ce faux Prophete? Connoissez-vous quelque Savant qui lui ait reproché d'avoir insulté dans plusieurs endroits tous les Chrétiens; ce qu'il a fait réellement, & dont je me suis abstenu, & en quoi j'ai cru ne devoir point l'imiter? Il paroît que les *Lettres Persanes* vous sont connues, savez-vous bien que ce Livre est fait par un des plus grands hommes qu'il y ait aujourd'hui en Europe? Voyez combien MAHOMET & HALY y sont loués, combien la Religion Musulmane y est exaltée; consultez les endroits où il est parlé du bien qu'il s'ensuit dans la Société de la plu-

ralité des femmes, & de la permission de répudier celles qui sont stériles. Lisez attentivement la Lettre où l'Auteur soutient qu'un homme trop malheureux peut s'ôter la vie. Les honnêtes gens ont-ils fait un crime à cet illustre Magistrat de ses opinions? Ils s'en sont bien gardés, ils les ont regardées comme d'ingénieuses rêveries, faites uniquement pour amuser, & qui étoient d'autant plus pardonnables, qu'elles étoient conformes au caractere d'un Persan & d'un Philosophe Oriental. Vous semblez avoir senti ce que je vous dis, lorsque après avoir rapporté soigneusement tous les endroits où il est parlé de MAHOMET dans les *Lettres Juives*, vous dites (1): " Si quelqu'un
„ trouve dans un Livre semblable à
„ celui-ci, dont le titre est *Lettres*
„ *Persanes*, de pareilles opinions, el-
„ les doivent lui paroître moins étran-
„ ges, parce qu'elles sont placées dans
„ la

(1) Si quis in simili Libro qui titulum *des Lettres Persanes* habet, paria passim inveniat loca, id ipsi minus mirum videbitur, quoniam illæ omnes in persona hominis Mahometani scriptæ sunt, qui similis etiam stylus & par judicandi differendique forma accommodari debuit. *id ib.* pag. 10.

„ la bouche d'un Mahométan, au ca-
„ ractere duquel l'Auteur a dû accom-
„ moder son style & sa façon de pen-
„ ser. „

Il faut, ou que vous soyez le plus ignorant homme de l'Univers, ou le plus fourbe. Choisissez laquelle vous voudrez de ces deux épithetes; mais il n'y a pas à balancer, il faut absolument opter, & vous ne pouvez éviter l'une, que vous ne preniez l'autre. Dans la bouche de qui ai-je placé les discours qui vous ont si fort révolté? Est-ce dans celle d'un Juif? Point du tout. Dans celle d'un Chrétien? Encore moins; mais dans celle d'un Musulman. Ces discours ne passent pas même par la plume du Juif voyageur, il les envoie dans un Ecrit, tel qu'il l'a reçu du Mussulman. Où aviez-vous vos yeux, pour ne point voir à la tête de cet Ecrit: *Mémoire de Haly, Secretaire d'Osman Bacha, autrefois Comte de Bonneval*? Etois-je moins obligé d'accommoder mon style dans ce Mémoire au caractere Mahométan, que l'inimitable Auteur des *Lettres Persanes*? Pourquoi donc voulez-vous me rendre

plus criminel que lui? Je le répete, il faut choisir entre l'ignorance la plus profonde, & la mauvaise foi la plus marquée.

Mais, me direz-vous, ce Secretaire d'Osman Bacha avoit été Chrétien auparavant d'être Turc. J'en conviens, mais il parle dans le Mémoire selon l'état dans lequel il se trouvoit pour lors; & pour conserver plus de vérité dans le caractére que je lui donne, ISAAC ONIS *avoue qu'il a été surpris de le voir si zélé pour Mahomet. Je croyois*, ajoute-t-il, *qu'il étoit aussi mauvais Turc qu'il avoit été mauvais Nazaréen*. Il s'ensuit de-là que je devois faire parler le Secretaire comme un Turc zélé, & par conséquent qu'en lui faisant défendre le plus ingénieusement qu'il m'a été possible, le Mahométisme, je n'ai agi ni plus criminellement, ni plus témérairement que cent autres Ecrivains qui ont fait la même chose, & qui sont aussi estimés & aussi chéris des honnêtes gens, que vous, Monsieur WEISMAN, vous méritez peu de l'être par votre ignorance, ou par votre mauvaise foi.

Je viens actuellement à l'intention

que j'ai eue en composant ce prétendu Mémoire du Secretaire du Comte de BONNEVAL. Loin que j'aie voulu élever la Religion Mahométane, je n'ai songé qu'à montrer que les Juifs avoient entiérement dégénéré de l'ancien Judaïsme, & que leur Religion aujourd'hui étoit presque méconnoissable (1). " Voyons, *dit le Prosélyte Turc*, si
„ vous n'avez pas fait des changements
„ plus considérables. Vous avez man-
„ qué dans votre dispersion aux points
„ les plus considérables de la Loi, vous
„ avez cessé de circoncire en Espagne;
„ cependant quelque crainte qu'il y
„ eût à le faire, rien ne pouvoit vous
„ obliger à discontinuer une cérémonie
„ aussi essentielle. Vous avez sacrifié
„ pendant un temps des enfants en
„ France, que vous achetiez, & con-
„ tre la volonté de Dieu vous avez
„ arrosé les Autels que vous lui dres-
„ siez, de sang humain, quoiqu'il vous
„ fût expressément défendu de sacrifier
„ hors de Jérusalem. Je ne parle point
„ de toutes les rêveries de vos Docteurs.
„ Où avez-vous trouvé dans les Livres

[1] Lettres Juives, *Tom*. I. *Let*. IX.

„ anciens qu'ils vous fût défendu de
„ couper votre pain avec de certains
„ couteaux, & qu'il ne vous fût pas
„ permis de boire du vin que vous n'a-
„ viez point pressé? Dans quel endroit
„ de la Genese, du Deuteronome, des
„ Pseaumes de David avez-vous lu ce
„ principe impie, que c'est un point de
„ Religion de tromper tous ceux qui ne
„ sont pas de la vôtre? Je sais que vous
„ n'accordez pas publiquement que
„ vous avez ces sentiments. La raison
„ en est évidente, on seroit beaucoup
„ plus sur ses gardes, & vous auriez
„ peine à satisfaire les fonctions de
„ votre nouveau Judaïsme. Convenez
„ donc que vous n'avez des anciens
„ Juifs que le nom, & que les Musul-
„ mans en ont la Religion. „

Que dit à cela ISAAC ONIS! Applaudit-il en quelque chose à ce Mémoire? Point du tout, il le regarda comme un Ouvrage qui ne mérite presque pas d'être réfuté. « Il te sera aisé, dit-il,
„ mon cher Monceca, de démêler le
„ foible de cet Ecrit & les sophismes
„ dont il est rempli; mais je t'avouërai
„ que j'en ai trouvé l'idée singuliere.

„ Bien des gens nous ont reproché
„ d'être dans l'erreur; mais personne
„ ne s'étoit avisé de vouloir nous prou-
„ ver que les Mahométans étoient les
„ véritables Juifs sous un nom diffé-
„ rent."

Il faut être stupide, pour ne pas sentir quel a été mon but, & pour se figurer que j'ai prétendu établir sérieusement le Mahométisme. Il est vrai qu'au commencement de ce Mémoire, j'ai montré la ressemblance qui se trouve dans plusieurs choses, & même dans beaucoup, entre le Mahométisme & le Judaïsme; mais quel est l'homme, un peu versé dans l'histoire Orientale, qui ne sache que la Religion de MAHOMET n'est qu'un amas des dogmes des Juifs & des Chrétiens, mêlés confusément ensemble, quelquefois tels qu'ils sont crus par ceux qui les professent, & quelquefois défigurés? „ Nous avons,
„ nous autres Musulmans, *dit le pré-*
„ *tendu Secrétaire*, les mêmes cérémo-
„ nies & la même croyance que vous
„ autres Juifs dans les points essentiels.
„ Un seul Dieu, l'immortalité de l'a-
„ me, la punition des méchants, la

„ récompense des bons, la circonci-
„ sion, l'horreur des images, l'obser-
„ vation du jour du Sabbath, & nos
„ Mosquées, ainsi que vos Synagogues,
„ ne sont point souillées par des Idoles.
„ Lorsque nous jeûnons, nous ne
„ mangeons, comme vous, qu'après
„ le Soleil couché; nous avons du
„ respect pour la mémoire de Moïse &
„ des Prophetes; nous regardons avec
„ vénération la ville de Jérusalem;
„ nous nous abstenons des viandes dé-
„ fendues. Voilà dans tous les points
„ le Judaïsme ancien, voilà la foi d'If-
„ raël dans son plus grand jour, & telle
„ qu'elle subsistoit dans le temps de
„ David. Examinons à présent qui sont
„ ceux qui ont le plus changé & ajouté,
„ ou de vous, ou de nous.

Après ce passage, suivent les preuves de la venue du Messie, que les Turcs croient être arrivé, ainsi que nous. Si vous étiez moins fanatique, vous auriez vu par la maniere dont je m'explique dans cet endroit, quel étoit mon véritable but dans cette Lettre. Je placerai ici ce que je dis à ce sujet, pour vous en renouveller le souvenir,

si tant est que vous y ayiez fait déja quelque attention ; ce que j'ai de la peine à croire, vu votre stupidité. « Un des
» griefs que vous nous reprochez, *dit*
» *le Turc*, consiste dans le culte que
» nous rendons au Messie ; mais pour-
» quoi ne voulez-vous pas que nous re-
» connoissions sa venue, lorsqu'il en est
» tant de preuves évidentes ? Comment
» réglez-vous votre attente éternelle
» avec les semaines de Daniel ? Vous
» avez perdu votre compte, & las de
» de faire d'inutiles supputations, vous
» avez mieux aimé dire que c'étoit un
» mystere auquel vous n'entendiez plus
» rien. Vous vous tirez d'affaire appro-
» chant sur l'explication de cette Pro-
» phétie, dans laquelle il est dit si clai-
» rement que le Sceptre ne sera point
» ôté de la Maison de Juda jusqu'à l'ar-
» rivée de celui qui doit venir. Je sais
» que vous soutenez que ce n'est pas du
» Sceptre dont il est parlé dans la Pro-
» phétie, mais d'un mot qui signifie une
» verge de tribulation. Moyennant un
» tour forcé que vous donnez à ce pas-
» sage, vous voulez le faire servir à
» votre défense ; cependant malgré

„ toutes les ténebres que vos Rabbins
„ ont voulu répandre sur les Prophetes,
„ vous savez l'histoire d'un de vos fa-
„ meux Docteurs. Etant prêt à mourir,
„ il fit assembler sa famille autour de
„ son lit : *Mes enfants*, leur dit-il, *j'ai*
„ *bien peur que ce Jesus de Nasareth*
„ *que nos Peres ont crucifié, ne soit*
„ *le Messie*. Il mourut peu après, &
„ quelque soins qu'on voulût apporter
„ pour cacher au Public les doutes de
„ ce Rabbin, on n'en put venir à bout.
„ Mais enfin, supposons pour un instant
„ que nous nous trompions, en croyant
„ que le Messie soit arrivé; voyons quels
„ sont les changements essentiels que
„ cela nous a fait faire au fond du véri-
„ table Judaïsme „ &c.

Ne faut-il pas avoir fait banqueroute à la raison, pour se figurer, après avoir lu ce passage qui fait une grande partie du discours du Musulman, que j'ai eu dessein de nuire à la Religion? Ne faut-il pas être stupide au suprême dégré, pour ne pas comprendre que mon dessein a été de détruire les fausses raisons dont se servent les Juifs pour excuser leur aveuglement? J'aurois bien envie,

envie, Monsieur, voyant votre peu de Pénétration, de vous appliquer ce que Luther dit assez mal-à-propos de tous les Catholiques dans le quatrieme Volume de ses Oeuvres, *pag.* 282. *Edit. Jen. Germ.* " Les Papistes, *écrit-il*, " sont tous des ânes, & restent toujours ânes; en quelque sauce qu'on " les mette, bouillis, rôtis, fris, trempés, pelés, battus, brisés, tournés, " revirés, ce sont toujours des ânes ". Permettez qu'au mot de *Papiste* je substitue Weisman.

Voici enfin l'endroit qui vous a le plus révolté, celui qui vous a fait tomber en convulsion, celui qui m'a attiré ce torrent d'injures, sous lesquelles vous avez prétendu m'accabler. " Quel " mal, *dit le Turc*, peut-il y avoir à " honorer un Prophete, un grand homme, un Législateur, dont la morale " est si belle & si utile au repos & à la " tranquillité de la Société ? S'il nous " a appris à ajouter quelque chose à " l'ancien Judaïsme, ce sont des sentiments si épurés, qu'on voit bien " qu'ils viennent du Ciel; & si Moyse " ne les inspira point aux anciens Juifs,

„ c'est qu'il connut que la dureté de
„ leur cœur les en rendoit incapables.
„ Nous n'avons donc apporté d'autre
„ changement à l'ancienne Religion,
„ que d'épurer la morale, & de rendre
„ à celui qui nous la prêchoit, la gloire
„ que nous lui devons „.

Ho! le plus imbécille des mortels! C'est donc là ce qui a si fort ému votre bile? C'est à cause d'un éloge badin & ironique, plutôt que réel, d'un homme dont les impostures sont connues des plus simples Chrétiens, & dont le panégyrique est regardé comme un jeu d'esprit, aussi peu dangereux & aussi peu réel que celui que fit un ancien Rhéteur du Tyran Phalaris; c'est à cause, dis-je, de cet éloge, que vous avez sonné le tocsin, que vous avez cru la Religion attaquée jusques dans ses fondements. N'attendez pas que je me donne la peine de répondre sérieusement à vos extravagances; vouloir vous donner du bon sens, c'est tenter une chose impossible. J'appliquerai à celui qui voudroit l'entreprendre, ce que disoit un savant Allemand de ceux qui vouloient prouver que Platon avoit

cru la création de la Matiere. *Ces gens-là prétendent blanchir un More.* J'aimerois mieux être chargé du soin de faire changer de couleur à tous les Ethiopiens, que de celui de vous apprendre à penser. En voilà assez sur cet article, venons à un autre.

Dans la Lettre où j'ai parlé de la fermeté avec laquelle le Bacha Osman, ci-devant Comte de Bonneval, se vit à la veille de la mort dans une maladie dangereuse qu'il eut à Constantinople, vous trouvez extraordinaire qu'il dise à un de ses confidents : « Ma mémoire(1) „ sera un exemple du malheur le plus ac„ compli & de la constance la plus fer„ me. Toutes les traverses que j'ai es„ suyées, n'ont pu me distraire du soin „ de me venger de mes ennemis : si je „ n'ai pu être assez fortuné pour voir „ réussir mes desseins, l'embarras & le „ trouble que je leur ai causés par la „ crainte des maux que j'ai voulu leur „ faire, me console de ceux dont je „ n'ai pu les accabler.

Vous condamnez encore sévérement les Lettres que ce Comte écrit à sa

[1] Lettres Juives Tom. I. Lettre, XXX.

femme & à un Seigneur de ses amis; dans lesquelles il paroît qu'il meurt en véritable & parfait Déïste. L'indifférence (1) de ce Comte vous paroît totalement déplacée, vous auriez souhaité que je l'eusse représenté comme un homme tremblant, croyant voir le Diable, & ayant autant de peur de ce malin Esprit qu'en avoit Luther, à ce qu'il nous apprend lui-même (2),

[1] Evolvamus præ cæteris elogium intrepiditatis & generositatis quod prospectanti mortem proximam proselito Mahometano cum emphasi impertitur. Suppono Christiani nominis hominem esse qui hic judicet, ut in persona Judæi loquatur. Suppono loqui eum ex proprio sensu, non alieno : quid enim personæ hominis Judæi quam adsumit, debeat ; plane oblitus est. Quantum hoc frigus indifferentisticum est in homine qui Religionem Christianam deseruit ex pessimis rationibus, qui ne moriturus quidem, sic enim tunc patebat, ulla hujus apostasiæ penitentia ducitur, qui in ipsa mortis janua nihil nisi vindictam spirat! *Porismata Sapientiæ, &c.* pag. 18.

[2] Diabolus sua argumenta fortiter figere & urgere novit. Voce quoque gravi & forti utitur, nec longis meditationibus disputationes ejusmodi transiguntur, sed momento uno & quæstio & responsio absolvitur. SENSI EQUIDEM ET PROBE EXPERTUS SUM, quam ob causam illud nonnunquam evenire soleat, ut sub auroram quidam mortui in stratis suis inveniantur. Corpus ille perimere vel, julare potest. . . . . Credo equidem quod *Oecolampadus & Emserus* aliique eorum similes, illius-

lorsqu'il disputoit avec Belsébut sur la validité de la Messe. L'expression familiere dont se sert le Comte, en disant qu'il est prêt à faire son voyage, & que ses bottes (1) sont déja graissées, vous revolte ; vous en voulez furieusement à ces bottes, on voit qu'elles vous tiennent au cœur. Vous ne pouvez souffrir que j'aie representé Bonneval bravant (2) la mort ; enfin j'ai fait dans cette occasion un crime énorme.

Il faut convenir que dans tout ce raisonnement il n'y a que de l'ignorance, & point de mauvaise foi. Ici vous n'avez pas fait comme peu auparavant ; mais si vous n'êtes pas fourbe dans cette occasion, grand Dieu ! que vous êtes

modi ignitis Satanæ telis & hastis confossi subitanea morte perierunt. *Luther. de Missa privata*, Tom. VI. fol. 18.

[1] Qui suam promptitudinem moriendi, h. e. illam ipsam intrepiditatem cum ocreis itineris causa jam inunctis comparat. *Porismata Sapientiæ*, *&c. pag.* 18.

[2] Tantopere laudare militarem quandam ferociam mortem contemnentem, tanquam virtutem, solis hominibus magnis propriam, nulla ratione habita Religionis, & enormium peccatum adversus prima Religionis principia, quæ hic admissa sunt. *id. ibid.*

ſtupide ! Hé quoi ! pouvez-vous ignorer qu'un Ecrivain eſt obligé de conſerver toujours aux perſonnages qu'il fait parler, le caractere qu'ils ont eu réellement, & qu'il ſe rendroit ridicule auprès de tous les gens de goût, s'il agiſſoit autrement ? Que diroit-on d'un Auteur qui feroit d'*Achille* un homme timide ; de *Salmonée*, un dévot ; d'*Ajax*, un Prince pieux ; de *Sixte-Quint*, un Pape pacifique ; *de François I.* un poltron ; de *Charles-Quint*, un Prince eſclave de ſa parole ? Ne tourneroit-on pas en ridicule un Ecrivain qui repréſenteroit ſi mal les gens dont il parle ? J'avois à peindre un homme qui a été connu pour être ſans Religion, qui a paſſé toute ſa vie pour un eſprit fort, qui réellement a dit dans une maladie qui l'avoit réduit à l'extrêmité, ce que je lui fais dire ; pouvois-je donc, ſans me rendre auſſi ridicule que vous l'êtes, le changer en dévot, démentir la vérité, & donner au perſonnage que je faiſois parler un caractere tout oppoſé à celui que le Public lui connoiſſoit ? Je n'ai pas commis un plus grand crime en repré-

sentant *Bonneval* occupé dans ses derniers moments du soin de sa vengeance, que si j'avois dépeint *Melancthon* à l'article de la mort se félicitant de mourir, & d'être délivré des disputes & des cabales de ses confreres les Théologiens, parce que ces deux faits sont également vrais, & que s'il n'est point permis de donner à un homme un caractere qu'il n'a point eu, il l'est encore moins de déguiser la vérité, & de profaner l'Histoire par le mensonge ou la dissimulation.

Je ne trouve rien de si fanatique que ce que vous dites au sujet des Historiens (1) qui ont écrit naturellement & avec candeur les vertus, les bonnes qualités qu'ont eues certains Philosophes dont on a soupçonné l'Orthodoxie. Vous ne pouvez sur-tout souffrir qu'on ait rapporté qu'ils sont morts avec beaucoup de fermeté. Vous vous

[1] Sed ex aliis quoque exemplis patet solere libertinos nostri temporis suorum hominum rationem moriendi generosam & immotam magnificè describere. Stupendam & Atheisticam sapiunt audaciam qui hanc in rem collegit *Anonymus*, Auctor libelli *des Reflexions sur les grands hommes morts en plaisantant*, id. ibid.

emportez (1) contre un des plus honnêtes hommes qu'il y ait eu dans ces derniers temps, qui a écrit la vie de *Spinosa*, & qui étoit bien éloigné d'adopter les erreurs monstrueuses de ce Philosophe; vous injuriez tacitement, mais grossiérement, le savant M. *des Maizeaux*, Auteur des Vies de *Bayle* & de *S. Evremont*; vous n'épargnez pas *M. de Camusat*; il ne tient pas à vous que vous ne flétrissiez l'illustre Ecrivain de la *Bibliotheque Britannique*. Votre critique maussade n'épargne pas même le Pere *Niceron*, & vous taxez grossiérement tous les grands hommes,

[1] Cum quo si conferatur historia novissimorum *Spinosæ*, *Balii*, *Collini*, *Vvolstoni*, *S. Evremonti*, (ut alios jam prætereamus) in Vitis primorum, nec minus in *Critique desintéressée des Journaux Littéraires*; *Bibliot. Britann.* Tom. I. Part. I. pag. 241 *P. Niceron*, *Mémoire pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*, Tom. VII. pag. 187. seq. *Vid. &c.* Tom. II. *ejusd. Libri.* pag. 76. Discimus equidem ex his speciminibus, horum virorum tranquillitatem & fortitudinem in moriendo in magno prætio haberi : QUO AUTEM JURE ID FIAT, SI SALVA ESSE DEBEANT RELIGIONIS CHRISTIANÆ PRINCIPIA ; NEMO FACILE INTELLIGET. Aut ergo hæc negligenda & contemnenda sunt, quod tamen se facere & intendere isti panegyrici non fatentur aut dicendum non fortitudinem vel εὐθανασίαν, sed Lethargiam. & *id. ibid.*

dont vous n'êtes pas digne de délier les souliers, d'avoir *violé les principes de la Religion Chrétienne*; enfin vous souhaiteriez que ces fideles Historiens n'eussent fait aucune mention de la fermeté des Savants dont ils écrivoient la Vie. Si un sentiment aussi insensé que le vôtre étoit reçu, il faut avouer que nous aurions une idée bien juste du caractere de tant d'Ecrivains & de Héros célebres, dont les Ouvrages & les vertus font encore aujourd'hui l'admiration de l'Univers.

Votre fanatisme me rappelle celui d'un Théologien Catholique de l'Université de Louvain, Censeur des Livres à Malines, qui ne veut pas qu'on donne (1) des épithetes honorables à tous les Ecrivains qui ne sont point de la

(1) Illa epitheta verè sunt honorifica ac proinde delenda, quæ absolutè, & sine limitatione laudant hominem, ut bonitate, pietate, &c. præditum. v. g. vir optimus, pius, bonæ memoriæ, virtute, moribus, probitate insignis, illaque absolute sine limitatione laudem tribuunt scientiæ & doctrinæ. *H. Sievat, Ecclesiæ Metropolitanæ S. Rumoldi Canonicus.* Grad. &c. Decanus per Archidiocesim Mechliniensem Censor Librorum Archiepiscopalis &c. in approbatione *Biblioth. Script. Belgic.* J. F. Foppens, Ecclesiæ Metropolit. S. Rumoldi Canon. Graduat.

Communion Romaine. Il soutient que par de grandes raisons on doit (1) empêcher de dire le divin *Scaliger*, le grand *Erasme*, *Melanchton* la gloire de son siecle; il ne veut pas même qu'on appelle Théologien (2) aucun protestant, parce que le titre de Théologien ne convient qu'à ceux qui font profession de la doctrine Catholique. Par la même raison il traite les Universités Réformées & Luthériennes de prétendues Universités. Il se récrie contre un Hist-

(1) V. G. doctissimus, sapientissimus, vel cum aliis immodestis adulationibus : princeps eruditorum, divinus *Scaliger*; magnus *Erasmus*, Germaniæ lumen; *Melanchton* decus seculi nostri; *Occellus* doctrinæ & eruditionis &c. omnino notatu digna sunt, & magnis de causis impediri debent. *Id. ibid.*

[2] Titulos doctoris & Magistri certum est, propriè & exactè loquendo, neminem extra Ecclesiam possidere aut mereri, quemadmodum Universitates hæreticæ, ab Apostolica Sede non confirmatæ, jus neutiquam habent gradus & titulos, qui in Ecclesia valeant, conferendi. Proinde accurate si loquaris, non debet is vocari Magister aut Doctor, inter Catholicos, sed abusive tantum, ut loquitur vulgus; & ut improprie & abusive vocantur Universitates quæ non sunt Catholicæ. Titulum Theologi non meretur; qui nescite & non sequitur veram & sanam Doctrinam Catholicam : quamvis materialiter Theologus vocari possit is, qui tractat argumenta S. Scripturæ, & controversias Religionis. *Id. ibid.*

torien (1) Catholique qui a osé louer *Grotius*, *le Clerc*, & *Barbeirac*. Enfin, vous, avez trouvé dans cet homme un fanatique qui vous égale; sans lui il auroit été impossible que vous eussiez eu votre semblable, car quel est l'homme assez insensé pour soutenir qu'il ne faut pas rendre justice au mérite, qu'il faut déguiser la vérité, & qu'en parlant des hommes célebres dont les opinions ne se sont pas accordées avec les nôtres, on doit passer sous silence toute la fermeté qu'ils auront fait paroître? C'est à quoi aboutit votre sentiment. Pourquoi est-ce qu'un Catholique sera obligé de convenir des bonnes qualités d'un Luthérien, s'il doit

[1] Plurimum, nisi fallor, displicebunt Theologi verè catholicis, ea quæ dictus Historicus habet in Præfatione sua ad Prodromum Danielicum.... Ut ad exemplum veniam, quis *Hugoni Grotio invideat appellationem doctissimi insignissimique Scriptoris* ... *Joannem Clericum*, hominem socinianum, Sanctorum Patrum conspurcatorem, Pontificum Romanorum & totius Cleri calumniatorem, atque omnium fere miraculorum, quorum in Sacris Literis fit mentio, destructorem nominat *virum clarissimum, eruditissimum, & longe laboriosissimum*? Neque desunt inter Catholicos, qui *Joannem Barbeirac, Juris & Historiarum Groninga Professorem, Calvinistam furiosum, epithetis ornent honorificis*. Id. ibid.

dissimuler celles d'un Turc? Ils sont également damnés, selon lui, & même il est obligé de croire le Luthérien plus coupable, parce qu'il a eu plus d'occasions & plus de moyens de s'éclairer. Je vous demande, Monsieur *Weisman*, comment jugeriez-vous d'un Historien Catholique qui déguiseroit toutes les particularités de la mort de *Luther* qui peuvent lui faire honneur, ou qui tâcheroit d'en faire des applications malignes & flétrissantes? Vous vous récrieriez sans doute sur la partialité de cet Historien; pourquoi ne voulez-vous point qu'on fasse pour les autres ce que vous exigez pour vous? Au reste, il est bon de remarquer ici en passant, une nouvelle preuve de votre bonne foi. Un honnête homme, après avoir fait mention des sentiments qu'il y a dans les deux Lettres écrites par le Comte de *Bonneval*, qui lui avoient déplu, auroit remarqué que l'Auteur les tournoit ensuite en ridicule, faisant soupçonner à *Isaac Onis* que *Bonneval* ne fût Juif, & prenant de là le prétexte d'établir dans peu de paroles, & mieux que vous ne le sauriez faire dans

un gros volume, la nécessité d'un culte établi par la Divinité. Un Juif, dit
» Isaac Onis, mourant dans le sein d'I-
» sraël, n'écriroit pas autrement. Quoi-
» que le Bacha ne se déclare point ou-
» vertement, on apperçoit aisément
» ses sentiments. Si pourtant il étoit
» Juif, ce seroit une foiblesse impar-
» donnable de n'en avoir pas fait un
» aveu authentique. D'ailleurs, notre
» Loi épurée n'admet point de pareils
» déguisements..... Il faut nécessaire-
» ment, mon cher Monceca, que
» Dieu ait ordonné un culte à l'hom-
» me; & puisqu'il l'a créé pour le ser-
» vir, sans doute il lui a tracé les re-
» gles & la façon dont il vouloit l'être.
» Quel chaos affreux ne s'en suivroit-il
» pas, si chacun avoit une maniere de
» penser différente sur le culte qu'on
» doit à la Divinité? L'esprit de l'hom-
» me, sujet à s'égarer, retomberoit
» bientôt dans les erreurs de l'idolatrie;
» on le verroit encore l'encensoir à la
» main, offrir son hommage aux ani-
» maux les plus vils, déifier des oi-
» gnons, & faire naître tous les jours
» mille Divinités dans son jardin po-
» tager ».

Si vous agissez dans toutes les occasions avec autant de mauvaise foi que dans celle-ci, vous devez être l'homme du monde le plus dangereux ; & j'aimerois mieux avoir affaire avec Cartouche qu'avec vous.

Je viens actuellement aux reproches que vous me faites d'avoir donné de pompeux éloges au génie de *Mahomet*, & d'avoir loué certaines choses qui se trouvent dans l'Alcoran. J'ai suivi l'exemple de plusieurs grands hommes, aussi recommandables par leurs vertus, par leur piété & par leur Religion, que par leurs grandes lumieres. Il y a au jugement de M. *Pascal*, non-seulement de bonnes choses dans l'Alcoran, mais encore de très-belles prieres.

Le Célebre M. *de la Croze* s'explique plus précisément & plus fortement ; voici les propres termes de ce grand homme (1). « Mahomet avoit de fort » beaux talents naturels ; il étoit agréa» ble, poli, se faisant un plaisir d'obli» ger les gens, & propre à converser

[1] Dissertations Historiques sur divers sujets &c. Tom. I. pag. 38.

„ avec tout le monde. C'eſt le témoi-
„ gnage que lui rend un Chrétien
„ Oriental, qui a écrit en Arabe une
„ hiſtoire du Mahométiſme. Pour ce
„ qui eſt de l'eſprit de Mahomet, il
„ eſt aiſé de conclure que c'étoit un
„ homme extraordinaire, & l'on peut
„ s'en appercevoir aiſément dans les
„ Traductions même de l'Alcoran;
„ quoique de l'aveu de ceux qui en-
„ tendent la Langue dans laquelle il
„ eſt écrit, elles repréſentent fort im-
„ parfaitement les beautés, les agré-
„ ments & la majeſté de l'Original. „

Voilà les agréments & la majeſté de l'Alcoran, loués par un des plus grands hommes qu'il y ait eu en Europe, & dont le témoignage ne ſauroit être ſuſpect, puiſqu'il entendoit parfaitement l'Arabe, & toutes les Langues Orientales, & qu'il parle de même dans un Ouvrage où il réfute les Sociniens. J'ai donc pu dire, ſans être traité d'homme ſans foi & ſans Religion, que *Mahomet* avoit donné des preuves auſſi convainquantes de l'exiſtence de Dieu, & de ſon pouvoir immenſe, qu'aucun Philoſophe moderne. Je ſuis encore fer-

mement persuadé de ce fait, & je fais juges tous mes Lecteurs si j'ai eu tort ou raison. Sans rien ajouter à ce que j'ai déja dit sur ce sujet, je me contenterai de les prier de jetter les yeux sur le passage des *Lettres Juives*, que je place au bas de la page (1), ils y verront

(1) Je lis actuellement un Livre, pour lequel les Nazaréens & les Juifs nos freres ont affecté un grand mépris. Il contient pourtant d'excellentes choses, remplies de piété, & capables de donner à l'esprit une grande idée de la puissance de Dieu. Ce Livre est l'ALCORAN, écrit dans sa Langue, sans aucun Commentaire, & qu'un Arabe m'a donné. Je sais que cet Ouvrage contient plusieurs erreurs contraires aux Livres que nos Prophetes nous ont laissés; mais je ne fais point attention à certains principes de Religion. Regardant l'Alcoran comme le systême d'un Philosophe, je le trouve digne de l'estime des honnêtes gens, & utile à la correction des mœurs. Il n'est aucun Philosophe, je n'excepte pas même les modernes les plus savants qui ayent donné des preuves plus convainquantes de l'existence & du pouvoir immense de la Divinité, que Mahomet. Voici comment il s'explique dans le Chapitre du *Miséricordieux*; il fait parler la Divinité, elle même. "Nous vous avons tous créés. Si vous ne le croyez pas, considerez tous les biens que vous possedez, les avez-vous créés vous-mêmes; Nous avons ordonné que vous mourrez. Nous pouvons, s'il nous plaît, mettre d'autres créatures semblables à vous en votre place, & vous métamorphoser en une autre figure, que vous ne savez pas. Nous avons fait entrer l'ame dans votre corps. Si vous ne le considerez pas; considerez vos labourages. Faites-vous produire les fruits de la terre, où les fais-je produire? Si je veux,

cette

cette majesté & ces agréments que M. *de la Croze* trouve dans l'Alcoran, &

je rendrai vos champs secs comme de la paille sans grain. Et cependant vous êtes superbes, & vous dites ; „ *Quoi ! nos grains que nous avons semés, seront perdus ! Au contraire, nous les conserverons.* " Imbécilles ! Pouvez-vous parler ainsi ? Levez les yeux au Ciel, considérez l'eau qui en tombe, & qui sert à vous désaltérer. La faites-vous descendre des nues ; ou si c'est nous qui l'en faisons descendre ? Si nous voulons, elle ne tombera point ; ou nous la ferons tomber si mauvaise, qu'elle ne pourra servir ni à faire fructifier vos champs, ni à vous désaltérer. „

Je te demande, mon cher Monceca, ce que tu penses de ce passage. Quelle noblesse n'y trouve-t-on pas ? Quelles grandes idées n'offre-t-il point à l'imagination ? Avec quelle majesté ne présente-t-il pas l'immense pouvoir de la Divinité ? après en avoir prouvé l'existence évidemment par ce peu de mots : *Nous vous avons tous créés. Si vous ne le croyez pas, considérez les biens que vous possédez : les avez-vous créés vous-mêmes ?* C'est là le plus invincible argument de la nécessité de la Divinité. Puisque nous connoissons que nous n'avons point été de tout temps, il faut nécessairement remonter à une cause éternelle, à un Etre supérieur, qui, ayant produit tous les êtres, les maintienne dans l'ordre où nous les voyons. Cette regle, si belle & si sage, est une preuve perpétuelle de l'existence de la Divinité ; c'est un argument convainquant, qui se présente sans cesse à nos yeux. Nous ne saurions les ouvrir, sans qu'ils nous représentent les chefs d'œuvre formés par ce Tout-puissant : & lorsque nous les tenons fermés, notre ame supplée à leur défaut. Elle se dit à elle-même qu'un être pensant & intelligent, tel qu'elle est, ne sauroit être la suite d'un principe ignorant & agissant sans connoissance. Ainsi, la majesté & l'existence

ils connoîtront que c'est avec raison que le véridique Abbé de *Vertot* a fait

de la Divinité se fait connoître aux aveugles comme à ceux qui ont l'usage des yeux. Dès qu'un homme existe, il a les moyens de pouvoir le connoître, puisqu'il pense, & qu'il peut réfléchir sur sa pensée.

Mais si les hommes ont le bonheur de pouvoir s'élever par eux-mêmes à la connoissance de Dieu, ils ne doivent point pour cela prétendre à pénétrer dans les secrets qu'il a voulu cacher à nos yeux. Il est absurde que des créatures finies veuillent connoître parfaitement les attributs & les qualités de l'Infini. Quel ridicule n'y a-t-il pas à la créature de prétendre s'élever jusqu'au Créateur, & s'égaler à lui ? La connoissance que nous avons de la Divinité, est le premier motif qui doit déterminer notre obéissance. Il n'est rien de plus insensé que de vouloir régler le pouvoir de Dieu, & de croire qu'une chose ne peut pas être, parce que nous ne comprenons point comment elle peut arriver. C'est-là la source des différentes erreurs qui s'élevent dans toutes les Religions. Voyons, mon cher Monceca, comment Mahomet réfute les incrédules qui veulent borner la puissance céleste, & qui nient la possibilité de la Résurrection des corps. Quoi! *disent les Méchants*, nous mourrons, nous serons terre, nous retournerons au Monde! Voilà un retour bien éloigné! " Et pourquoi ne ressusciteront-ils point ? Ne voyent-ils pas le ciel au-dessus d'eux, comme nous l'avons bâti, comme nous l'avons orné, & comme il n'y a point de défaut! Nous avons étendu la terre, élevé les montagnes, & avons fait produire toutes sortes de fruits pour signe de notre toute puissance. Nous avons envoyé la pluie du Ciel, & nous en avons fait produire des jardins, des grains agréables aux moissonneurs, des palmiers, les uns élevés plus que les autres, pour enrichir nos créatures. Nous

un bel éloge de l'éloquence naturelle de *Mahomet*. " Selon Elmacin, *dit ce*

avons donné la vie à la terre morte, seche & aride Ainsi les morts sortiront du tombeau.

Toute la Philosophie ne sauroit présenter une idée plus majestueuse du pouvoir de la Divinité. Celui, qui d'une terre seche & aride a formé l'homme, peut sans doute le faire sortir du tombeau. Il n'est pas plus difficile à la Divinité d'ordonner à la matiere de se rejoindre de nouveau ensemble, qu'il le lui a été de l'animer, & de la mettre en mouvement. Celui qui de rien a fait toutes choses, ne peut-il pas exécuter tout ce qu'il veut? Est-il rien qui révolte davantage notre foible raison, que de penser que de rien on puisse faire quelque chose? Cependant non-seulement la Religion, mais la saine Philosophie nous apprend que Dieu doit avoir créé la matiere. Car si elle étoit coéternelle avec Dieu elle seroit indépendante de lui, puisqu'elle ne lui devroit point sa création, & qu'il ne pourroit pas la détruire. Dieu alors ne seroit point tout-puissant, il y auroit un être aussi ancien que lui, qui n'en seroit point dépendant La Divinité ne seroit plus infinie, elle seroit bornée dans son pouvoir, & l'infini doit être infini dans tous ses attributs. La matiere seroit une divinité rivale de la premiere. Quelles absurdités ne s'ensuit-il pas du systême qui admet la coéternité de la matiere avec Dieu? Dès qu'on veut faire usage de sa raison on est forcé d'avouer que Dieu a créé de rien tous les êtres. Mais comprenons-nous ce mystere? Non sans doute. Pourquoi donc voulons-nous borner le pouvoir de Dieu dans les autres choses, puisqu'il n'y a rien que sa puissance ne puisse exécuter aisément, dès qu'elle a pu produire toutes choses de rien. " l'Etre suprême, *dit Mahomet*, connoît ceux qui sont injustes. Il a en sa puissance les clefs du futur. Personne ne le sait que lui. Il sait tout ce qui est en la terre, & en la mer. Il sait le nombre des feuilles qui tombent de dessus les arbres, & le

„ *sage Historien*, Mahomet avoit l'air
„ noble, le regard doux & modeste,
„ l'esprit souple & adroit, l'abord ci-
„ vil & caressant, & la conversation
„ insinuante. D'ailleurs, il ne lui man-
„ quoit aucune des qualités nécessaires
„ dans un chef de parti, libéral jusqu'à
„ la profusion, vif pour connoître les
„ hommes, juste pour les mettre en
„ usage selon leurs talents, toute la
„ délicatesse pour agir sans se laisser
„ jamais appercevoir, & il fit paroître
„ depuis dans la conduite de ses desseins
„ une fermeté & un courage supérieurs
„ aux plus grands périls. . . . . Il se
„ faisoit écouter par la pureté de son
„ langage, & la noblesse & le tour de
„ ses expressions; il excelloit sur-tout
„ dans une certaine éloquence Orien-
„ tale, qui consistoit dans des parabo-

nombre des atômes dans les ténebres de la terre. Il n'y a rien de sec, ni de verd en la terre, qui ne soit écrit dans le Livre de lumiere. C'est lui qui vous fait mourir, & qui fait le mal & le bien que vous avez fait . . . Souviens-toi du jour qu'il a dit : *Soit*, & tout a été fait. . . Il fait le présent, le futur & le passé. Il est très-sage, & rien ne lui est caché . . . Abraham, voyant la nuit une étoile très-claire, demanda en soi-même si c'étoit son Dieu. *Non*, répondit-il lui même, *mon Dieu ne se leve pas, & ne se couche pas.* „ Lettres Juives, Lettre LXXXIX.

„ les & des allégories très-ingénieuses, „ dont il enveloppoit ses discours (1). „

Vous voyez, Monsieur WEYSMAN, qu'il n'est pas si extraordinaire que vous le pensez, que j'aie pu comparer MAHOMET aux plus grands Philosophes modernes dans un seul point ; c'est-à-dire, sur les preuves qu'il a données de l'existence & du pouvoir immense de Dieu. Et qu'ont donc ces Philosophes de si merveilleux, qu'un homme qui a eu les talents & le génie de MAHOMET, n'ait pu penser comme eux sur un article, où il ne faut que lever les yeux au Ciel, & se contempler soi-même pour être aussi éclairé que DESCARTES? *Cœli enarrant gloriam Dei.* Vous avez eu donc grand tort de croire qu'il y avoit apparence (1) que je riois & plaisantois lorsque je parlois de même. Je vous répete ici que je parle très-sérieu-

[1] Histoire des Chevaliers Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem, appellés aujourd'hui Chevaliers de Malthe, par l'Abbé de Vertot, *Amsterd.* 1728. *Tom. I. Liv.* I. *pag.* 7.

[1] Credibile est hunc Autorem ridere, non serio loqui ; sed quis in hoc rerum genere ridet ? Ipse derisione dignus est, si modo derisio ad pœnam promeritam sufficiat. *Porismata Sapientiæ & Religionis, &c.* pag. 19.

sement, dussiez-vous me condamner au feu totalement, puisque vous m'avez déja jugé digne d'une punition bien plus rigoureuse que la censure, & qu'il n'a pas tenu à vous qu'on ne regardât ce que j'avois dit de MAHOMET, comme un cas qui intéressoit le Magistrat. Je vous reconnois toujours dans toutes vos idées pour un fanatique outré. L'Inquisiteur le plus cruel & le plus persécuteur ne se seroit pas expliqué si cruement & si violemment que vous; mais aussi vous voyez que je vous tiens parole, & que j'observe parfaitement la maxime *à rude âne, rude ânier.*

Voici encore une nouvelle marque de votre peu de sincérité. Vous dites simplement que je compare *l'Alcoran aux* (1) *Livres des Juifs & des Chrétiens.* Par la maniere ambigue & obscure dont vous vous expliquez, vous voudriez faire croire, s'il étoit possible, que je mets en parallele la Bible & l'Evangile avec l'Alcoran; une pareille

[1] Vide & reliqua, ubi Judæorum & Christianorum Libris & Sententiis eodem instituto Alcoranus comparatur. Maximè verò ad scopum nostrum afferenda sunt verba quæ legimus. Tom. III. pag. 43. *Parismata Sapientiæ*, &c. pag. 10.

insinuation, aussi fausse & aussi malicieuse, mériteroit un châtiment exemplaire. Pour vous couvrir de confusion, si vous êtes capable d'en avoir, je rapporterai ici le passage dont il s'agit; les (1) Lecteurs qui ne les connoissent point, seront bien surpris de voir qu'il n'est question que du Talmud; c'est-à-dire, d'un Livre qui contient toutes les fables des Juifs, rempli d'injures &

[1] " Combien y a-t-il d'Ecrits de nos Rabbins, & même des Docteurs Nazaréens, qui mériteroient une critique aussi vive que celle qu'on fait de l'Alcoran, & dont on ne dit mot? Je suis du moins assuré que ces Ouvrages ne donnent point de la Divinité une idée plus magnifique. Si l'on examinoit avec des yeux Philosophiques les Livres de certains Docteurs Espagnols, quelles erreurs n'y découvriroit-on pas? Combien de principes, contraires au bon sens & à la droite raison, combien de maximes, pernicieuses au bien de la Société, n'y trouveroit-on pas? Le bel Ouvrage que l'on feroit, si l'on ramassoit toutes les impertinences monacales! Un homme, qui voudroit composer l'histoire des égarements de l'esprit humain, ne manqueroit pas de matiere en travaillant sur des Mémoires aussi fertiles & aussi abondants. Le Talmud des Rabbins est cent fois plus ridicule que l'Alcoran. Ne crois pas, mon cher Monceca, que l'esprit de parti détermine mon sentiment en méprisant le Talmud, j'oublie que je suis Caraïte: ce n'est point comme partisan & sectateur d'une croyance opposée à celle des Rabbins, que je condamne ce monstrueux Ouvrage; c'est comme Philosophe. *Lettres Juives*, *Tom IV*.

d'invectives atroces contre JESUS-CHRIST & le Christianisme, & de quelques misérables compilations de miracles, faites par des Moines, qui, au jugement non-seulement des Protestants, mais encore de tous les Catholiques sensés, déshonorent la Religion, & justifient le Cardinal BESSARION, lorsqu'il a dit que DIOGENE LAERCE avoit écrit la Vie des anciens Philosophes avec plus de sagesse & de dignité, que l'on avoit fait celle des Saints.

Me voici parvenu au dernier article de votre fade critique. Vous dites que j'ai voulu établir l'indifférence de Religion, & voici sur quoi vous vous fondez (1). " Je t'avouerai, mon cher
„ Monceca, que je suis tenté de regar-
„ der le Ciel comme un palais superbe,

[1] Ad extremum si quidquam monere velimus ad ultima verba ex his Epistolis à nobis cita, id unum dicendum arbitror, prolixo commentario ad crassissimum Autoris indifferentissimum inde perspiciendum nequaquam opus esse, quem sane nisi conculcata & adunco naso suspensa Scriptura, quæ de viâ & mediis salutis toto cælo diversa docet, nemo adoptare potest. Quod Judæos primo loco ponit, atque ad portam Orientalem ad comicum schema pertinet quia enim personam Judæi adsumpserat, aliter loqui non potuit; sed res ipsa crudè & impiè proposita est. *Porismata Sapientiæ* &c. pag. 20.

„ où

„ où l'on entre par quatre portes qui „ regardent les quatre côtés différents „ du Monde. On peut venir dans ce superbe édifice, de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion & du Midi ; „ mais les chemins qui y conduisent, „ ne sont pas également beaux. Nous „ autres Juifs, nous marchons dans „ celui de l'Orient, que la Divinité „ nous a applani ; les Nazaréens viennent par celui de l'Occident, raboteux & mauvais ; les Turcs passent „ par la route du Septentrion, encore „ plus gâtée ; & toutes les Religions „ qui sont dans les Indes & dans l'Amérique, marchent dans la quatrieme, remplie de boue & entourée de „ précipices. Beaucoup de gens se perdent dans ce chemin ; mais cependant il en est qui arrivent au palais „ céleste, malgré les difficultés d'une „ route aussi périlleuse. „

Ici il y a mauvaise foi & ignorance de votre part. Vous réunissez dans votre critique vos deux qualités ordinaires. La mauvaise foi paroît en ce que vous supprimez ce qui suit immédiatement après ce passage, qui marque

que mon intention principale a été de blâmer la rigueur avec laquelle les différentes Communions Chrétiennes, & sur-tout la Romaine, damnent celles qui lui sont opposées. Il ne faut que savoir lire pour voir quel a été mon but. " Les Nazaréens Papistes, & nos
„ Rabbins condamnent ce sentiment,
„ ils croient que Dieu ne doit point
„ avoir pitié d'une Créature qui a tâ-
„ ché de le servir dans une autre Reli-
„ gion ; & il est tel Moine à Rome,
„ qui consentiroit plutôt d'avouer qu'il
„ n'est aucune Divinité, que d'accor-
„ der une place dans le Ciel à quelques
„ Nazaréens Réformés, qui ont don-
„ né dans ce Monde des exemples de la
„ vertu la plus parfaite. „

Si ce passage ne vous a pas assez montré mes sentiments, celui où je m'explique si clairement dans une ou deux Lettres avant celle-là, devoit bien vous éclairer. Je défie qu'on puisse faire une confession de foi plus authentique sur la nécessité d'une Religion révélée, & d'un Culte ordonné (1). " Il n'est pas
„ douteux, mon cher Isaac, qu'il n'y

[1] Lettres Juives, Lettre XXXVI. *nouvel. Edit.*

„ ait un Culte ordonné par Dieu mê-
„ me; mais il l'eſt pour faciliter le ſa-
„ lut des hommes, & non pour les
„ perdre. Heureux ſont ceux à qui Dieu
„ l'a révélé! Mais c'eſt une impiété,
„ ſelon moi, de dire qu'il ait créé les
„ autres hommes pour être damnés.
„ Ils ont plus de peine à parvenir au
„ Ciel; mais s'ils ſont bons, ſages &
„ vertueux, le Tout-Puiſſant feroit
„ plutôt un miracle pour les attirer à
„ lui, que de permettre que la vertu
„ fût payée d'un ſupplice éternel.

Mais, direz-vous, c'eſt une erreur de croire qu'on puiſſe être ſauvé hors du Chriſtianiſme, & les Payens n'ont jamais pu, ni ne peuvent faire encore aujourd'hui leur ſalut. Vous pouvez être, ſi vous voulez, Monſieur *Weiſman*, dans cette opinion: mais moi, je penſe le contraire, & j'ai pour moi pluſieurs Peres de l'Egliſe, anciens & modernes, cela vaut mieux que votre autorité. Si vous étiez moins emporté que vous ne l'êtes, avant de condamner mon opinion, vous l'auriez examinée; vous auriez vu que S. *Juſtin*,

Philosophe (1) & Martyr, a soutenu que *Socrate* & *Héraclite* avoient été Chrétiens sans être baptisés, & qu'ils avoient été justifiés par leur vertu. *Clément d'Alexandrie* (2) a jugé aussi favorablement du salut des Payens qui vivoient selon la Loi de Nature. Mais, dites-vous, ces Peres parlent des Payens qui vivoient avant la venue du Messie; en voici d'autres qui font mention des Payens qui vivoient douze cents ans après. *S. Bernard*, écrivant à *Hugues de S. Victor*, lui dit qu'il ne sauroit croire que le Commandement de Dieu, prononcé à *Nicodeme*, *nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu Sancto, non intrabit in Regnum Cœlorum*, doive être pris dans toute son étendue, (3) &

[1] Just Philos. & Mart. *Apolog.* II.

[2] J'ai rapporté dans l'Edition des *Lettres Juives* qui est actuellement sous presse, les passages originaux de *S. Justin* & de *S. Clement*. Il m'est impossible, attendu le défaut des Livres, de les placer ici, & ma mémoire ne peut me les fournir. Quant à celui de *S. Justin*, il est, ainsi que je le marque ici, dans sa seconde Apologie.

[3] A verò quis nescit & alia, præter Baptismum contra originale peccatum, remedia antiquis non defuisse temporibus? Abrahæ quidem & semini ejus, circumcisionis Sacramentum in hoc ipsum traditum est. In Nationibus verò, quotquot inventi fideles sunt, adultos quidem fide & sacrificiis credi-

qu'on doive l'appliquer à ceux qui n'en ont eu aucune connoissance. Prenez garde, M. *Weisman*, que les Payens dont j'entends parler, sont précisément dans ce cas.

Si les Payens qui n'ont pas le moyen d'être instruits dans le Christianisme, peuvent être sauvés en vivant selon la Loi de Nature, qui doute que ceux qui chez les Turcs se trouvent dans le mêmes cas, ne le puissent pas être eux qui connoissent l'existence du véritable Dieu, & qui lui rendent hommage? Or, combien peu de Mahométans y a-t-il qui puissent être instruits? Combien de villes, combien de villages y a-t-il, où l'on ne rencontre pas, je ne dis point un seul Prêtre ou Missionnaire, mais même un seul Chretien?

Vous pourriez croire, M. *Weisman*, que le sentiment de *S. Bernard* n'a pas été reçu par de grands Théologiens: comme votre lecture est assez mince, je doute que *S. Thomas* vous soit fort connu. Ce grand Saint (1), aussi bon

mus expiatos, parvulis autem solum profuisse, imo & suffecisse parentum fidem. *D. Bernard.* Epist. LXXII. ad Magistrum *Hugonem de Sancto Victore.*

(1) Gentiles perfectius & securius salutem con-

Théologien que subtil Philosophe, dit à peu près la même chose que S. *Bernard*. Un Théologien, qui passe pour un habile homme, & qui vivoit peu de temps après le Concile de Trente, a soutenu (1) que les anciens Payens & ceux d'aujourd'hui pouvoient être sauvés en vivant justement lorsqu'ils étoient dans une ignorance invincible. Je vous demande, M. *Weisman*, si tous ces Saints & ces grands hommes out voulu établir l'indifférence de Religion? Je n'ai cependant dit que ce qu'ils ont dit, en soutenant, " qu'il n'étoit pas dou-
" teux qu'il y eût un culte ordonné par
" Dieu même; mais qu'il étoit pour
" faciliter le salut des hommes, & non
" pas pour les perdre, & que c'étoit
" une impiété de dire qu'il eût créé des

sequebantur sub observantiis Legis, quam sub sola Lege naturali, & ideo ad eam admittebantur; sicut etiam nunc Laici transeunt ad Clericatum, & Seculares ad Religionem, quamvis absque hoc possint salvari. *Thomæ Summa, in prim. secund.* Quæst. XCVIII. Art. 5.

(1) Quicumque fuerunt, aut etiam modo sunt, ad quos non pervenit Evangelium, cum nulla via humana consequi potuerint Fidem Christi, tamdiu inculpabilem illius ignorantiam habere, vel habuisse sunt existimandi, quamdiu caruerint Doctoribus. *Andreas Vega de Præparatione Adultorum ad justificationem*, Lib. VI. Cap. XVIII.

„ peuples immenſes pour les damner ;
„ que ſi ces peuples étoient vertueux,
„ ils avoient plus de peine à parvenir à
„ la béatitude ; mais qu'attendu leur
„ état, ils pouvoient, en vivant ſelon
„ la Loi de Nature, être ſauvés.„

Il eſt temps de finir, je n'ai que trop perdu de moments, que j'aurois pu beaucoup mieux employer qu'à vouloir vous apprendre à penſer. Comment en viendrois-je à bout, puiſque pendant tout le cours de votre vie vous n'avez pas même pu vous former un ſtyle paſſable ? Vous écrivez auſſi mal & auſſi ridiculement que vous penſez. Mon Dieu ! que de platitude dans vos phraſes ! de quelle longueur ne ſont-elles point ! J'ai penſé devenir aſthmatique, en liſant les deux pages de votre Diſſertation qui me regardent. Quelle affectation ridicule de faire, comme un écolier, des figures de Rhétorique dans les endroits où elles ſont le plus déplacées ! Qui ne riroit, par exemple, de voir un homme d'un âge avancé s'expliquer ainſi, *quaſi ad fallendum tempus ornet, pingat, & tantæ multitudini Lectorum imprudentium, & im-*

prudentium exponat? La jolie chose que cette repetition *imprudentium & imprudentium*! Que vous êtes éloquent! En vérité on ne peut vous refuser le glorieux titre du *Demosthene* & du *Cicéron de la* Forêt *noire*. Vous allez illustrer à jamais la Souabe, vous êtes la parfaite copie du Rhétoricien dont parle *Perse*, *Bellum hoc, hoc bellum laudat in antithesi doctas posuisse figuras*. Allons, je veux vous faire la même grace que *Perse* fait à celui dont il parle; je dirai avec ce Poëte *laudatur*. Que M. *Weisman* soit loué, qu'il soit par-tout prôné comme le Phénix des Professeurs! Ho! que j'aurois souhaité de vous voir assis sur ce théatre, vos deux éleves à vos pieds, disputant gravement sur le crime qu'il y a à louer Mahomet dans ce qu'il peut avoir eu de bon! Un ancien Pere de l'Eglise souhaitoit d'avoir vu trois choses, Rome dans sa gloire, *Cicéron* plaidant, *S. Paul* prêchant; & moi, je préférerois à tout cela de voir M. *Weisman*, *in cathedra*, & de lui entendre dire d'une voix rauque & enrhumée, *tantæ multitudini Lectorum imprudentium*,

& imprudentium exponat. Chacun a son goût, l'un aime le tragique, l'autre le comique; pour, moi, je me figure que vous devez être un homme aussi divertissant dans une action publique, que le Saltinbanque le plus amusant. Si le Public connoissoit, ainsi que moi, votre mérite, vous n'auriez plus de sujet de vous plaindre de son goût, & de vous réciter sur le favorable accueil qu'il a fait (1) aux *Lettres Persanes*, aux *Lettres Juives*, & à quelques autres Ouvrages de cette espece, tandis qu'il traite de beaux *Livres*, comme les vôtres, *de rêveries de vieillard.* Ce sont vos termes, & l'on voit bien que quoique vous ne vous nommiez pas, vous vous rengez tacitement dans le nombre de ces illustres pédants dont vous plaignez le sort. Mais aussi vous prenez bien votre revanche,

(1) Certè negari non potest Scripta hujus generis nostrâ ætate mirifica cum aviditate, applausu maximo, excipi, & pro utilissimâ non minus ac amænissimâ censurâ vitiorum generis humani haberi, præ quibus seriæ & graves aliorum Chartæ, si vel mille Scriptoris plenæ essent, nihil sunt aliud quam *rumores senum saviorum, quos Catulli & Lesbia* nostri temporis nullius æstimant assis. *Porisma Sapientia, &c.* pag. 17.

car vous taxez tous ceux qui aiment mes Ecrits & ceux de l'inimitable Auteur des *Lettres Persannes*, de *Catulle* & de *Lesbies*. Savez vous bien que vous me faites cependant plus d'honneur que vous ne pensez, & que j'aimerois mieux l'approbation d'un Auteur aussi spirituel, aussi galant & aussi ingénieux que *Catulle*, que celle de huit mille Théologiens de votre espece ? Je craindrois bien, si malheureusement j'avois votre estime, de ne voir pourrir mes Livres dans la boutique du Libraire. Je suis votre &c.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que cette Lettre puisse t'amuser.

Porte-toi bien.

LETTRE CLXXVIII.

Le Sylphe Oromasis, *au sage & savant* Abukibak.

JE suppose, sage & savant Abukibak, qu'avec l'empressement que tu as toujours marqué de connoître tout ce qui paroît de bon, de médiocre & de mauvais dans la République des Lettres,

tu n'auras pas manqué de lire les pieces satyriques que l'envie & la sotte vanité ont mises au jour contre le TRADUCTEUR des *Lettres Juives*. Il n'y eut peut-être jamais d'Auteur plus maltraité, & moins animé contre ses ennemis. Il les écoute avec mépris, il les regarde avec pitié, & ne se souvient d'eux que pour les plaindre & les oublier. Je conviens que ce parti est équitable, & qu'on ne sauroit mieux punir la folie qu'en lui opposant la raison; mais enfin l'intérêt est-il compté pour rien? Il n'est pas impossible qu'on se méprenne à un trait lancé par une main injuste & maligne, il peut arriver qu'un Lecteur non prévenu, & qui ne juge d'ordinaire que par les apparences, croie l'innocent coupable des censures dont on le charge. Je ne sais si je pense mal; mais il me semble que je raisonne assez conséquemment. En effet, si l'homme est vertueux dès qu'il est juste, sera-t-il vicieux en dévoilant l'injustice, ou en décelant la vérité? On pourroit me dire que c'est faire trop d'honneur aux mauvais Critiques que de leur reprocher leurs bévues; mais conçoit-on qu'ils en retirent moins

qu'ils y perdent, & qu'ils y gagnent toujours quand on leur laisse champ libre? Il en est de cela comme des Marchandises de contrebande; au delà de certaines bornes, elles tournent au profit de celui qui a osé les risquer. J'entrevois une autre excuse, fondée sur le peu de cas que l'on fait communément de ceux qui ont l'esprit caustique, & qui n'ont d'autre métier que celui de mordre; mais qui me sera garant qu'un fanatique en Allemagne, qu'un visionnaire en Suisse, qu'un menteur en France, qu'un impolteur en Espagne, qu'un fourbe en Italie, qu'un pédant fiéfé en Hollande sont connus de tout le monde pour ce qu'ils sont réellement? Non, non, si jamais il m'étoit permis de devenir Auteur, j'en agirois bien autrement que celui en faveur de qui je parle. J'écrirois, je fulminerois, je couvrirois mes adversaires de honte & de confusion, en un mot, je ferois le Diable à quatre, sous les auspices de la raison, de la vérité & de la justice. Ces voies sont toutes légitimes, il ne me manque que celle de la persuasion pour les faire valoir. Tu as vu par ma

derniere Lettre, ſage Abukibak, ce qu'il m'en a coûté pour engager le *Traducteur* des *Lettres Juives* à prendre ſa propre défenſe, il faudroit aujourd'hui je ne ſais quoi pour obtenir de lui cette faveur. Heureuſement il y a des gens qui penſent autrement, j'en ai trouvé pluſieurs, & en quittant la Souabe pour me tranſporter dans les Pays-Bas, j'ai eu une vraie ſatisfaction d'apprendre qu'on y avoit tout le reſpect qu'on ne peut ſe diſpenſer d'avoir pour le mérite. La Lettre que je t'ai communiquée en dernier lieu, ne t'eſt parvenue que par un tour de ſoupleſſe, tu recevras celle-ci comme un préſent dont je te fais part.



LETTRE

A Messieurs les Auteurs de la nouvelle Bibliothéque (1).

MESSIEURS,

IL a paru dans le *Journal Helvétique* diverses petites Pieces contre M. le Marquis d'Argens. Les Auteurs ménagent assez peu un homme qui mérite quelque chose de plus que des injures. La derniere de ces satyres qui est parvenue à ma connoissance, est signée G... W.... elle est de la même main que celle qui avoit paru dans la *Bibliotheque Germanique*. Le but de l'Auteur est de repliquer à la réponse que M. d'Argens lui avoit faite dans la *Préface* de la derniere édition des *Lettres Juives*. Permettez, Messieurs, que je me serve

[1] Cette piece ayant été envoyée au Libraire pour être inserée dans la *Nouvelle Bibliotheque*, il a cru qu'il convenoit mieux de la placer ici à la suite de la Lettre au Professeur Weisman, comme en étant une autre qui renferme des réflexions sur les raisons d'un nouveau Critique du même Ouvrage.

de votre *Journal* pour faire part à M. G . . . W . . . des réflexions que sa Lettre m'a fait faire. Comme il n'a jugé à propos de se faire connoître que par les Lettres initiales de son nom, je n'ai d'autre voie pour répondre à son obligeante Lettre que celle des *Journaux*.

Son zele est assurément louable. Il n'y a point de bon patriote qui ne doive se faire un devoir de défendre sa patrie contre les attaques de ses ennemis; c'est-là un principe, qui, je crois, se trouve dans toutes les ames bien nées. M. le Marquis d'Argens s'étoit exprimé, en parlant des Suisses, d'une maniere, quiavoit blessé la délicatesse de plusieurs particuliers de cette Nation. L'Ouvrage dans lequel il l'avoit fait, étoit entre les mains de tout le monde: chacun le lisoit avec empressement; il étoit à craindre que les Lecteurs ne se formassent des idées qui auroient pu nuire à un peuple aussi estimable. Il n'est donc point surprenant de voir un Suisse prendre en main la défense de sa patrie, tout cela est dans l'ordre.

Quel est donc le sujet du démêlé entre M. le Marquis d'Argens & l'Ano-

nyme ? Le voici. Le premier a prétendu que la Lettre dans laquelle l'Anonyme s'étoit déclaré le Dom Quichotte de la Nation Helvétique, avoit été insérée furtivement dans la *Bibliotheque Germanique*; que les Auteurs de ce *Journal* la désavouoient; qu'ils avoient été mortifiés & surpris de l'y voir, & qu'il étoit charmé que cette rapsodie eût été publiée, puisqu'elle lui avoit attiré une Lettre des plus obligeantes de la part de l'illustre M. de Beausobre. Il a prouvé les premieres de ces prétentions, en produisant la Lettre de ce Savant, qui contient un désaveu formel d'avoir aucune part à cette piece, & il a suffisamment fait connoître la satisfaction qu'il éprouvoit de ce que cette Lettre avoit vu le jour, par la maniere dont il s'est exprimé dans sa *Préface* de la derniere édition des *Lettres Juives*.

De quoi se plaint donc l'Anonyme ? Il désaprouve le mépris que M. le Marquis d'Argens a fait de sa Lettre, & ne sauroit digérer les épithetes injurieuses dont il s'imagine qu'on l'a chargé. Il y a deux voies de justification pour l'Auteur des *Lettres Juives* : la premie-

re,

re, eſt de ſoutenir qu'il a eu raiſon de s'exprimer comme l'Anonyme prétend qu'il a fait; & la ſeconde, de faire voir qu'on prête trop à ſes expreſſions, & que M. G... W.... s'appplique des choſes qui n'ont point été dites pour lui. Je vais faire uſage de l'une & de l'autre pour faire l'apologie d'une perſonne qui mérite l'eſtime des honnêtes gens autant par les talents de ſon eſprit, que par les beaux ſentiments de ſon cœur.

Dans une Lettre que le Voyageur Juif écrit de Lauſanne à ſon ami, on lui fait dire que cette *ville eſt la capitale du pays de Vaux dans le Canton de Berne.* Cela n'eſt pas pardonnable, dit le Cenſeur, parce que c'eſt faire aller de pair un Bailliage avec la Ville de Berne; en qui réſide la ſouveraineté du Canton. Mais qui lui a appris que M. le Marquis d'Argens ait voulu dire que la Ville de Lauſanne eût la ſouveraineté du pays de Vaux, comme Berne l'a ſur le pays Allemand? Qui lui a appris qu'une ville capitale fût toujours une ville ſouveraine? N'arrive-t-il pas tous les jours aux meilleurs Ecrivains de donner ce

nom à la principale ville d'un pays ou d'une province, quoiqu'elle n'ait aucune jurisdiction sur celle des environs? Le moindre petit Traité de Géographie peut apprendre cela. Tout ce que l'Auteur de cette Lettre a donc prétendu dire, se réduit à ceci; que Lausanne est la principale ville du pays de Vaux. N'a-t-il pas eu raison de s'exprimer ainsi? J'en appelle à tous ceux qui ont quelque connoissance de cette partie de la Suisse.

En relevant une prétendue faute, M. G.... W.... en fait une réelle. *Messieurs de Berne*, dit-il, *ne seroient pas médiocrement étonnés s'ils apprenoient qu'il les fait aller de pair avec un de leurs Bailliages*? Il y a, il est vrai, un Baillif à Lausanne; mais il ne suit point de-là que la ville de Lausanne soit un Bailliage. La jurisdiction du Baillif & celle de la ville sont absolument indépendantes: celle-ci exerce une espece de souveraineté chez elle & sur les villages de son ressort, sans que le Baillif ait aucun droit de se mêler de ses affaires; elle ne prétend point relever de lui, ce n'est donc pas un Bailliage. (1)

[1] Cette Lettre a aussi paru dans *le Journal Helv-*

En tournant les expressions de Jacob Brito à sa fantaisie, l'Anonyme vient à bout de lui faire dire que tous les endroits de la Suisse sont d'une égale fertilité & produisent les mêmes choses. J'avoue que ce seroit une faute; mais M. d'Argens l'a-t-il faite? Il y a lieu d'en douter, si l'on fait attention qu'il n'a point ignoré que la Suisse étoit remplie de montagnes, & que les productions du terroir devoient varier à proportion que le terrein est plus ou moins élevé. En effet, il faudroit connoître bien peu la Suisse, pour dire qu'il y a des vignes dans tous les différents quartiers de ce pays; que le sommet des Alpes n'en est pas même dégarni. Or, je pense que personne ne sera assez dépourvu de bon sens pour accuser M. le Marquis d'Argens d'être assez ignorant en Géographie, pour ne pas savoir que la Suisse est un pays rempli de montagnes. C'est un fait, dira l'Anonyme, tous vos raisonnements, tirés du Droit,

vétique. Et comme l'Auteur a donné ensuite dans le même *Journal* des éclaircissements sur cet article de sa Lettre, il est bon d'avertir que l'on prend ici ses expressions dans le sens qu'il les a lui-même expliquées. *Note de l'Editeur.*

ne peuvent point l'invalider. Il est vrai, c'est un fait qui se voit dans sa Lettre; mais il ne le trouve point dans celle du Juif. Cet ingénieux Ecrivain ne dit point que toute la Suisse soit un terroir propre à produire du vin; il n'en a jamais eu la pensée. Il parle du pays de Vaux, & il nous apprend que l'on y vit plus à la Françoise que dans les autres parties de la Suisse; mais que cependant les habitants ont en général les manieres & les modes de leurs confreres. Cela ne doit pas paroître surprenant, puisqu'ils ne cherchent pas à se distinguer des autres. En fait des modes, ce pays ne produit que ce que produisent les autres Cantons. Une preuve que c'est-là le vrai sens da l'Auteur, c'est qu'immédiatement après il vient à parler des productions de la terre & des eaux qui le distinguent des autres quartiers de la Suisse. Ne seroit-ce pas une manifeste contradiction de dire dans une ligne que le terrein de la Suisse produit par-tout les mêmes fruits, & de dire dans la suivante que le pays de Vaux produit en particulier du vin assez bon, & que ses lacs fournissent

de bons poissons ? Je conclus donc que l'Anonyme a eu tort de relever cet endroit, & que le ton railleur qu'il prend, n'est point à sa place ; mais continuons.

Les éloges que votre Correspondant donne aux Suisses, sont assez justes, & ne s'accordent pas mal avec ce qu'en dit Jules César *dans ses* Commentaires ; *il seroit seulement à souhaiter que les temps eussent moins changé.* C'est insinuer assez clairement que les Suisses modernes ne méritent pas les éloges que leur a donnés M. le Marquis d'Argens ; qu'ils ont tellement dégénéré, qu'ils ne ressemblent plus à leurs ancêtres, & que ces exemples *de frugalité, d'endurcissement au travail*, &c. ne se trouvent plus que chez les montagnards & les habitants de la campagne. M. G.... W.... oublie ici son rôle, il ne pense pas qu'il doit soutenir l'honneur de la Nation Helvétique, pour prévenir les mauvaises impressions que la relation de M. d'Argens en avoit données ; il fait beaucoup plus de mal que celui qu'il redresse. Le premier faisoit l'honneur aux Suisses de croire

qu'ils conservoient encore ces antiques vertus, héritage précieux de leurs ancêtres ; mais le dernier les en prive cruellement. Ce n'est point ce qu'on avoit lieu d'attendre d'un homme qui prend une Nation entiere sous sa protection. Il ne sauroit prétendre que ses vues ont moins été de défendre les Suisses, que la vérité qui paroissoit peu respectée dans ce tableau : car il est incontestable que ce que M. d'Argens dit des mœurs des Suisses, est vrai à la lettre. On en conviendra, si l'on fait attention qu'il ne s'est point proposé de donner une relation détaillée de la Suisse. Son Juif passe à Lausanne, cela lui donne occasion de dire un mot de la Nation Helvétique : il dit en général qu'elle est frugale, capable de supporter les incommodités les plus grandes, & ennemie du luxe ; cela ne veut pas dire qu'il n'y ait quelques particuliers & quelques villes qui s'écartent d'un genre de vie aussi sage. Il suffit, pour l'autoriser à s'exprimer comme il a fait, que la plus grande partie de la Nation conserve encore les mœurs de leurs ancêtres. Or, c'est ce

qui est vrai à la lettre: car je suis persuadé qu'il n'y a pas la cinquantieme partie de ce peuple qui se soit laissé corrompre par le luxe & la mollesse, les Commentaires de César paroissent donc ici sur la scene fort mal à propos.

Je viens à une accusation grave. *Les Suisses sont ivrognes au souverain degré*, dit le spirituel Auteur des *Lettres Juives*, & l'on ne peut espérer de briller parmi eux que par la quantité de vin qu'on fait avaler. L'Anonyme désapprouve ces expressions, elles le choquent beaucoup; cependant il avoue *qu'il se feroit siffler de toute la terre, s'il entreprenoit de disculper les Suisses du reproche d'aimer le vin.* Quoi! un bon Suisse craindroit de devenir la risée du Public s'il prenoit la défense de sa Nation sur cet article, & il ose blâmer un François de ne l'avoir pas fait! Auroit-il donc voulu que M. d'Argens eût sacrifié sa réputation pour un peuple avec lequel il ne soutient aucune relation particuliere, tandis que lui, qui est obligé en qualité de bon patriote de le défendre, ne veut point faire le sacrifice de la sienne pour cela? J'avoue

que je ne me ferois pas attendu à un pareil raisonnement, & que je n'aurois jamais cru qu'on fût assez injuste pour exiger qu'un étranger fît pour la Suisse ce qu'un particulier de la Nation refuse de faire. Il est fâcheux pour le Corps Helvétique, qu'une piece, faite pour le défendre, fortifie autant les soupçons qu'on a conçus depuis long-temps contre leur pénétration. Il est donc évident, & l'Anonyme ne le nie pas, qu'à moins de se faire siffler, M. le Marquis d'Argens ne pouvoit pas dire que les Suisses ne fussent ivrognes.

Mais il a dit qu'ils étoient *ivrognes au souverain degré*. Cette expression est trop forte, dit-on, & ce qu'il avance n'est pas vrai dans tout son contenu, parce qu'il y a des peuples à qui ce superlatif odieux n'est guere moins applicable qu'aux Suisses, parce que chez eux un ivrogne est méprisé parmi les honnêtes gens, & qu'on le censure en public, sur-tout dans les endroits où l'on professe la Religion Protestante. Admirable défense ! Il y a des peuples qui ne sont guere moins ivrognès que les Suisses ; donc les Suisses ne

sont

sont pas ivrognes au souverain degré. J'en appelle à toute personne qui a la moindre teinture de justesse de raisonnement, la conséquence leur paroît-elle bien tirée? Les Suisses ne peuvent-ils pas être ivrognes au souverain degré, quoiqu'il y ait des peuples qui le soient autant qu'eux? Deux Nations ne peuvent-elles pas être vicieuses ou vertueuses au même degré? Et si ce degré est le plus haut, ne peut-on pas dire, en parlant de l'une, qu'elle possede ce vice, ou cette vertu au plus haut degré, sans prétendre exclure les autres du droit de posséder ou l'un, ou l'autre? D'ailleurs, de l'aveu même du censeur, les autres peuples qu'on pourroit faire aller de pair avec les Suisses, ne poussent pas l'amour du vin aussi loin qu'eux. *Ce superlatif odieux*, dit-il, *n'est guere plus appliquable aux Suisses, qu'à beaucoup d'autres peuples.*

Le second argument n'est pas plus solide que le premier. En effet, ce défaut peut être évité par les honnêtes gens, il peut être censuré publiquement dans les Cantons Protestants, & il peut être vrai en même-temps que les

Suiſſes ſont ivrognes au ſouverain degré. Pour le prouver, je rappelle une raiſon que j'ai déja employée. Quand on trace le caractere général d'un peuple, c'eſt celui du gros de la Nation qu'on donne, & non celui de quelques particuliers. Si l'ivrognerie eſt condamnée en Suiſſe par les honnêtes gens des Cantons Proteſtants, cela ne fait qu'une petite partie de la Suiſſe, dont M. le Marquis d'Argens faiſoit pour le coup abſtraction pour ne parler que du gros de ce peuple que le Critique lui abandonne. Les voilà donc d'accord ſur ce point.

Ces termes, *Chapelle & S. Evremont n'euſſent été en Suiſſe que deux miſérables faquins, indignes des bonnes compagnies*, ont encore eu le malheur de déplaire au Cenſeur. J'avoue que je n'en vois pas la raiſon ; car enfin de quel côté qu'on veuille ſe donner la peine d'enviſager le caractere de ces deux hommes, on trouvera qu'il ne devoit pas trop convenir avec celui de la plus grande partie des Suiſſes. Si on les prend pour des perſonnes à qui il n'arrivoit jamais de faire d'excès dans

le vin, les Suisses, même les plus honnêtes gens, n'auroient pas fort agréé cette retenue, puisqu'ils ne regardent pas comme un mal de s'y livrer un peu, pourvu qu'on n'en fasse pas une habitude. Si on les prend pour d'agréables débauchés qui rafinoient trop sur les plaisirs, en particulier sur la qualité des vins, cette délicatesse auroit encore déplu aux meilleures compagnies, où l'on se contente du vin du pays. En un mot, je ne voudrois pas que M. G.... W.... se fût fâché de ce qu'on a dit que les Suisses n'auroient pas goûté le caractere de Chapelle & de S. Evremont.

La derniere chose qui fait l'objet de la critique de l'Anonyme, regarde le caractere des Suisses par rapport à l'esprit & aux Sciences. *On peut dire des Suisses*, dit l'Auteur des Lettres Juives, *qu'ils ont beaucoup de bon sens; mais pour l'esprit, il est tombé en partage à leurs voisins.* Cette décision, j'en suis sûr, contentera la quatre-vingt & dix-neuvieme partie de la Nation; il n'y aura qu'un petit nombre de personnes, qui plus amoureuses du brillant que du-

ſolide, trouveront que M. d'Argens leur fait une injure atroce. Ils ſont ſemblables aux enfants, qui pleurent lorſqu'on leur ôte quelque jouet qu'ils eſtiment beaucoup: on a beau leur donner en échange une choſe d'un prix infiniment ſupérieur, cela ne tarit point leurs larmes; ils veulent abſolument leur jouet. La bizarrerie eſt encore ici plus grande : ils ne poſſedent ce jouet qu'en imagination, on leur fait ouvrir les yeux, & on leur fait remarquer que c'eſt une illuſion; que ce jouet n'a aucune réalité, mais qu'au fond cela ne doit leur faire aucune peine, puiſqu'ils poſſedent réellement quelque choſe d'infiniment plus précieux. Diſons la choſe comme elle eſt. M. d'Argens a eu tort de troubler le repos de ces viſionnaires; ils étoient contents, parce qu'ils s'imaginoient d'être riches en eſprit. Il leur dit qu'il n'en croit rien, cela n'eſt pas dans l'ordre; il devoit un peu mieux ménager leur foibleſſe.

Mais n'y a-t-il pourtant aucune perſonne d'eſprit en Suiſſe? Je ſuis perſuadé que M. d'Argens n'eſt pas dans cette idée; mais il ne croit pas qu'il y ait

autant de personnes qui se piquent de briller de ce côté-là, qu'il y en a en France, toute proportion gardée. C'est-là tout ce qu'il a prétendu ; eh ! n'a-t-il pas raison ? Qu'on ramasse toutes les pieces dans ce genre qui ont paru en Suisse, & qu'on compare cette collection avec ce qui paroît tous les jours en France, & l'on s'en assurera. L'on avoit tort de s'imaginer, comme fait l'Anonyme, que M. d'Argens en prend occasion de relever sa Nation aux dépens de celle des Suisses ; il a trop de goût & de bon sens pour cela. Il se connoît en Ouvrages d'esprit ; mais il se connoît aussi en Ouvrages de bon sens, & il sait donner à chacun d'eux leur prix. S'il a dit que la Suisse n'avoit pas produit beaucoup d'Auteurs dans le premier genre, il n'a pas eu intention de nier qu'elle n'ait été assez fertile en grands hommes pour ce qui regarde les Sciences. Il auroit pu en dresser un Catalogue beaucoup plus complet que son Censeur, si cela étoit entré dans son plan. Il n'est pas assez neuf en fait de Littérature pour ignorer cela ; je pense qu'il n'est pas nécessaire d'en convaincre le Public.

Les griefs de M. G.... W.... tels qu'il les a exposés dans la *Bibliotheque Germanique*, étant si peu fondés, l'on ne sauroit que désapprouver toutes les railleries qu'il fait à ce sujet sur M. le Marquis d'Argens. La maniere dont il s'exprime, est tout-à-fait désobligeante, & ne pouvoit qu'offenser un honnête homme qui se sent innocent de toutes les vues qu'on lui prête avec tant de libéralité. Quelque modération qu'on ait, l'on est homme, & l'on se sent tenté de répondre vivement à ceux qui nous attaquent sans sujet. C'est en suivant ces premiers mouvements qu'il répondit avec vivacité à tout ce qui avoit été avancé contre lui dans cette Lettre: tout cela est fort pardonnable, & l'on ne sauroit blâmer une personne qui se défend quand on l'attaque.

Voilà la premiere voie de justification que j'ai cru devoir mettre en usage pour faire paroître toute l'innocence de la réponse que M. le Marquis d'Argens a insérée dans sa *Préface* de la derniere édition des *Lettres Juives*, contre l'Auteur de la Lettre qui a paru

dans la *Bibliotheque Germanique*. Elle la met dans tout ſon jour, & je me flatte que toute perſonne qui aura lu avec attention ce que je viens de dire, trouvera qu'il a été en droit de parler à ſon adverſaire dans les termes qu'il prétend qu'il a fait; mais je vais plus loin. Je veux prouver qu'il a eu aſſez de modération pour ne pas uſer de ſon droit, & qu'il n'a répondu qu'avec politeſſe à cet Ecrivain qui le ménageoit ſi peu. Pour mettre cette preuve en évidence, je dois expoſer d'un côté ce qui ſe lit dans la Lettre Anonyme, & de l'autre la défenſe de M. d'Argens. Je ferai cette expoſition avec toute l'impartialité poſſible; après quoi, je laiſſerai au lecteur à décider quel de ces deux Meſſieurs eſt le plus coupable.

Lorſqu'on veut ſe mêler de décrire un pays, dit M. G.... W.... *& de parler de tout un peuple, on ne ſauroit, ce me ſemble, y apporter trop de préciſion, trop d'examen & trop d'impartialité; ſages précautions, que je ne trouve nullement dans la Lettre que vous venez de nous lire.* Autant ces maximes ſont ſages, autant il eſt injurieux à une per-

sonne d'être accusée de les avoir négligées. C'est lui dire en termes couverts qu'il a agi en étourdi, sans s'informer, si ce qu'il disoit étoit vrai ou non; c'est l'accuser d'avoir violé les loix de la justice & de l'équité, en parlant des Suisses, & d'avoir relevé les François à leurs dépens. N'est-ce pas attaquer un honnête homme par des endroits sensibles, & ne vaudroit-il pas autant lui avoir dit qu'il est une cervelle légere qui se fait un jeu de ravaler une Nation pour rehausser le mérite d'une autre, en avançant impudemment des choses fausses? Il faut avoir un fond de patience bien grand pour souffrir de pareilles invectives sans rien dire.

La méthode de voyager dans Moréri, continue-t il, *est, à tout prendre, moins mauvaise que celle de donner des descriptions vagues, fondées sur des oui-dire, ou sur des mémoires que l'on tronque & qu'on ajuste à sa maniere*. Et afin qu'on ne croie pas que ces expressions vagues désignent une autre personne que l'Auteur des *Lettres Juives*, on fait un renvoi à une note, où l'on trouve

que l'on n'auroit point fait cette remarque, s'il avoit agi d'un autre Ouvrage que celui de M. d'Argens; *mais il ne doit point y avoir de petites fautes pour un Ecrivain qui se mêle de parler de tout, d'un ton d'Oracle.* Je ne prétends point relever ce qu'il y a de faux dans cette réflexion, je remarque seulement qu'elle est très-offensante pour la personne qu'on a en vue; on l'accuse de mauvaise foi dans l'usage qu'il fait des mémoires qu'on lui fournit. Cela est sensible pour un homme de probité, qui n'est pas accoutumé à s'entendre dire de pareilles duretés impunément. On le représente comme un homme d'un orgueil & d'un faste insupportable, qui veut faire aller de pair les décisions avec des Oracles. Appellera-t-on cela des douceurs? Que dirai-je de l'accusation qu'il lui fait de *manquer de politesse, de vouloir du mal aux Suisses*, d'avoir eu l'ame assez basse pour voir *d'un œil jaloux* les applaudissements qu'avoient mérités les Lettres de *M. de Muralt*? Que doit il avoir pensé, en voyant qu'on le taxoit de *s'encenser lui-même*, quoique son Ou-

vrage se bornât à nous *apprendre que les François sont inconstants, les Milanois assassins, & les Italiens en général jaloux & superstitieux*; *que Théodore est un phantôme de Roi*; *que les Jésuites sont des ambitieux & des hypocrites, les Convulsionnaires des extravagants*, & ainsi du reste? Assurément il n'a pas pu lire tout cela de sang froid, & il a dû être irrité contre un homme qui l'injurioit aussi cruellement, & qui cherchoit à déchirer un Ouvrage que le Public avoit honoré de son approbation.

Ne connoissant point son Critique, il n'a pu juger de son caractere que par la nature de l'Ecrit qu'il avoit lâché contre lui. Après ce que nous en avons dit jusques ici, vous jugerez aisément, Messieurs, qu'il ne pouvoit pas en concevoir une fort haute idée. Je crois avoir démontré que sa critique est peu juste, & qu'il a injurié, sans beaucoup de ménagement, l'Auteur qu'il censure. En faut-il davantage pour autoriser M. d'Argens à nommer cette piece une *rapsodie*? L'Epithete de plate n'est point inutile, elle caractérise assez bien

la Lettre, qui quoique longue, ne contient que fort peu de chose.

Cette Lettre a paru dans un *Journal*, auquel l'Auteur Anonyme ne travaille assurément pas. Doit-on trouver mauvais qu'il l'ait appellé *Auteur subalterne*? Son but ayant été de décrier les Ouvrages de l'ingénieux Auteur dont je prends la défense, sans y avoir cependant réussi, pouvoit-il mieux faire connoître cet *Auteur subalterne*, qu'en le désignant par celui qui a *prétendu décrier ses Ouvrages*.

Voilà tout ce que M. d'Argens a répondu à cette Lettre, jugez maintenant, Messieurs, quel des deux est le plus coupable? On attaque cruellement un homme; & il se défend sans sortir des bornes que la modération prescrit à toute personne qui se pique d'écrire poliment. Condamnerez-vous l'attaqué, qui, pour toute défense, dit *qu'il sait un gré infini à l'Auteur subalterne qui a prétendu décrier ses Ouvrages dans une plate rapsodie, insérée dans la* Bibliotheque Germanique, *parce qu'elle lui a valu l'honneur inestimable de recevoir une Lettre de M. Beausobre à*

Ce Savant, dont le jugement ſera toujours préférable à celui de l'Anonyme, lui rend un témoignage bien différent de celui de ce dernier. C'eſt à quoi il s'en tient, & après avoir remporté le ſuffrage d'un ſi grand homme, il ſe croit en droit de mépriſer tous les *Grimauds du Parnaſſe, & il ſe croiroit indigne de l'honneur qu'il a reçu, s'il faiſoit la moindre attention à des perſonnages auſſi ſots que ridicules, dont il ne doit ſe venger que par un parfait mépris*. Renverrez-vous abſous celui qui a été l'aggreſſeur; celui qui l'a accuſé d'étourdi & d'homme partial; d'avoir violé les regles de la juſtice & de la bonne foi; d'être vain, jaloux de la gloire d'autrui; de vouloir du mal à une Nation qui ne lui en a point fait, & d'écrire des Ouvrages où il n'y a rien à apprendre? Je vous crois juges trop éclairés pour héſiter à prononcer ſur un cas, où la juſtice eſt auſſi évidemment du côté de la perſonne que je défends.

Il n'y a que M. G.... W.... qui ſe croira en droit d'appeller de cette ſentence, j'en juge par la Lettre qu'il a inſérée dans le *Journal Helvétique*, &

qui a occasionné celle-ci. Il n'est point d'humeur d'imiter la modération de son adversaire, il le prend sur un ton si haut, que les personnes qui n'auroient vu que sa Lettre, s'imagineroient qu'il a raison de s'exprimer comme il fait. Quoi! diroient-elles, M. d'Argens l'a traité de *Grimaud du Parnasse, d'avoir écrit contre lui une plate rapsodie, digne de Pradon & de Bonnecorse, & d'être aussi sot que ridicule*! & il ne lui sera pas permis de répondre injure pour injure? De quel droit l'Auteur des *Lettres Juives* voudroit-il se servir pour autoriser son chimérique privilege de dire des invectives impunément?

J'avoue que le raisonnement de ces personnes a quelque chose d'éblouissant; mais rien de plus, car enfin où a-t-il trouvé que M. d'Argens lui ait donné tous ces glorieux titres? L'endroit où il les a insérés, ne le regarde point; pour s'en assurer, il n'y a qu'à le lire. Il parle si généralement, que M. G.... W.... n'auroit pas dû se mettre dans l'esprit que cela le regardât. *Il ne se venge des Grimauds aussi sots que ridicules*, dont il parle, *qu'en ne faisant*

aucune attention à leurs Ecrits. Mais l'Anonyme peut-il dire qu'il n'a fait aucune attention au sien ? N'y a-t-il pas répondu, en produisant la Lettre de M. de Beausobre ? Est-ce là garder le silence ? Est-ce ne faire aucune attention à son Ouvrage ? Est-ce en un mot le comprendre dans la classe des Grimauds ? Encore une fois, Messieurs, jugez si sur un fondement aussi léger, M. G.... W.... a été en droit d'écrire contre M. d'Argens dans les termes qu'il a fait.

Si jamais il prend envie à l'Auteur des *Lettres Juives* de répondre à cette nouvelle piece, il trouvera bien des raisons dans l'Ouvrage de son Antagoniste pour justifier le titre qu'il s'imagine qu'on lui a donné. En effet, qu'est-ce qu'un *Grimaud du Parnasse* ? On conviendra que c'est un mauvais Poëte qui s'avise de rimailler. Hé ! qui mérite mieux ce titre, qu'un homme qui écrit en vers sans entendre seulement les éléments de la Poésie ? *Pradon & Bonnecorse* ont passé pour de mauvais Poëtes ; mais ils auroient été bien fâchés, j'en suis sûr, qu'on leur eût at-

tribué d'aussi chetives pieces que celle dont il s'agit. En faut-il davantage pour répandre du ridicule sur une personne ? Il ne me reste qu'à examiner si le mot de *sot* lui convient; mais dispensez-moi, Messieurs de cette discussion, elle n'est point de mon caractere. Je n'aimerois pas à convaincre M. G.... W.... d'avoir mérité cette épithete, je le laisse tel qu'il est, & ne veux point gêner les suffrages sur l'idée qu'on doit se former de lui à la lecture de sa Lettre.

J'ai été beauconp plus long que je ne pensois; je vous en demande pardon, Messieurs, j'espere que vous me l'accorderez aisément en faveur de la cause dont j'ai pris la défense. Un honnête homme est toujours charmé de voir mettre l'innocence des accusés dans tout son jour; je vous prie cependant de donner encore un moment d'attention à une ou deux réflexions que je crois devoir ajouter pour achever cette apologie.

Quoique j'aie fait voir que M. le Marquis d'Argens n'a rien avancé, en parlant des Suisses, qu'on ne puisse justifier selon les regles de la plus saine cri-

tique ; cependant il n'eut pas plutôt appris que sa Lettre avoit déplu à plusieurs particuliers de cette Nation, qu'il leur donna toute la satisfaction qu'on peut attendre d'un galant homme. Il s'explique sur leur sujet dans sa nouvelle édition des *Lettres Juives*, d'une maniere qui fait évidemment connoître qu'il n'a eu aucune intention de leur faire de la peine. Non content de cela, toutes les fois qu'il a eu occasion de parler de ce peuple, il l'a toujours fait dans des termes qui font connoître qu'il est plein d'estime & de respect pour leurs vertus. Qu'on ne croie point qu'il chante la palinodie, on se tromperoit assurément. Il a toujours pensé sur la Nation Helvétique comme il pense aujourd'hui : toute la différence qu'il y a entre ces anciens sentiments & les modernes, c'est que les premiers étoient le fruit de ses lectures : au lieu que les derniers sont celui de l'habitude qu'il a eue avec plusieurs particuliers de cette Nation. Le caractere de probité, de sagesse & de bons sens qu'il a remarqué en eux, lui a appris que les relations étoient encore bien au-dessous de la réalité, & que
cette

cette Nation qu'il estimoit déja sur le rapport d'autrui, méritoit quelque chose de plus qu'une simple estime. Je me fais un devoir de vous le dire, Messieurs, je suis garant de tout ce que j'avance. Les diverses conversations que j'ai eues avec M. d'Argens, ne me permettent pas de douter de la réalité & de la sincérité de ses sentiments.

La satisfaction que cet ingénieux Auteur leur a donnée ne pouvant être plus authentique, puisqu'elle est imprimée en plusieurs endroits de ses Ouvrages, il est assez surprenant de voir renouveller à chaque instant des reproches superflus. Il est temps de cesser une guerre ennuyeuse pour le Public, & peu propre à l'instruire du véritable caractere des Suisses. Je crois l'avoir suffisamment éclaircie dans cette Lettre, sans qu'il soit encore nécessaire de revenir à la charge. Si les adversaires de M. d'Argens veulent l'attaquer de nouveau, qu'ils choisissent un sujet moins usé, & plus propre à amuser les Lecteurs. Ses Ouvrages sont en grand nombre, il y a un vaste champ à leur critique. Il est bien éloigné de les croire tous exempts

de fautes ; il leur en montreroit lui-meme plusieurs, s'ils ont besoin de guide. Qu'ils s'exercent là-dessus ; mais qu'ils évitent ces personnalitités, odieuses à tout Lecteur poli. Si leur critique est juste, il se fera un devoir de le reconnoître ; si elle est fausse, il en fera voir la futilité avec la modération qu'il convient.

Au reste, permettez, Messieurs, que je finisse cette Lettre en priant M. le Marquis d'Argens de ne point trouver mauvais que j'aie entrepris sa défense. Il m'a paru qu'on l'attaquoit injustement, il me sembloit que je pouvois démontrer l'injustice de cette attaque ; j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un honnête homme de le faire. Si je n'ai pas réussi, l'on ne doit point imputer le mauvais succès que j'ai eu, à la cause que je défends : elle est juste ; mais la maniere dont je l'aurai défendue, sera foible. Qu'on en rejette donc toute la faute sur moi. Un autre auroit pu mieux faire ; mais personne n'auroit eu de meilleures intentions. Tout pénétré du mérite de l'Auteur que j'ai défendu, ébloui de l'éclat des raisons qui le justi-

ſient, j'ai été aſſez téméraire pour penſer que je pourrois les faire ſentir auſſi bien aux autres, comme je les ſentois moi-même. Je l'ai fait, c'eſt-là toute ma faute. S'il trouve que c'en ſoit une, je le prie de me la pardonner.

Je ſuis, Meſſieurs, &c. à Tournai, 20. Juillet 1739.

Je ſouhaite, ſage & ſavant Abukibak, que cette Lettre te procure le même plaiſir que j'en ai eu, & qu'autant par eſtime pour l'Auteur critique, que par reconnoiſſance pour ſon Apologiſte, tu la places au nombre de ces excellents morceaux qui tiennent le premier rang dans ton cabinet.

Je te ſalue, porte-toi bien.

Fin des Lettres Cabaliſtiques.



TABLE DES MATIERES.

Les Lettres a. b. c. d. e. f. & g. marquent les Tomes I. II. III. IV. &c.

A.

que

H

J.

Jupiter,

K.

M.

Moliere :

N.

O.

O

T.

U.

V.

W.

X.

Fin de la Table des Matieres.




Digitized by Google